

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 299

Travail de l'Institut Médico-légal de la Faculté de Lyon

Essai Médico-psychologique
sur le
MARQUIS DE SADE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

Le 13 Novembre 1930

PAR

Salvator SARFATI

*Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie
Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire
Né le 26 Janvier 1906 à ATHÈNES (Grèce)*



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU
42, Quai Gailleton, 42

1930

ESSAI MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE
sur le
MARQUIS DE SADE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 299

Travail de l'Institut Médico-légal de la Faculté de Lyon

Essai Médico-psychologique
sur le
MARQUIS DE SADE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

Le 13 Novembre 1930

PAR

Salvator SARFATI

*Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie
Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire
Né le 26 Janvier 1906 à ATHÈNES (Grèce)*



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU
42, Quai Gailletón, 42

1930



PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. ROLLET

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	GAYET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie et Pharmacologie	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THIEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Applications du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	CHALIER (Joseph)	MARTIN (Joseph)	CHAMBON
ROCHAIX	NOEL	ROCHET (Ph.)	CIBERT
RHENTER	DUMAS	WERTHEIMER	EPARVIER
MAZEL	DUFOUT	GATE	GUILLEMINET
SANTY	DEVIC	BERNHEIM	MORENAS
CHALIER (André)	GABRIELLE	DECHAUME	ROCHE
	MANCEAU	POLLOUSON	REBATTU ch.

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. ETIENNE MARTIN, *président* ; FROMENT, *assesseur* ;

MAZEL et DEVIC, *agregés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE, A MA MÈRE

Je les prie de trouver ici l'expression de mon infini amour filial et de ma reconnaissance.

A MON FRÈRE JACQUES

Qui a toujours été pour nous
l'aîné aimé et le meilleur ami.

A MA SŒUR

A MES FRÈRES

A MES AMIS

A MON MAÎTRE
MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE-MARTIN
Professeur de Médecine Légale
Chevalier de la Légion d'Honneur

Son enseignement profond, ses conseils éclairés, son amabilité nous rendent fier d'être son élève. Nous l'assurons de nos sentiments de respectueuse gratitude pour le double honneur qu'il nous a fait en nous confiant ce sujet de Thèse et en acceptant la présidence de notre Jury.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAZEL
Professeur Agrégé de Médecine Légale
Chevalier de la Légion d'Honneur

Nous avons pu durant notre dernière année d'études, profiter de ses leçons qu'il sait rendre si vivantes; qu'il veuille bien agréer nos sentiments de respectueuse reconnaissance.

A MES JUGES

A MES MAÎTRES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE D'ATHENES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
DE L'ECOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR J. LEPINE

Doyen de la Faculté

Professeur de Clinique Psychiatrique

Officier de la Légion d'Honneur

C'est dans son service de l'Hôtel-Dieu et celui de l'Asile de Bron où il nous a si aimablement accueilli que nous avons été initié à la Psychiatrie. Nous lui en resterons toute la vie reconnaissant.

A MONSIEUR LE DOCTEUR L. BOURRAT

Ancien chef de Clinique à la Faculté

Nous avons conscience de tout ce que nous lui devons. Que sa modestie ne soit pas offusquée de ce témoignage.

A MON AMI LE DOCTEUR PH. SCOURAS

En témoignage de mon affection
et de mon estime.

Avant-propos

Nous ne savons employer de belles phrases pour exprimer de grands sentiments. Qu'on nous permette de dire tout simplement, en deux mots, ce que nous pensons après un séjour de cinq ans en France.

Jamais nous n'osions croire reconnaître si facilement dans la culture française, dans la mentalité, dans les goûts, enfin dans tout ce qui est français, les traces des lumières gréco-latines. Ainsi nous nous sommes vu depuis notre arrivée ici enveloppé du jour au jour par ce milieu qui nous accueillait avec un tel empressement et vers lequel nous nous sentions si attiré. Nous avons pu, durant cinq ans, profiter non seulement de l'enseignement scientifique dans la Faculté des Chauveau et des Marey, des Teissier et des Lépine, mais aussi de l'hospitalité et de l'amitié françaises.

Nous avons ainsi acquis le droit d'aimer la France; nous nous faisons un agréable devoir de le lui dire et de lui exprimer, avant de partir, notre reconnaissance, notre admiration et notre estime.

Introduction

Deux siècles se seront bientôt écoulés depuis que vit le jour l'homme dont le nom s'est involontairement prêté à un néologisme scientifique de nos jours universellement admis. Bien que le sadisme ait existé de tous temps, il a fallu que le Marquis de Sade vînt pour nous en donner la description minutieusement détaillée et merveilleuse dans son horreur. Ses livres, ses écrits sont des monuments illustres de la psychopathologie sexuelle; ils ont apporté à la science avant KRAFFT-EBING toute la gamme des perversions, sous tous leurs aspects, avec toutes leurs gradations. Cet homme, « un des plus remarquables de son siècle », comme l'appelle DUEHREN (1), a décrit à lui seul les manifestations des plus ténébreuses diathèses psychosexuelles, avec une haute acuité d'observation aidant une imagination des plus fécondes.

Que son nom se prête donc à jamais pour désigner le sadisme, cela est non seulement naturel, mais aussi l'acquiescement d'un devoir qu'a le monde scientifique de rendre hommage à la mémoire de de Sade.

Et ce devoir n'a pas toujours été reconnu.

(1) Eugène Duehren, *Le Marquis de Sade et son temps*, Paris, Berlin, 1901 (traduction par le Docteur Weber).

Le Marquis de Sade, après une tumultueuse jeunesse parsemée de quelques écarts, a passé de nombreuses années en prison où il a écrit ses romans. Ainsi ces derniers venant renforcer et en quelque sorte signer du cachet de l'authenticité les actes reprochés à l'auteur, en ont donné l'image la plus féroce-ment abjecte. Nul ne voulait parler de cet homme et nombreuses années après sa mort son seul nom inspirait le dégoût. Et tous, les hommes de science compris, d'un silencieux accord se sont promis de l'oublier. Cet acharnement a été poussé au point de rendre introuvables ses livres, que l'on a poursuivis, brûlés, et dont il ne reste actuellement que peu d'exemplaires soigneusement cachés dans les bibliothèques privées, ou relégués dans l'Enfer de la Bibliothèque Nationale de Paris. On en est cependant arrivé à ce que, soit par la persistance de son œuvre, soit par les écrits de ses contemporains (Mirabeau, Retif de la Bretonne, etc.), qui le qualifient de « monstre », « scélérat » ou « disséqueur à vif », le Marquis de Sade nous apparaisse plus méconnu qu'inconnu. Il suffira de dire que tout récemment encore le Docteur BÉLIARD écrivait à la *Revue du Médecin* (mai 1930) dans son article « Pour le Marquis de Sade » que celui-ci « est de ceux dont le nom même effraie la délicatesse de certaines personnes. J'en ai fait moi-même l'expérience. « La vie du Marquis de Sade » (2), très légèrement romancée dans la forme, par concession au goût de la saison, mais scrupuleusement do-

(2) Docteur Octave Béliard. *Le Marquis de Sade* (Edition du Lauerier), Paris.

cumentée, que j'écrivis naguère, avec la gravité d'un médecin devant un cas pathologique, m'a valu de singuliers reproches que la dignité de mon ouvrage eût pu m'épargner ».

Néanmoins, en ces dernières années, de nombreuses publications réformatrices de ces idées erronées se sont fait jour, et tous les partisans (médecins pour la plupart) de ce mouvement expriment le désir de faire connaître le Marquis de Sade au public, au public scientifique tout au moins, de le réhabiliter en quelque sorte, et de mettre en relief toute la valeur de son œuvre colossale au point de vue de la psychopathologie sexuelle et au point de vue philosophique.

Le premier qui, vingt ans après la mort de de Sade, en ait osé parler, fut Jules JANIN qui, dans la *Revue de Paris* (3), apportait quelques renseignements par son article « Le Marquis de Sade ». Mais son récit très fantaisiste, sans nulle référence, inspire plus d'admiration pour son éloquence que de confiance en sa véracité. De même, le bibliophile JACOB (Pierre Lacroix) par « La vérité sur les deux procès criminels du Marquis de Sade » (4) et par un court résumé dans la « Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne » (5) donnait quelques éclaircissements concernant la vie ou l'œuvre de de Sade, mais sujets à caution. Puis vinrent successivement, nombreux et dignes de foi, d'autres auteurs

(3) Jules Janin. *Le Marquis de Sade*. In « *Revue de Paris* », 1834, t. XI.

(4) « *Revue de Paris* », 1837.

(5) P. Lacroix. *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne*. Paris, 1875.

tels que Octave UZANNE, le Professeur allemand EULENBURG, le Docteur MARCIAT, le Docteur DUEHREN, GINISTY, le Docteur BÉLIARD, Henri d'ALMÉRAS, Maurice HEINE, etc., pour n'en citer que les principaux. Nous les retrouverons d'ailleurs plus loin et nous aurons souvent l'occasion d'en faire différents emprunts au cours de cette étude. Il nous faut cependant nous arrêter un instant sur deux d'entre eux : Guillaume APOLLINAIRE qui, en publiant dans « *L'œuvre du Marquis de Sade* » (6) des extraits des ouvrages de ce dernier, met à même d'en apprécier la philosophie, et Paul BOURDIN qui, offrant récemment à la publicité la « *Correspondance inédite du Marquis de Sade* » (7), laisse le champ libre aux investigations psychologiques.

Que reste-t-il après tant de publications ? Il reste beaucoup. Aux biographes de rétablir d'un bout à l'autre la vie authentique de ce personnage historique, aux bibliographes de faire connaître l'écrivain, et aux médecins de reconstituer pièce par pièce en partant des données précédentes le complexe édifice psychologique de l'homme.

*
**

La tâche cependant est rude. Peut-on longtemps après la mort de l'individu se hasarder à en retrouver les constituantes intellectuelles ou affectives, à s'introduire dans le mystère des élaborations de sa pensée, à pénétrer les mouvements obscurs qui ont

(6) *Bibliothèque des curieux*. Paris, 1909.

(7) Paris. Librairie de France. 1929.

animé ses sentiments? Et consciencieusement prétendre connaître et faire connaître un homme, qui, parfois, comme dans le cas qui nous occupe, a été méconnu de son vivant? Faut-il poursuivre un travail dont les résultats, quelque minutie que l'on mette à sa préparation, peuvent, somme toute, n'être qu'aléatoires ?

La difficulté se trouve cependant diminuée dès que l'on possède quelques éléments valables, laissés par l'individu même que l'on cherche à étudier. Une œuvre littéraire constitue certes un précieux dossier puisqu'elle reflète et les idées et les sentiments de l'auteur, mais son étude demande plus d'une qualité; et il faut se bien garder de prendre au réel des faits absolument fictifs, expression de cet « état second » de ce milieu idéatoire irréel où plonge l'auteur. Ceci n'est que trop vrai, surtout en matière de poésie, pour que nous ayons besoin d'insister davantage.

Une autobiographie devient, de toute évidence, la plus riche source où le psychiatre s'abreuverait à loisir. A ceci près, qu'elle doit non seulement être écrite avec toute la sincérité désirable, mais aussi exempte d'erreurs inconscientes dénaturant la vraie figure de l'auteur. Or, l'absence d'une autobiographie du Marquis de Sade ne représente, croyons-nous, qu'une lacune relative, son auteur ayant été trop sujet à des erreurs de ce genre, comme nous le verrons plus tard.

La correspondance a une autre valeur. C'est là où l'on voit l'homme sous toutes ses formes, sous tous ses états d'âme, tantôt s'élevant dans les plus nobles manifestations de sa personnalité, tantôt s'abaissant

à la lutte quotidienne du terre à terre de la réalité. Mais il faut se baser autant que possible sur des documents intimes (8). En l'occurrence, nous possédons une collection précieuse : la *Correspondance inédite du Marquis de Sade* publiée par Paul Bourdin. On y trouve des lettres de de Sade et de ses proches adressées à son homme d'affaires Gaufridy. Cette publication a été violemment critiquée par Maurice Heine (9) qui s'écrie : « N'est-ce pas naïveté que de parcourir les lettres d'un quidam à son fournisseur de bouche pour se récrier sur sa goinfrerie, ou celle qu'il adresse à son homme d'affaires pour dénoncer que « sa plus constante cupidité est celle de l'argent ! » M. Heine a été injuste, car, outre qu'il y a la « manière » de demander, il faut tenir compte que Gaufridy était l'ami intime de de Sade et leur liaison datait de leur enfance.

Nous pouvons maintenant dire qu'avec ces éléments et connaissant ce qui est connu de la vie du sujet, de son comportement social, on peut et on doit tenter l'étude au double point de vue médical et psychologique. Et quoi qu'il ne faille pas juger la valeur d'un travail à l'aune de l'effort qu'il a nécessité, nous oserons demander, si nous n'avons pas réussi, l'indulgence pour avoir essayé. Personnellement, nous aurons la satisfaction d'avoir agi de notre mieux pour répondre au grand honneur que nous a fait notre Maî-

(8) Les graphologues ne se hasardent à peindre un portrait graphologique que sur des lettres d'une correspondance intime ; c'est là, en effet, qu'ils ont le plus de chance de succès.

(9) Nouvelle Revue Française (1^{er} août 1930).

tre, M. le Professeur ETIENNE-MARTIN, en nous confiant ce sujet.

*
**

Il va naturellement de ce qui précède que le plan de notre étude sera le suivant: Dans une première partie nous donnerons une esquisse aussi abrégée que possible de la vie de de Sade, dans une deuxième nous ferons sommairement le bilan de ses œuvres pour nous occuper en la troisième et dernière, l'essai médico-psychologique proprement dit, de sa personnalité.

Nous avons néanmoins cru opportun, avant d'aborder le sujet, de nous occuper succinctement du sadisme en ce qui concerne ses limites.

*
**

Une définition simple et claire du *sadisme* est celle donnée par LACASSAGNE: « Le sadisme est un état cérébral dans lequel l'instinct sexuel est excité ou satisfait sous l'influence de l'instinct destructeur ».

Celle qui est actuellement la plus admise est la suivante, plus détaillée, donnée par THOINOT: « Trouver dans une souffrance de degré très variable — tantôt légère, tantôt grave ou d'un raffinement atroce — qu'on *fait* infliger, qu'on *voit* infliger ou qu'on *inflige* enfin soi-même à un être humain, la condition toujours nécessaire, et parfois suffisante, de la jouissance sexuelle ». Voici donc une définition qui répond bien au concept du sadisme.

Plus complète et donnant une idée exacte de cette perversion, telle qu'elle a été décrite par de Sade est

celle créée par le Docteur DUEHREN: « Le sadisme est la relation recherchée à dessein ou s'offrant par hasard, entre l'excitation et la jouissance sexuelles et la réalisation véritable ou seulement symbolique (imaginaire, illusoire) d'événements terribles, de faits épouvantables, et d'actions destructives qui menacent ou anéantissent la vie, la santé et la propriété de l'homme et des autres êtres animés et qui mettent en danger ou annullent la continuité des choses inanimées; dans toutes ces occurrences, l'homme qui en extrait un plaisir sexuel peut en être l'auteur direct lui-même, ou il les fait produire par autrui, ou bien il n'en est que le spectateur, ou enfin il est de gré ou de force l'objet d'attaque de la part de ces agents. « Le Docteur Duehren a ainsi tenu compte de tous les cas et de toutes les circonstances dans lesquelles sont réalisées dans les romans de de Sade l'excitation et la jouissance sexuelles dans leurs différentes formes (coït normal, sodomique, buccal, onanisme, etc.). Cette définition, avec sa précision presque pédante, devient l'expression la plus fidèle de la perversion sadique telle qu'elle est sortie de la plume de de Sade. Mais elle possède en outre un autre mérite, celui d'être la première à faire mention de l'éventualité d'une réalisation simplement *imaginaire* des circonstances nécessaires à l'acte sadique.

Cette notion est de la plus grande importance, car elle montre l'origine psychogène du sadisme. Et quoique Lacassagne fasse de celui-ci un « état cérébral », on aurait trop tendance, d'après la définition classique de Thoinot, à faire intervenir nécessairement la

voie centripète, à point de départ sensoriel ou sensitif. Mais bien que dans la majorité des cas cette voie soit réellement mise en fonction, il en est d'autres où elle ne l'est que dans l'imagination du sadique. Il y a perversion sadique à partir du moment où l'individu imagine ou croit à la réalité d'une souffrance — physique ou morale — en l'objet aimé; ou mieux, à partir du moment où l'individu est persuadé de façon *consciente* de l'existence de cette souffrance.

Dans tous les cas, pour pouvoir mettre à un acte l'étiquette de sadique, il faut la participation des centres supérieurs, de la sphère intellectuelle.

Cette *étape intellectuelle* est précédée par l'*étape affective*. FREUD, par ses travaux sur l'instinct sexuel, a, au moyen de la psychanalyse, considérablement éclairé la question et démontré l'innéité de l'instinct sadique. Le Docteur LASSERRE, dans sa thèse « Origine animale, innéité et éclosion de la perversion sadique » ⁽¹⁰⁾, a groupé un grand nombre d'exemples tirés des mœurs des animaux et des hommes.

Effectivement, en dehors des actes sadiques accomplis exceptionnellement dans différentes espèces animales, il en existe qui accompagnent constamment et nécessairement l'accouplement. Jamais, par exemple, coq n'a coché une poule sans quelques brutalités faites au moyen de son bec, et les cris que laissent échapper les chats en pareille circonstance témoignent de plus de douleur que de plaisir. Chez l'homme, on voit fréquemment parmi les sauvages des actes sadiques; ils diminuent au fur et à mesure que l'on s'élève dans

(10) Bordeaux, 1898.

les degrés de la civilisation, mais peuvent persister dans les mœurs sous forme allégorique. Le Docteur Lasserre cite dans les mœurs musulmanes ou hébraïques des épisodes symbolisant au cours du mariage la possession de force de la femelle par le mâle.

L'évolution phylogénique de l'instinct sadique semble donc réelle. On la retrouve dans sa reproduction ontogénique dès que l'on considère les manifestations de cruauté chez l'enfant. Mais la difficulté augmente chez l'adulte, chez qui l'instruction, l'éducation et les autres facteurs sociaux viennent aplanir les élaborations affectives intrinsèques à caractère souvent antisocial. Comme disait en 1899 ⁽¹¹⁾ notre Maître, M. le Professeur ETIENNE-MARTIN, « celui qui sent et chez qui l'éducation des centres sensitifs par les amitiés longues et durables, par les devoirs et les charmes de la famille, a amené cette sensibilité exquise qui domine toute sa vie, a des règles en amour tout autres que le violent, le fort, le brutal. Chez le premier, on remarque l'amabilité, la douceur, « l'instinct caressant » ; chez le second, le désir ne sera assouvi qu'à par la brutalité d'un acte qui annihilera en même temps l'excitation des centres moteurs ».

On retrouve cependant chez l'adulte normal au cours du coït des faits très en faveur de la persistance des tendances sadiques dans son affectivité. (D'ailleurs plus marqués chez l'homme, la femme penchant de façon analogue plutôt vers le maso-

(11) In A. Lacassagne. *Vacher l'éventreur*. Bibliothèque de Criminologie. Lyon-Paris, 1899.

chisme (12). Ainsi, sans remonter à « ces cas qui sont presque physiologiques où, au moment de la volupté suprême, des individus normalement constitués, mais surexcitables, commettent des actes, tels que de mordre ou d'égratigner, qui, habituellement, ne sont inspirés que par la colère » (KRAFT-EBING) (13), on peut dire avec le Docteur MOLL que « le plaisir que la personne qui aime peut trouver à chagriner la personne aimée par des moqueries et des taquineries » est un des « faits constituant un sadisme atténué » (14) ; dans le même cadre trouvent place la violence des gestes qui président ou accompagnent le coït et le sentiment de pénétration mutuelle qui anime les deux individus. Le sadisme caractérisé devient ainsi beaucoup plus compréhensible dès que l'on admet à la base la persistance constante de ses germes légués à notre subconscient par l'hérédité psychique. On devine maintenant les limites de cette perversion, quoique l'on se heurte aux plus grandes difficultés, du fait qu'elle constitue une exagération d'un sentiment normal. Que, par des associations affectivo-intellectuelles, ce *sentiment* vienne à devenir *idée*, il y aura sadisme, même s'il ne s'extériorise par aucune réaction psychomotrice; est sadique l'individu dès qu'il associe consciemment en son esprit l'idée de souffrance de l'objet aimé à celle de sa propre satisfaction

(12) Sadisme et masochisme ont été désignés par Schrenk-Notzing du terme général d'*algolagnie*, se distinguant elle-même en *algolagnie active* (sadisme) et *algolagnie passive* (masochisme).

(13) Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*. (Traduit par Emile Laurent et Sigismond Csapo). Paris, Carré.

(14) In Lacassagne et Etienne Martin. *Précis de Médecine légale*. Paris.

sexuelle. Voici donc un essai de limitation du point de vue psychiatrique. Quant à la limite médico-légale, elle ne peut commencer qu'à l'acte sadique, au « dommage causé à autrui » (Art. 1382 du Code civil).

En résumé, on peut donner ce tableau, qui n'a d'ailleurs que la valeur d'un schéma :

Sadisme subconscient : sadisme normal.

Sadisme conscient : sadisme psychiatrique.

Sadisme de fait : sadisme médico-légal.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINE, LA NAISSANCE, L'ENFANCE. SÉJOUR PRÈS DES
JÉSUITES. DÉPART POUR L'ARMÉE. LE MARIAGE. PRE-
MIER EMPRISONNEMENT A VINCENNES. L'EMBARQUE-
MENT POUR CYTHÈRE.

Il faut remonter bien haut, au début du xiv^e siècle, pour trouver les origines du Marquis de Sade.

C'est Laure de Noves, la belle Laure que Pétrarque a immortalisée dans ses sonnets, et dont la statue orne le Jardin du Luxembourg, qui ouvre le cortège des aïeux avec son époux Hugues de Sade. Puis viennent en foule les ancêtres, militaires, cléricaux, littérateurs. Tels Paul de Sade, fils du précédent, évêque de Marseille; Jean de Sade, premier président en la Chambre des Comtes et président en la Cour rigoureuse de Provence; Jean-Baptiste de Sade, colonel de la Cavalerie légère du pape; Gaspard-François, Marquis de Sade, capitaine de Vaison, colonel de la Cavalerie du pape; Jean-Baptiste de Sade, auteur de « Réflexions chrétiennes sur les Psaumes péniten-

tiaux » (1), Chevalier de Sade, auteur de « Tydologie ou science des marées ».

La liste est longue; nous nous arrêterons là. L'absence de biographie intime nous laisse dans la plus profonde ignorance des maladies ou autres tares physiques et des causes de la mort de tous ces ancêtres. Cependant, en compensation nous voyons cette famille évoluer à travers les siècles et laisser comme traces des produits littéraires ou scientifiques plus ou moins importants.

Ces familles vont forger pendant longtemps l'hérédité psychique du « divin Marquis ». Son père, le comte Jean-Baptiste-François-Joseph, ancien capitaine des dragons, avait été ambassadeur en Russie et en Angleterre et enfin lieutenant-général de Bresse, Bugey et Valromey. Sa mère, Marie-Anne-Eléonore de MAILLÉ DE CARMAN, était nièce du Cardinal de Richelieu et dame d'honneur de la Princesse de Condé (sienne parente également).

C'est dans l'hôtel de la Princesse de Condé à Paris que la Comtesse de Sade a donné naissance le 2 juin 1740 à son fils Donatien-Aldonse-François de SADE (2).

Son enfance ne nous est pas connue; nous ignorons totalement ses sept premières années avec leurs ennuis, leurs maladies. A sept ans, on le confiera à son oncle, l'abbé de SADE, qui habitait le château de Sauvanne, près d'Avignon.

(1) D'après Oct. Béliard. Le Docteur Marciat dit: Réflexions chrétiennes sur les devoirs pénitenciaux.

(2) Sont-ce là ses vrais et tous ses noms? Nous ne saurions le dire. La question a d'ailleurs été posée au citoyen Sade en l'an VI et lui-même n'a pu y répondre. On l'appelle Alphonse-François, François-Aldonse-Donatien-Louis, etc. Avec quatre noms, plusieurs combinaisons sont possibles!

C'était un homme intéressant l'abbé. Très cultivé, un vrai érudit, et homme de goût, il aimait toutes les bonnes choses. Son chapelet d'aventures amoureuses comportait de très belles femmes, telle la célèbre Mme de la Popelinière ⁽³⁾, ancienne maîtresse du Duc de Richelieu, et dont il fut le dernier amant. Mais aussi travailleur par goût il a sacrifié plusieurs années pour nous donner les *Mémoires sur la vie de Pétrarque*; il avait le culte de ses aïeux illustres, de la belle Laure et de Pétrarque, quoique leur amour ne fût que platonique (mais qu'importe; il a été trop grand poète pour qu'on ne le considère pas. « de la maison »).

Le jeune Marquis de Sade restera pendant trois ans auprès de son oncle où il recevra sa première instruction. Tous ses biographes sont d'accord pour attribuer à ce fait une grosse importance; nous croyons également que ces trois années passées dans le Vaucluse, seront celles où de Sade recevra de son oncle les bons principes, les vraies conceptions de la vie et où son jeune cerveau, moulé selon la volonté de l'oncle, gardera pour toute sa vie l'empreinte des bonnes idées sur l'abstrait et sur le pratique des choses.

Il est ensuite envoyé chez les Jésuites. Le jeune Alphonse serait entré au Lycée Louis-le-Grand dès son retour de Saumane, à l'âge de 10 ans jusqu'à 14 ans. En effet, Jules Janin, et, après lui, nombreux auteurs donnent comme dates d'entrée et de sortie: 1750-1754.

Quel a été son comportement dans le Lycée; quelles

(3) Henri d'Alméras et Paul d'Estrée. *Les théâtres libertins au XVIII^e siècle*. Paris, 1910.

ont été ses aptitudes, ses capacités intellectuelles ? Nous ignorons, hélas, tout de cette période de sa vie, celle qu'il eût peut-être fallu connaître mieux que les autres. Octave UZANNE (4) écrit qu'en ce moment, le jeune de Sade « avait ce je ne sais quoi de traînant et de caressant dans la parole qui attirait vers lui une sympathie invincible et cette tournure bercée sur les hanches, cette grâce mollement féminine qui lui procurèrent, dès l'internat, ces amitiés honteuses sur lesquelles on ne saurait insister ». Il serait niais d'ajouter foi à des renseignements trop précis pour ne pas être accompagnés de quelque référence. Janin, d'autre part, dit que dès ce moment de Sade avait donné des signes de son immoralité, semant parmi ses camarades les germes de ses débauches, etc., etc. Mais Janin dit d'autres choses aussi : que la sortie de de Sade a coïncidé en 1754 avec l'entrée au Lycée Louis-le-Grand de Robespierre (5). Or, celui-ci n'était pas encore né ! (Il n'y est d'ailleurs entré qu'en 1769 pour en sortir en 1775 avec un premier prix de Discours Latin, un deuxième prix de version latine et un cinquième accessit de Grec).

Avide de détails concernant le séjour de de Sade à Louis-le-Grand, nous nous sommes adressé directe-

(4) Préface de la réimpression partielle des *Crimes de l'amour*. (Gay et Doucé. Bruxelles, 1881).

(5) Il dépeint en parallèle à ce propos les deux hommes : « Deux hommes qui sont sortis des ruines de la société, deux hontes sociales ; mais celui-là était une honte si ignoble que la société a déclaré par la voix de Bonaparte, devenu son chef, qu'il était fou ; l'autre au contraire était une honte si terrible que la société lui a fait l'honneur de le tuer sur l'échafaud ; si bien que justice a été faite à tous deux : Robespierre est mort comme tous les honnêtes gens qu'il a tués, et le Marquis de Sade est mort parmi tous les misérables fous qu'il a faits » (sic).

ment à l'Archiviste de ce Lycée (6). Malheureusement, il ne reste d'Archives que depuis 1763 (date de départ des Jésuites); par contre existe la liste des Prix à dater de 1751. Or, pendant les années de séjour de de Sade, on ne rencontre pas une seule fois son nom dans cette liste. Le Marquis y a été un mauvais ou un bon élève, mais il n'y a pas été brillant. C'est tout ce que l'on puisse dire de lui pour cette période, au point de vue de ses performances scolaires; on ne doit pas encore lui reprocher des actes amoraux.

A quatorze ans, dès sa sortie du Lycée Louis-le-Grand, on l'envoie dans l'Armée où il était destiné à remplacer son père (7). Il y reste neuf ans; au début aux cheveau-légers puis sous-lieutenant au régiment du Roi, enfin capitaine de cavalerie. Il participe à la guerre de Sept Ans où sa conduite fut, dit-on, celle d'un officier courageux.

Mais on commence déjà à parler de lui et à chuchoter sur sa conduite. Il arrive à l'âge de 23 ans et doit naturellement compter plusieurs aventures galantes. Des petits scandales sans doute. Mais là-dessus survient son père qui manifeste son intention ferme de le marier.

Le Comte de Sade (8) est lié d'amitié avec un magistrat de la Cour des Aides, le Président de Mon-

(6) M. Guillo, à qui nous adressons d'ici nos remerciements.

(7) C'était encore le temps où dans les familles nobles le fils aîné était destiné à servir le Roi et le second à servir Dieu. Il en sera ainsi des deux fils du Marquis: l'aîné sera militaire, le puîné sera clérical.

(8) Contrairement à l'usage aristocratique, dans la famille de Sade le père était comte et le fils marquis. Cependant notre Marquis trop connu sous ce titre ne l'a pas changé, même quand il fut devenu père.

treuil. Il lui fait part de son projet et tous les deux se mettent d'accord pour introduire le jeune **Marquis** dans la famille Montreuil. Cette famille noble est très curieuse par ses membres: père, mère et deux filles. Le Président Cordier de Montreuil paraît être un homme sérieux, s'occupant de ses affaires et se laissant mener par le bout... de sa toge par sa femme. Car la Présidente est une forte femme; le jugement droit avec l'esprit le plus compliqué elle savait diriger sa maison avec fermeté et imposer ses volontés à son entourage; avec cette tenacité et une intelligence qui ne le cède qu'à son avarice, elle s'enroulera autour de la ligne déjà peu droite de la vie du Marquis de Sade pour l'améliorer rarement et la compliquer le plus souvent. Aussi, ce dernier, qui sera son gendre, ne manquera jamais une occasion pour la qualifier de « gueuse », « mégère », etc.

Les deux filles de Montreuil étaient belles. L'aînée, Renée, âgée de 23 ans, grande, brune, majestueuse, associait à ses nombreux talents une dévotion extrême ; mais elle manquait de chaleur et d'expression, et, quoique capable de sentiments élevés et constants, son air distant, ses gestes, tenaient du viril. Mlle de Rousset, une sienne amie, que nous retrouverons plus loin, en décrira, quelques années plus tard, la démarche « à pas de géant ». En somme, cette majestueuse Diane inspirait plus le respect que l'amour. La cadette, Louise, ne comptant alors que 13 ans, était l'antipode de Renée. D'humeur agréable, primesautière, gaie, cette jeune et jolie blonde avait au surplus, pour employer les mêmes termes de P. Lacroix,

« une expression de douceur angélique et de grâce suave » ; elle « chantait d'une manière ravissante, et pinçait de la harpe « sans parler de ses autres qualités. Enfin, ce n'était plus Diane...

Il arriva ce qui était naturel d'arriver : le jeune Marquis, fût-ce parce qu'il connut la cadette d'abord, l'aînée ensuite, comme le veulent certains biographes, fût-ce par attrait spontané, offrit, Pâris enflammé, la pomme à Louise, et en avisa son père pour intervenir auprès des Montreuil. Mais la présidente était là ; elle refusa énergiquement que la cadette se mariât avant l'aînée et, tenant, en femme intelligente, à l'alliance avec la noble famille des de Sade, elle sut si bien influencer le Comte de Sade que celui-ci, voulant en finir, mit son fils devant le gros dilemme : ou accepter le mariage avec Renée, ou se résigner à l'abandon perpétuel que son père lui signifiait.

Le Marquis se soumit. Peut-être avait-il la secrète intention de faire sienne plus tard celle qu'il aimait et dont il avait fini par se faire aimer. Dans tous les cas, cela étant, il ne pouvait certes pas oublier Louise du jour au lendemain. Il épousa en 1763 Renée et leurs noces coïncidaient avec le prompt internement de Louise dans un couvent. Mme de Montreuil veillait.

Une fois marié, le Marquis se trouvait riche, libre, et jeune officier, noble, galant et n'aimant pas sa femme, il ne se refusait certainement pas quelques plaisirs dans le genre de ceux qu'honoraient le Prince de Lamballe, le Duc de Fronsac et autres nobles que le Marquis devait nécessairement connaître sinon fré-

quenter. Les établissements de plaisir (nous entendons les notoires et visités par la noblesse) n'étaient pas tellement nombreux. Il y avait en ce moment à Paris l'hôtel du Roule, la « maison » de la Richard très achalandée par des ecclésiastiques sans distinction de religion, mais surtout il y avait le *Palais Royal*, auquel, plus tard, fut fait l'honneur de l'auguste protection du Comte d'Artois, futur Charles X, et l'établissement de la *Gourdan*, bordel-type, une des merveilles de l'époque (9). Le Marquis a sans doute fréquenté ces lieux de plaisir et fait la connaissance des « roués de la Cour » et de tous les nobles débauchés.

Pourquoi et comment a-t-il été arrêté? Les débauches libertines ne conduisent pas à Vincennes. Le fait est que le « divin Marquis » y fut écroué cinq mois après son mariage, sans qu'une instruction judiciaire puisse nous en donner le motif. Il y est resté environ deux mois, qui ont dû lourdement peser sur lui comme en témoigne la lettre suivante, publiée par Cabanès (10) qu'il envoya au gouverneur de la prison :

« Tout malheureux que je me trouve ici, Monsieur, je ne me plains point de mon sort; je méritais la vengeance de Dieu, je l'éprouve; pleurer mes fautes, détester mes erreurs est mon unique préoccupation. Hélas! Dieu pouvait m'anéantir sans me donner le temps de les reconnaître et de les sentir; que d'actions de grâce ne dois-je pas lui rendre de me permettre de rentrer en moi-même, donnez-m'en les moyens, je vous en prie, Monsieur, en

(9) Pour plus de détails, consulter « Le Marquis de Sade et son temps », par Eugène Duehren, qui décrit scrupuleusement toutes les maisons closes trop ouvertes de l'époque.

(10) Cabanès. Le Cabinet secret de l'Histoire. T. III.

me permettant de voir un prêtre. Par ses bonnes instructions et mon sincère repentir, j'espère être à même bientôt de m'approcher des sacrements divins dont l'entière négligence était devenue la première cause de ma perte...

« J'espère aussi, Monsieur, que vous voudrez bien ne point instruire ma famille du véritable sujet de ma détention; je serais perdu sans ressources dans leur esprit...

« ...Quelque court qu'ait été le temps de mes erreurs, je n'en suis pas moins coupable; elles ont toujours été assez longues pour irriter l'Être suprême dont j'éprouve la juste colère... »

Il a dû bien s'ennuyer le pauvre Marquis dans cette première prison; la véhémence avec laquelle il s'accuse et son empressement à se réfugier sous la protection divine, donnent une idée de son ennui.

Il fut donc bientôt mis en liberté sans procès ni condamnation, ce qui montre que, somme toute, ses fautes n'avaient pas de gravité. Un petit scandale galant, quelque légèreté de jeunesse. Il avait en ce moment vingt-trois ans et demi. Mais sa réputation commençait à prendre corps.

Cependant il regagne son régiment, mais pour peu de temps. Il revient bientôt pour passer quelques bons mois en Normandie, dans le château d'Echauffour, propriété de son beau-père. Le Docteur Béliard dit à ce sujet que sa belle-sœur Louise y vint habiter quelque temps avec le jeune couple. Le fait est que le Marquis n'y est pas arrivé à conquérir, du moins physiquement, sa belle-sœur, dont il était toujours éperdument amoureux. Cela ne doit tenir qu'à la résistance de Louise, car, sa femme, la seule qui eût pu l'en em-

pêcher, était très peu douée pour s'imposer à un homme.

D'Echauffour on rentre à Paris. Mais là il y a toujours les tentations, les amis, les lieux de plaisir. Le Marquis ne peut pas être à Paris et être sage. Il finit par succomber et prend une maîtresse : la célèbre danseuse Beauvoisin, maîtresse successivement de plusieurs nobles, maréchaux, etc., dont les aventures sont savoureusement peintes dans les « *Mémoires de Bachaumont* » ⁽¹¹⁾.

De Sade s'est immédiatement rendu compte du parti qu'il pouvait tirer de sa nouvelle conquête. Il laisse la Marquise avec son fils Louis-Marie de Sade, né un an après leur mariage (c'est-à-dire en 1764), et, la Beauvoisin au bras, il part pour sa propriété de la Coste, près d'Avignon.

Ah, si Watteau avait connu de Sade ! Il nous aurait donné le tableau de ce départ qui représentait, pour le Marquis tout au moins, un vrai embarquement pour Cythère. Là, dans le Midi, dans son propre château, avec de l'argent, une belle maîtresse, intelligente et artiste, la considération et le respect de la population, de Sade touchait au bonheur. Pour n'être d'ailleurs nullement inquiété, il présenta la Beauvoisin comme la Marquise, son épouse.

Alors commencèrent les parties de plaisir. On organisait toutes sortes de fêtes mais surtout des déclamations, quelques parties de théâtre, et des exhibitions de danse. C'est là où de Sade, homme du monde, aux

(11) *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France*, ou « *Journal d'un observateur* ».

goûts raffinés, danseur capable de seconder sa digne maîtresse, laissait, en plus, s'épanouir pour la première fois son infini goût du théâtre et éclore les dispositions littéraires d'écrivain et d'auteur dramatique qui bouillonnaient en lui et qui étaient destinées à faire de lui l'écrivain qu'il a été.

Cela a duré quelques mois. Puis, que la Beauvoisin le délaissât ou que ses affaires l'obligeassent à quitter son domaine de la Coste, le Marquis s'est vu clore cette période qui fut sans conteste une des plus agréables de sa vie.

On arrive ainsi en 1767, année qui sera marquée par un événement important pour le Marquis : la mort de son père, le Comte Jean-Baptiste (août 1767).

L'année suivante va éclater l'affaire Keller, sans laquelle nous n'emploierions peut-être pas aujourd'hui le terme de « sadisme ».

CHAPITRE II

L'AFFAIRE KELLER. LETTRES DE M^{me} DU DEFFAND.

LES DIFFÉRENTES AUTRES THÈSES. CENT LOUIS
POUR UNE FESSÉE.

Le scandale KELLER constituera pour la réputation de de Sade le noyau autour duquel vont se grouper les autres faits à lui reprochés. Malgré le nombre de ses narrateurs ou commentateurs, cette affaire ne sera jamais éclaircie. Les différentes thèses n'ont fait que la compliquer et en ont donné un jour totalement faux. Les débauches libertines de de Sade viendront une à une s'ajouter à elle. Cependant, on en parlera beaucoup et quand, pendant longtemps, on qualifiera le Marquis de « monstre » ou de « disséqueur à vif », c'est à la triste aventure Keller que l'on fera allusion.

Quelque long que cela soit, nous énumérerons les différentes narrations. Nous n'avons pas l'intention de donner la biographie de de Sade dans tous ses détails. Nous ne pouvons néanmoins faire autrement que d'insister tant soit peu sur quelques points con-

cernant la vie sexuelle de notre sujet, afin d'essayer de discerner, autant que faire se peut, le vrai rôle qu'il y joua. Nous rapporterons les faits avec impartialité, car, disons-le tout de suite, nous laisserons à d'autres le soin de défendre ce libertin célèbre. Qu'on veuille donc ne pas nous accuser de « cette manie de réhabiliter les illustres qui n'a d'équivalent que celle de les calomnier » (1).

C'est en avril 1768 — le Marquis a 28 ans — que l'affaire éclata. De Sade aurait rencontré une prostituée Rose Keller, veuve Valentin, se trouvant sans ressources, et par d'habiles manœuvres l'aurait emmenée dans sa « garçonnière » d'Arcueil, lui promettant la charité et un emploi honorable. Que s'est-il passé ensuite? Qu'on en juge d'après les différentes thèses que nous rapportons.

On admet généralement aujourd'hui qu'il faut tenir pour plus véridique celle qu'expose la Marquise du DEFFAND dans ses deux lettres (des 12 et 13 avril 1768) à Horace Walpole :

« Voici une histoire tragique et singulière: un certain comte de Sade, neveu de l'abbé, du savant qui fait des recherches sur Pétrarque, rencontra le mardi de Pâques une femme de 30 ans, grande et bien faite, qui lui demanda l'aumône. Il la questionna longtemps, s'intéressa beaucoup à elle, lui proposa de la délivrer de sa misère, pour lui offrir le poste de surveillante de sa « petite maison » près de Paris. La femme accepta et devait s'y ren-

(1) Ainsi s'exprimait M. Maurice Heine dans la Nouvelle Revue Française du 1^{er} août 1930. Ses travaux ne sont cependant qu'un long plaidoyer pour la réhabilitation du Marquis.

dre le lendemain. Lorsqu'elle arriva, le Marquis lui montra toutes les chambres et tous les coins de la maison et la conduisit en dernier lieu dans une mansarde, où il s'enferma avec elle et lui commanda de se déshabiller complètement. Elle se jeta à ses pieds et le pria de la ménager, disant qu'elle était une honnête femme. Il la menaça d'un pistolet, qu'il tira de sa poche, et lui commanda d'obéir, ce qu'elle fit immédiatement. Alors il lui attacha les deux mains et la fouetta cruellement. Lorsque tout son corps fut couvert de sang, il sortit de son habit un pot d'onguent, en enduisit les plaies et la laissa couchée. Je ne sais pas s'il lui a donné à manger et à boire. En tous les cas, il ne la revit que le lendemain matin, examina ses plaies et vit que l'onguent avait fait son effet. Alors il prit un couteau et lui fit des incisions partout, enduisit de nouveau de l'onguent les endroits saignants et s'en alla. La malheureuse réussit à rompre ses liens et à se sauver par la fenêtre. Il y eut une grande émeute. On en avertit le lieutenant de police. Monsieur de Sade fut arrêté. Comme on dit, il a été conduit au château de Saumur. On ne sait pas ce que deviendra cette affaire et si on se contentera de cette punition, ce qui serait probable, comme il appartient à la haute société. On dit que le motif de cette abominable action était le désir de constater l'utilité de l'onguent. »

Et voici la seconde lettre :

« Depuis hier je connais la suite de l'affaire de Monsieur de Sade. Le village où se trouve sa « petite maison » c'est Arcueil. Il fouetta et fit des incisions à la malheureuse le même jour et enduisit de baume ses plaies et ses meurtrissures. Alors il lui délia les mains, l'enveloppa et la mit dans un bon lit. A peine seule, elle se servit de ses draps et de ses couvertures pour se sau-

ver par la fenêtre. Le juge d'Arcueil lui conseilla de se plaindre auprès du procureur général et auprès du lieutenant de police. Ce dernier fit arrêter le Marquis de Sade, qui, avec une impertinence inouïe, se vanta de son crime comme étant une action très noble, puisqu'il avait fait connaître au public l'effet miraculeux d'un onguent qui puisse immédiatement guérir toutes les plaies. Il est vrai que c'était le cas chez cette femme. Elle a renoncé à poursuivre plus loin l'auteur de l'attentat, probablement après avoir reçu une somme d'argent. Ainsi il ne sera probablement pas mis en prison. »

A cette version Pierre LACROIX ajouta que la Keller fut fouettée dans certaines circonstances obscènes omises par pudeur par Mme du Deffand, mais que « les femmes les plus prudes se faisaient raconter, sans rougir, à l'époque où cette affaire eut tant d'éclat ». En 1845, il parlait d'incisions faites à la Keller à l'effet de constater les propriétés cicatrisantes de la cire d'Espagne.

Inutile de dire que Jules Janin s'est appesanti sur cette affaire et l'a ornée de force détails imaginaires. Il raconte que Rose Keller, arrivant à la maison d'Arcueil, y trouva le Marquis, son valet et deux prostituées.

« Rose Keller, revenue de sa première inquiétude, allait se mettre à table avec ses compagnes; mais tout à coup le Marquis, aidé de son valet, se jette sur cette malheureuse et lui met un bâillon pour l'empêcher de crier, en même temps on lui arrache ses vêtements. Elle est nue; on lui attache les pieds et les mains, puis avec de fortes lanières de cuir, armées de pointes de fer, ces deux bourreaux la fustigent jusqu'au sang; ils ne s'ar-

rêtèrent que lorsque cette femme ne fut plus qu'une plaie, et alors l'orgie commença de plus belle. Ce ne fut que le lendemain matin, quand ses bourreaux furent tout à fait ivres, que la malheureuse Keller parvint à briser ses liens et à se jeter par la fenêtre toute nue et toute sanglante; elle escalada la cour, elle tomba dans la rue, et bientôt ce fut un tumulte immense: le peuple accourt, la garde arrive, on brise les portes de cette horrible maison où l'on trouva encore le Marquis et son domestique, et les deux filles étendus pêle-mêle au milieu du vin et du sang ».

L'anecdotier HARDY a, lui aussi, donné, dans son *Journal inédit*, des détails sur cette aventure. Il déclare également que Rose Keller a été fouettée puis incisée « dans les parties du corps les plus charnues » puis traitée à la cire d'Espagne.

BRIÈRE DE BOISMONT ⁽²⁾, lui, a raconté (et cette version a été recueillie par MOREAU DE TOURS ⁽³⁾ dans « Aberration du sens génésique »), que la Keller a été incisée en présence de plusieurs personnes, sur tout le corps et surtout au niveau de ses organes génitaux; puis, le Marquis s'est livré sur elle « à ses débauches habituelles ».

RESTIF DE LA BRETONNE s'écarte sensiblement de toutes les thèses précédentes et nous donne à ce propos un récit imaginaire où se manifeste son inimitié avec de Sade. D'après lui, ce dernier aurait voulu faire à ses amis une démonstration de dissection, précédée d'un court discours : « Que fait cette malheureuse

(2) *Gazette médicale de Paris*. 2 juillet 1849.

(3) 4^e édition. Paris, 1887.

sur la terre? Elle n'y est bonne à rien; il faut qu'elle nous serve à pénétrer tous les mystères de la structure humaine ». Cette démonstration n'a pas eu lieu, la Keller ayant pu s'enfuir; elle raconterait ensuite qu'elle avait vu dans la salle de ses malheurs trois corps humains.

Tous ces récits, au lieu de nous éclairer sur la vérité de cette aventure, ne font, on le voit, que la compliquer. Les biographes de de Sade sont d'accord pour admettre qu'elle a été démesurément grossie, et qu'il a dû, en réalité, ne s'agir que de bien peu de chose. Alfred BÉGIS raconte (4) à ce sujet :

« Quelqu'un qui avait entre les mains tout un dossier de pièces originales sur le Marquis, nous a assurés que les choses s'étaient passées beaucoup plus simplement; Rose Keller, effrayée à la vue des objets qui l'environnaient, se serait précipitée par la fenêtre dans la rue, sans se faire le moindre mal; mais, comme elle était dans le simple appareil

D'une beauté qu'on vient d'arracher au réveil...

la garde aurait accouru et l'aurait emmenée au poste le plus voisin. Après explication, on l'aurait relâchée. Elle avait aussitôt porté plainte contre le Marquis, mais elle s'en était désistée, moyennant la somme de cent louis ».

Voici donc un récit modérateur. Il faut, croyons-nous, s'orienter dans cette voie, et tendre vers une conclusion qui, quelque sévère qu'on la veuille, ne doit qu'atténuer ces racontars, faute de dossier judiciaire de l'affaire. CABANÈS, dans la « Chronique Mé-

(4) In Cabanès: *Cabinet secret de l'Histoire*. T. III.

dicale » du 15 décembre 1902, a cependant signalé un passage du livre de Charles DESMAZE : *Le Châtelet de Paris* (5) où cet auteur affirme l'existence dans les papiers des commissaires du Châtelet d'un procès-verbal contre de Sade pour l'histoire Keller. La publication de ce procès-verbal dont l'utilité n'échappe à personne, n'a pas encore été faite.

Quoi qu'il en fût, le Marquis de Sade a été arrêté et écroué au château de Saumur, puis au château de Pierre-Encize à Lyon. Il n'y est resté que six semaines, la Keller ayant retiré sa plainte moyennant cent louis. « C'est assez cher pour une fessée », dit à ce propos le Docteur Béliard.

(5) Didier et Cie, 1863.

CHAPITRE III

DE SADE DANS UNE MAISON PUBLIQUE DE MARSEILLE. LES
CANTHARIDES. LA FUITE AVEC LA BELLE-SŒUR. « SUM-
MUM JUS SUMMA INJURIA ». L'EMPRISONNEMENT A
MIOLANS. L'ÉVASION. POLITESSE ET IRONIE.

A sa sortie de prison, le Marquis ne devait pas jouir d'une liberté complète. Sur la demande des Montreuil (« les » Montreuil, on entend la Présidente) et par leurs démarches il a été relégué à son **domaine seigneurial** de la Coste. Mais là dans son château où il revivait les souvenirs du séjour avec la Beauvoisin, le Marquis a dû se livrer à quelques petites débauches. On ne peut cependant rien prétendre de grave, cette page de sa vie nous est également peu connue. Le Docteur Béliard affirme que non loin de la Coste, à Saumanne, vint s'établir la Marquise de Sade avec sa sœur Louise. Ce voisinage vaudra à la famille de Sade un second fils Donatien-Claude-Armand, futur ecclésiastique. Mais, en même temps, le Marquis aurait eu l'occasion de revoir et fatalement de s'entretenir avec

sa belle-sœur qu'il aimait toujours. Ce serait la résistance de cette dernière qui emmènerait, d'après le Docteur Marciat, le Marquis à « commettre un crime spécial, fléchir par la menace du suicide sa belle-sœur et la décider à fuir avec lui ».

Effectivement, il ne tarde pas à mettre à exécution son dessein et à se rendre le héros d'un nouveau scandale, qui, pour être moins grave que celui de la veuve Keller, ne le stigmatise pas moins — cette fois officiellement — aux yeux de l'opinion publique.

En juin 1772, le Marquis accompagné d'un domestique arrive, les poches pleines d'argent, à Marseille. Là, ils vont tous les deux dans une maison publique où ils s'amuse à offrir aux pensionnaires des bonbons contenant de la poudre des mouches cantharides. Il y a eu des empoisonnements, quelques-uns assez sérieux, mais le Marquis est parti sans se douter que les filles ont porté plainte et qu'une instruction est ouverte.

Telle a été en deux mots cette histoire comme la raconte P. Lacroix; mais il ajoute que la belle-sœur du Marquis l'a supplié de fuir et qu'ils sont partis ensemble une heure après.

L'affaire a été exploitée, comme bien l'on pense, par les chroniqueurs de l'époque.

Retif de la Bretonne dans sa 284^e *Nuit* ⁽¹⁾ transpose la scène à Paris où des paysans des deux sexes se seraient livrés à l'orgie chez de Sade. Après absorption des cantharides, les voisins seraient accourus leur porter secours. Une telle version si peu accusatrice

(1) Restif de la Bretonne. *Les Nuits de Paris*.

quoique provenant de Retif qui substituerait volontiers les produits de son hostilité aux détails éventuellement ignorés, montre déjà le peu de gravité du fait.

Il n'en est pas de même des *Mémoires secrets de Bochaumont* qui, à la date du 25 juillet 1772, rapportent cette formidable histoire d'empoisonnement et d'insecte :

« On écrit de Marseille que M. le Comte de Sade, qui fit tant de bruit en 1768 pour les folles horreurs auxquelles il s'était porté contre une fille, sous prétexte d'éprouver des Topiques, vient de fournir dans cette ville un spectacle d'abord très plaisant mais effroyable par les suites. Il a donné un bal où il a invité beaucoup de monde et dans le dessert il avait glissé des pastilles au chocolat si excellentes que quantité de gens en ont dévoré. Elles étaient en abondance et personne n'en a manqué, mais il y avait amalgamé des mouches cantharides. On connaît la vertu de ce médicament : elle s'est trouvée telle que tous ceux qui en avaient mangé, brûlant d'une ardeur impudique, se sont livrés à tous les excès auxquels porte la fureur la plus amoureuse. Le bal a dégénéré en une de ces assemblées licencieuses si renommées parmi les Romains : les femmes les plus sages n'ont pas pu résister à la rage utérine qui les travaillait. C'est ainsi que M. de Sade a joui de sa belle-sœur, avec laquelle il s'est enfui, pour se soustraire au supplice qu'il mérite. Plusieurs personnes sont mortes des excès auxquels elles se sont livrées dans leur priapisme effroyable et d'autres sont encore très incommodées. »

Nous avons rapporté cette thèse pour montrer comment on écrit l'histoire de de Sade. On sait aujourd'hui que les choses se sont passées le plus simple-

ment du monde. La version de P. Lacroix est la plus véridique. Naturellement, nous devons considérer comme mythe l'hypothèse selon laquelle le Marquis se serait servi de ce moyen péremptoire (!) pour vaincre les dernières résistances de sa belle-sœur. D'autant plus qu'il a donné la cantharide en simulant donner autre chose probablement plus dangereuse dont on l'a conseillé de se servir, si on veut bien le croire. Car il le dit lui-même dans un rapport qu'il dressera en 1774 et dont il fait mention dans une de ses lettres (2) dont voici le fragment intéressant :

« ...D'ailleurs il n'y est pas même dit que je l'eus jamais, cette pensée. Il est dit que l'on me donna un mauvais conseil que je ne rejetai pas, mais que je n'adoptai jamais, et l'histoire des cantharides données pour simuler ce que l'on me conseillait ne me paraît nullement, comme prétend M. l'Abbé (3), être un crime si grand. Le Parlement au moins ne l'a pas jugé tel. Car, si vous avez eu la procédure, une fois reconnu que ce n'a été que des cantharides, le fait n'est plus entré pour rien dans le jugement; le désistement des filles le prouve au moins. »

Cette lettre adressée à Gaufridy, son homme d'affaires et ami, montre donc que les filles se désisteront de leur plainte, moyennant l'argent que la Marquise et Gaufridy leur donneront. Mais elle montre également ce que pense le Marquis de l'administration des bonbons cantharidés. Qu'on veuille ne pas s'étonner

(2) Correspondance inédite, par Paul Bourdin. Cf. cit. p. 16. *Les lettres du Marquis, non accompagnées de quelque référence, proviennent de cette collection.*

(3) Abbé d'Ebreuil, oncle du Marquis.

de cette indulgence quand on saura combien fréquent était l'usage de ce médicament au XVIII^e siècle que l'on pouvait d'ailleurs se procurer très aisément. Le Docteur Duehren donne en quelques lignes l'histoire de ce remède et montre qu'il était amplement mis à contribution. Déjà Ambroise Paré rapporte des cas de mort par son absorption; mais c'est Catherine de Médicis qui l'introduisit plus particulièrement en France où on en usa à la Cour de Henri III et de Charles IX; ainsi, au XVIII^e siècle, le célèbre débauché Duc de Richelieu en fit un tel usage qu'on appela ces pastilles: pastilles à la Richelieu; elles étaient très à la mode à la fin du règne de Louis XV, époque à laquelle éclata l'affaire de Marseille de de Sade.

Mais reprenons les faits dans l'ordre. Après absorption des bonbons les catins se trouvèrent fortement incommodées; il est possible même qu'il y en eût de blessées soit par chute, soit par l'intervention de la foule que nous pouvons admettre avoir envahi la « maison » en profitant du désordre. Le Marquis de Sade en est parti avec son valet sans se soucier des conséquences. Mais elles ont été des plus graves. Les filles ayant porté plainte, une enquête s'est ouverte. Le Marquis menacé d'arrestation s'est résigné à prendre la fuite. Il est parti en Italie en emmenant sa bien-aimée Louise.

La procédure s'est terminée en septembre 1772. Le Marquis a été condamné à mort par contumace par le tribunal d'Aix. Cette condamnation pouvait nous fausser les idées sur la gravité de l'affaire de Marseille et nous faire croire, par son motif: *pour empoi-*

sonnement et sodomie, à un crime. Il faut cependant tenir compte non seulement de l'absence de l'accusé durant le procès, mais aussi (le Docteur Marciat a le mérite de l'avoir déjà fait remarquer) du fait que le Ministère Maupeou venait d'éclorre. Louis XV, quoique détestant cet homme petit et redoutable, a dû remplacer son cousin le Duc de Choiseul et appeler au Ministère Maupeou qui a commencé à montrer sa poigne par la voie de la justice. L'arrêt du tribunal d'Aix en fut par conséquent une manifestation.

A ce moment-là, le Marquis s'en moquait bien. Il se trouvait loin et jouissait de la femme qu'il avait toujours aimée et désiré posséder. Et quoique les renseignements fassent défaut relativement à ce sujet, il faut admettre que le Marquis se conduisit convenablement à cette époque. A ceci près qu'il trompait sa femme avec sa belle-sœur. Mais faudrait-il lui en tenir rigueur quand il ne faisait que satisfaire un désir qu'il éprouvait déjà avant son mariage, et avec la femme qu'il avait demandé à épouser? Qu'elle fût en ce moment sa belle-sœur, cela était une condition sociale qui ne changeait en rien, à ses yeux, l'objet aimé.

Mais mal lui en prit à cette pauvre Louise. Elle devait bientôt cesser de vivre: en Italie disent les anciens biographes, en France après son retour veulent les modernes. Toujours est-il que le Marquis se trouvait seul à Chambéry le 29 décembre 1772, où il fut arrêté et incarcéré au château de Miolans, par ordre du roi de Sardaigne, ce dernier ayant eu la complaisance d'exécuter l'ordre de Louis XV. On reconnaît

l'œuvre de la belle-mère. Mme de Montreuil inaugurerait ainsi ses hostilités envers son gendre.

Ce fut de la prison, en ce sens que la liberté faisait défaut au Marquis. Mais il y était aux petits soins ; logement très confortable, nourriture abondante et choisie ; jusqu'à son valet qu'on lui avait permis de prendre avec lui. Au château de Miolans, se trouvait également un autre détenu de marque : François de Songy, Baron de l'Allée. Il ne fut pas écroué en même temps que le Marquis, mais ils sortiront ensemble.

De Sade, malgré les soins qu'on lui prodiguait, malgré les services de son domestique et la compagnie du Baron de l'Allée, s'ennuyait. La privation de sa liberté lui était d'autant plus sensible, qu'il savait en profiter quand il l'avait. Il commença donc ses jérémiades de repentir tout comme neuf ans auparavant. Ainsi le gouverneur de la prison écrira (4) à M. de la Tour :

« M. le Marquis de Sade me montre tous les jours plus de confiance... Il est inquiet et mélancolique de sa détention... Le grand repentir qu'il ressent pourrait lui causer plus d'amendement que plusieurs années de détention qui au lieu de lui faire changer de conduite, pourraient davantage l'irriter. »

Il savait s'y prendre ce Marquis ! Amadouer le gouverneur de sa prison ! On ne s'étonne pas après cela quand on parle du charme qu'il dégageait. Il avait le physique attirant, les gestes délicats et à la sympathie qu'il inspirait spontanément il associait la con-

(4) Cabanès, Cf. Loc. cit., p. 37.

versation d'un homme de goût, intelligent et instruit. Sans parler des sentiments qu'en comédien achevé, il affectait d'éprouver. Son écriture même décèle l'homme agréable et plaisant qu'il était, et le Docteur P. MÉNARD a le mérite d'en avoir donné un excellent portrait graphologique qu'il publia dans « Documents » (5) après l'avoir annoncé dans « Vu ».

En attendant, la Marquise préparait l'évasion de son époux. Cette femme admirable n'aura jamais fini d'en pardonner les fautes. Keller, les cantharides et l'affreuse blessure dans son amour-propre de femme du départ de son mari avec sa sœur, tout cela est oublié; elle ne songe qu'à faire évader le Marquis. Elle fait payer quelques hommes et dans la nuit du 1^{er} au 2 mai 1773, la tentative sera couronnée d'un plein succès. Le Marquis, et avec lui le Baron de l'Allée, récupérerait sa liberté.

Dès qu'il fut dehors, l'homme poli qu'était de Sade ne manquera pas d'envoyer au gouverneur de la prison la lettre suivante (6) :

« Monsieur, si quelque chose peut troubler la joie que j'ai de m'affranchir de mes chaînes, c'est la crainte où je suis de vous rendre responsable de mon évasion. Après toutes vos honnêtetés et toutes vos politesses, je ne puis vous cacher que cette pensée me trouble. Si mon attestation peut être cependant de quelque poids vis-à-vis de vos supérieurs, je les prie de la trouver ici dans la parole d'honneur authentique que je leur donne que, bien loin de favoriser en rien cette fuite, vos soins vigilents l'ont

(5) Revue « Documents », n° 7 (décembre 1929).

(6) Cabanès. Cf. Loc. cit., p. 22.

retardée de plusieurs jours, et qu'en un mot je ne l'ai due qu'à mes propres manœuvres. Il ne me reste plus, mon cher Commandant, qu'à vous remercier de toutes vos bontés; j'y serai toute ma vie sensible; je ne désire que des occasions de vous en convaincre: de me livrer entièrement aux sentiments de reconnaissance que vous en avez inspirés et avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

« Le Marquis de Sade. »

Malgré cette attestation de son « très obéissant serviteur », le Gouverneur a été remplacé. On ne laisse impunément s'évader un client particulièrement recommandé par le Roi de France. Et il ne fallait certes pas se fier à la parole d'honneur (parole arrachée en pareille circonstance!) qu'avait donnée de Sade de « ne point enfreindre les défenses par lui (7) faites, de ne faire aucune tentative de s'évader, etc., etc. ».

(7) Le Gouverneur.

CHAPITRE IV

LE RETOUR A LA COSTE. L'AFFAIRE DES PETITES FILLES.
NANON, GOTHON ET C^{ie}. FUITE EN ITALIE. L'ATTENTAT
CONTRE DE SADE. L'ARRESTATION. CASSATION DE L'AR-
RÊT D'AIX. EVASION ET NOUVEL EMPRISONNEMENT.

Après son évasion, de Sade rentre en France mais se cache non loin de la Coste. C'est en vain qu'un exempt de police avec quatre archers l'y vinrent chercher; ils sont partis sans lui mais non sans avoir grossièrement interpellé la Marquise qui s'y trouvait, et mis la maison à sac. Il persiste encore quelque temps à se cacher, puis quand le danger cessera de le menacer il rentre à la Coste; car, comme il le dit lui-même dans ses lettres, il ne peut pas persister dans le supplice de se cacher constamment et d'errer. En attendant, la Présidente et sa fille, Gaufridy, tous les parents du Marquis (sauf l'abbé d'Ebreuil, son oncle récalcitrant) se mirent en branle pour obtenir la cassation de l'arrêt d'Aix. Mais c'était chose d'autant plus difficile qu'on n'avait pas réussi à mettre la main sur

le Marquis. La pauvre Marquise s'y dépense en argent et en forces à ce but. Elle croira mille fois à l'annulation imminente de l'arrêt et mille fois elle sera déçue. Elle emploiera tous les moyens, toutes les ruses, jusqu'à celle de croire à un moment donné qu'il valait mieux nier les faits (car l'empoisonnement restait à démontrer l'analyse n'ayant pas constaté la présence des cantharides et la seconde accusation, celle de sodomie n'existait pas en réalité). Mais il n'en a rien été: le Marquis a dressé un rapport, comme nous le disions plus haut, où il reconnaissait avoir fait usage de pastilles à la Richelieu. Il serait souhaitable de retrouver ce rapport qui n'a pas encore vu la publicité.

Cependant le Marquis faisait des siennes à la Coste et c'est ici qu'il mérite le moins d'indulgence. Car, comme le dit P. Bourdin, ce n'est pas dans les grosses affaires connues qu'il faut chercher le vrai Marquis de Sade, mais dans son comportement intime, où sa sexualité développée passe en avant de plus d'un devoir. Quand ce ne serait que le respect et la reconnaissance qu'il devait à son épouse, cela seul eût dû freiner les actes qu'il ne cessa de commettre.

Après son évasion, le Marquis eut une entrevue avec sa femme à Lyon. C'est probablement de retour de cette ville que la Marquise, qui ne semble pas encore connaître son mari, emmènera à la Coste deux petites filles de Lyon et de Vienne. Elles resteront quelque temps à la Coste où le Marquis pourra se livrer à ses fantaisies avec elles et avec ses autres domestiques Gothon, Nanon et sa cuisinière Justine Treillet. Mais les choses vont mal tourner pour de Sade. A part Go-

thon qui avait un amant (le valet du Marquis naturellement), toutes les autres donneront lieu à des suites fâcheuses. Car bientôt les parents déposeront une plainte « pour enlèvement fait à leur insu et pour séduction » ; une procédure criminelle est ouverte à Lyon. Une des filles est envoyée dans un couvent et l'autre à Saumane sous la garde de l'abbé, oncle du Marquis. Toutes les deux accusent ce dernier et portent sur leurs corps des traces. On ne sait pas exactement ce qu'avait fait le Marquis, de ces deux filles; le fait est qu'on cherche à tout prix leur silence. Mais ce qui complique l'affaire, c'est que Nanon, qui a été sensible aux faveurs de son maître, en devient la maîtresse; elle est enceinte et prend la fuite en accusant le Marquis.

La catastrophe est imminente. Si Nanon arrive à Lyon, où elle se dirige, et dépose contre de Sade, sa plainte associée à celle déjà déposée constituera un dossier formidable contre lui, pendant que tout le monde travaille pour la cassation de l'arrêt d'Aix, qui est loin encore d'être obtenue ! C'est alors que la Marquise commettra un acte qui par le grand sacrifice qu'il nécessite dans l'honnêteté foncière de son caractère montre jusqu'où peut aller son amour pour son époux. Elle accuse Nanon de s'être enfuie en emportant trois couverts d'argent. Nanon, d'accusatrice, devient du coup une domestique inculpée de vol. Elle est arrêtée sous ce prétexte et conduite en prison où elle accouche; et bientôt le *corpus delicti*, sa fille, mise en nourrice meurt. Néanmoins, plus tard Nanon parlera et l'affaire ira jusqu'au ministre. Mais la pré-

sidente intervient et Nanon finit par être mise en liberté après plus d'un an d'emprisonnement et trop contente pour ne pas promettre de ne jamais plus parler de cette aventure. En plus, défense lui est faite de s'approcher de plus de trois lieues de Lyon ou de Vienne, ce qui aurait ranimé l'affaire des petites filles étouffée depuis. Le Marquis n'en supportera aucune conséquence pénale. Mais des faits de ce genre ne peuvent pas rester dans l'ombre. Ils ont dû être connus à la Coste et de Sade en subira les conséquences morales. Vingt ans après il s'inquiète dès qu'un Avignonnais se mêle de ses affaires : « Barras, qui est d'Avignon, me connaît-il? S'il me connaît, comment me connaît-il? et que fera-t-il d'après les impressions qu'il peut avoir? Quoi qu'il en puisse être, j'ai mon innocence et mon excellente conduite révolutionnaire pour moi, et cela me fait aller le front levé... Mais les anciennes aventures... vis-à-vis d'un homme du pays?... » Il ne craint donc pas par là les grosses affaires qui ont eu tant d'éclat que leur connaissance était de notoriété publique, mais les petites, inconnues par la justice mais connues aux gens du pays.

Le Marquis avait fui en Italie, à Florence, à Naples, à Rome sous le nom de Mazan; il y est resté quelques mois en 1775 et 1776. Il y a fait des connaissances notoires, après avoir failli être démasqué car il avait par mégarde été confondu avec un malfaiteur; il visite diverses villes d'Italie et recueille une multitude d'impressions qui lui serviront plus tard pour son roman de « Juliette ». Mais ses goûts artistiques l'entraînent à de fortes dépenses car il achète des an-

tiquités et des faïences. Enfin il croit opportun de rentrer en France et en passant par Grenoble, il y laisse quelques dettes et prend un nouveau secrétaire qui remplacera l'ancien, garçon sot et ignare, quoique le nouveau ne brille pas par son intelligence. Le rôle de ces secrétaires successifs jeunes et inaptes au moindre service reste assez obscur. Il y a des indices que le Marquis préparait en ce temps quelque ouvrage. Mais cela n'explique guère ce qu'il pouvait faire de ces garçons débiles et incapables en outre d'écrire deux mots sans insinuer le double de fautes d'orthographe; ils ne pouvaient certes pas représenter l'idéal du secrétaire pour un homme de lettres. Entretenait-il avec eux des relations homosexuelles? Avec ce que nous connaissons de l'importance et de la curiosité de l'instinct sexuel du Marquis nous sommes très tenté de l'admettre. Si on voulait le croire, lui-même affirme des contacts avec des individus de son sexe quand même il ne s'agirait que d'onanisme collectif et réciproque. Il demande notamment dans « Juliette » (T. III, p. 58) en report au bas de la page : « ...quel est celui qui, du moins une fois dans sa vie, n'a pas br... d'autres v... que le sien? »

Mais revenons encore en arrière. Si l'affaire des petites filles et celle de Nanon furent étouffées, il en sera de même de celle de Justine Treillet, la cuisinière; mais il s'en faudra de peu que le Marquis en perde la vie.

Un jour, vers la fin de 1776 (de Sade a 36 ans), le sieur Treillet, père de la cuisinière se présente au château de la Coste et après une courte altercation

avec le Marquis, lui tire un coup de pistolet qui lui frôle la poitrine sans l'atteindre. Treillet prend la fuite mais non loin de la Coste il crie furieux, en montrant son pistolet, des balles et des lingots, qu'il était décidé de tuer le Marquis. Il faut croire d'ailleurs qu'il avait de sérieux griefs contre lui puisqu'il déclarait qu'on lui avait certifié *pouvoir tuer de Sade sans courir aucun risque judiciaire*. Puis il revient derechef au château, réclame sa fille et pendant qu'il s'entretenait avec elle il tire un nouveau coup de pistolet dans la cour où il croyait que le Marquis se trouvait en ce moment. Enfin il s'en va promettant de ne faire aucune démarche auprès de la Justice; mais on lui a promis de lui rendre sa fille, ce qui n'aura lieu qu'en Avril 1777 après que la Marquise l'aura emmenée avec elle à Paris.

Le rôle de cette fille est assez équivoque. Elle a fait de son mieux pour persuader son père de la laisser auprès des Sade où elle se trouvait bien. Il est à craindre qu'elle ne s'y trouvât trop bien grâce aux soins du Marquis. Celui-ci a bien voulu poursuivre son assassin, surtout que Treillet, malgré sa promesse, n'a rien eu de plus pressé, à son départ de la Coste que d'aller déposer une plainte contre de Sade. Mais Gaufri dy s'oppose à ce que celui-ci poursuive Treillet et cette attitude laisse supposer qu'il craignait fort que le résultat n'en fût plus défavorable à l'accusateur qu'à l'accusé. Enfin l'affaire sera, elle aussi, étouffée.

Nous venons de décrire une page de la vie de de Sade que l'on ne trouve chez aucun de ses biographes. Elle était inconnue. Et il a fallu la publication de la

« Correspondante Inédite » pour qu'elle vît le jour. Elle est cependant importante car elle commence à dévoiler la vie intime du « divin Marquis » ; **mais il** reste dans l'obscurité bien des choses concernant le mystère du château de la Coste où il devait se passer des actes peu édifiants sur la moralité de de Sade. Si on compare ce qui précède avec la description d'une « chambre noire » dont fera mention plus tard l'inspecteur de police Marais après une perquisition dans le château ; si on tient compte, d'un autre côté, de l'existence d'une cassette remplie de papiers qui inquiéteront la Présidente et que réclamera nombreuses années plus tard le Marquis et non sans s'entourer de précautions minutieuses pour la faire arriver pleine à Paris où il se trouvait (elle n'y arrivera d'ailleurs que trop vide), on est en droit d'être sceptique sur la conduite du Marquis que l'on a trop tendance, surtout, dernièrement, à montrer plus blanc qu'il ne fut en réalité. Il a été détenu arbitrairement pendant longtemps, cela est vrai. Mais plus d'une de ses arrestations ont été motivées comme nous l'avons vu. Et sa réputation d'infâmie, quoique exagérée, contient un noyau véridique. Il n'y a pas de fumée sans feu.

L'année 1777 sera marquée par la mort de la mère du Marquis, Marie-Anne Eléonore de Maillé de Carman, mort sur laquelle tous les renseignements font défaut. Le Marquis est atteint de « grippe » ; il restera malade quelque temps puis partira pour Paris en même temps que la Marquise, mais par voies différentes. Dès son arrivée il y est arrêté et conduit à Vincennes, où il sera de nouveau malade, on ne sait de quoi.

Son arrestation accélère en facilitant la « grande affaire », la revision du procès d'Aix. Et quoique la Marquise perde la tête, la Présidente, qui a peut-être provoqué l'emprisonnement de son gendre, s'en trouve fort bien. Mère et fille travaillent aux mêmes fins : la réhabilitation du Marquis. Mais si l'épouse agit par amour, la belle-mère ne pense qu'à l'honneur de sa fille à qui, d'ailleurs, elle reproche sa constance envers cet homme. Le conflit entre elles fait tache d'huile.

Au demeurant, l'affaire avance. On obtient de Louis XVI une lettre leur permettant d'estimer en droit, maintenant que le Marquis est en prison (où il ne manquera pas d'ébaucher encore une idylle). Enfin on le transporte à Aix où sa condamnation à mort est annulée. Voici l'arrêt :

« Sera admonesté derrière ce bureau de mettre à l'avenir plus de décence dans sa conduite et fait défense au dit de Sade de hanter et fréquenter la ville de Marseille pendant le temps et terme de trois années sous plus grande peine; le condamne à une aumône de cinquante livres applicable à l'œuvre des prisons et aux frais de justice, pour laquelle aumône il tiendra prison et, icelles payées, les prisons lui seront ouvertes et son écrou barré. Et, le dit de Sade mandé, la dite admonestation lui a été faite. »

Mais le Marquis n'a pas été mis en liberté : la Présidente, une fois l'honneur de la famille rétabli, n'a qu'un souci, celui d'empêcher son gendre, en qui elle a bien peu de confiance, de recommencer. Elle le fera maintenir en prison en vertu d'une lettre de cachet

du Roi. De Sade pendant son transfert de retour d'Aix à Paris parvient à s'échapper, pour être de nouveau appréhendé à la Coste, environ un mois et demi après (26 août 1778). L'inspecteur de police Marais qui était chargé de transporter le Marquis a eu la satisfaction de l'arrêter lui-même après son évasion. Sa visite à la Coste lui permettra de fournir le rapport où il était question de la célèbre « chambre noire ».

(1) C'est à tort que l'on attribue cette nouvelle évasion à la Marquise; de Sade y est parvenu tout seul.

CHAPITRE V

LE PRISONNIER HARGNEUX, SUNT LACRYMAE RERUM. UN
SIMULACRE D'IDYLLE. DE SADE ET MIRABEAU. LET-
TRES DE LA MARQUISE A DE SADE-SGANARELLE. UN
PEU DE CABALISTIQUE. A PROPOS D'UN MONOSYL-
LABE. DE SADE CAUSE DE LA PRISE DE LA BASTILLE (?)
CHARENTON. LA LIBERTÉ.

De Vincennes le Marquis sera vite envoyé à la Bastille où il restera jusqu'en 1789 pour ne regagner sa liberté qu'en 1790. Il passera ainsi 13 ans en prison, de l'âge de 37 à celui de 50 ans. On devine les transformations que son caractère subira.

Il a commencé par ses jérémiades habituelles à faire attirer l'attention sur lui. Mais l'homme était déjà connu. Un dossier établi contre lui dépeignait sa vie et il faut croire que ses agissements secrets y étaient mis à jour. Jusqu'aux « petites feuilles » contenues dans la cassette, dont il a été question plus haut, qui seraient tombées entre les mains de la justice.

En réalité quand on dit « Justice » on s'exprime mal. Car une fois l'annulation de l'arrêt d'Aix proclamée, la Justice n'avait plus que faire de Sade ; ou alors il faudrait qu'une enquête s'ouvrit et qu'on le poursuivît régulièrement. Or, il n'en a rien été. Le Marquis était embastillé par lettre de cachet du roi et y était maintenu par la volonté de M^{me} de Montreuil. Mais la Justice ne se servira jamais des accusations qu'elle pouvait mettre en valeur contre lui et le dernier souci de Louis XVI sera certes celui de motiver une décision qu'il avait déjà prise.

La Marquise armée de la patience que lui donnait son amour pour le Marquis et de l'argent que lui procuraient ses créanciers vint à Paris pour essayer d'obtenir la liberté de son mari. Ses relations avec sa mère dont ni les supplications ni la froideur d'une résignation héroïque ne parvenaient à fléchir l'intransigeance, étaient on ne peut plus tendues. Elle avait, au surplus, jugé opportun d'emmener avec elle, M^{lle} de Rousset, une amie de la Coste, ancienne amourette — platonique celle-ci — du Marquis ; cette jeune fille a conquis le cœur de la Marquise par la compassion qu'elle a montrée pour les malheurs de de Sade. Elle viendra donc avec la Marquise à Paris pour la seconder dans sa tâche. D'ailleurs l'air est bon à Paris et elle s'y plaît ; d'autant que ses finances étant d'une maigreur transparente, elle s'y met à l'abri des soucis, la Marquise la traitant comme une sœur. On devine que M^{lle} de Rousset n'améliorera en rien la situation, si ce n'est en adoucissant la détention de de Sade par une correspondance amoureuse à l'insu naturelle-

ment de la Marquise; cette précaution était d'ailleurs bien inutile : elle s'en apercevra bien un jour mais son attitude n'en changera point.

Au demeurant, le Marquis devenait de plus en plus hargneux dans sa prison et donnait souvent matière à plaintes. Il griffonnait fréquemment des papiers où il gémissait et où il insultait ceux qui étaient chargés de sa surveillance. Sa conduite faisait qu'on défendit à plusieurs reprises les entrevues avec sa femme qui le venait visiter toutes les fois que cela était possible. L'épisode suivant est caractéristique des dispositions du Marquis : Il avait à un moment donné comme codétenu à Vincennes le Comte de Mirabeau. Les deux hommes eurent une curieuse altercation que racontait ensuite Mirabeau dans sa lettre du 27 juin 1780 adressée à l'agent Boucher, attaché à sa personne, lettre publiée d'abord par la *Revue rétrospective de Tasche-reau* et reprise depuis par tous les biographes du Marquis :

« M. de Sade a mis hier en combustion le donjon et m'a fait l'honneur, en se nommant, sans la moindre provocation de ma part, comme vous croyez bien, de me dire les plus infâmes horreurs; j'étais, disait-il moins décemment, le favori de M. de Rougemont ⁽¹⁾ et c'était pour me donner la promenade qu'on la lui ôtait; enfin il m'a demandé mon nom afin d'avoir le plaisir de me couper les oreilles à sa liberté. La patience m'échappe et je lui dis: Mon nom est celui d'un homme d'honneur qui n'a jamais disséqué ni emprisonné de femmes, qui vous l'écrira sur le dos à coups de canne, si vous n'êtes roué

(1) Le Gouverneur du château.

auparavant, et qui n'a de crainte que d'être mis par vous en deuil sur la Grève (2). Il s'est tû et n'a pas osé ouvrir la bouche depuis. Si vous me grondez, vous me gronderez, mais, pardieu ! il est aisé de patienter de loin et assez triste d'habiter la même maison qu'un tel monstre habite. »

Ce caractère et plus hargneux encore sera stoïquement supporté par la Marquise. On dit même que son époux la battait lors de ses visites à la Bastille, mais cela reste à prouver. Dans tous les cas il recevait très fréquemment la multitude d'objets dont son épouse le gratifiait. Elle menait loin le souci de ne le laisser manquer de rien. Ses lettres débordent de tendresse amoureuse où se mêlent l'inquiétude au sujet du bien-être du Marquis, la satisfaction de lui être utile et l'appréhension de n'en pas être aimée. Le digne époux ne s'en montrait que plus exigeant et avec sa manie d'annoter les lettres qu'il recevait il montre par des sarcasmes combien peu de place tenait dans son cœur la pauvre Marquise.

PAUL GINISTY rapporta des fragments de ces lettres par son article « Lettres inédites de la Marquise de Sade » publié dans la *Grande Revue* (1899, n° 1) et Maurice TALMEYR par son article « Un monstre dans du coton » (*Figaro*, 18 sept. 1926) en donna d'autres. Voici quelques passages suffisants pour fixer les idées :

« Je témoigne mon inquiétude bien réelle de ne point recevoir de tes nouvelles. A cela on répond que je ne dois

(2) Allusion aux lointains liens de parenté qui unissaient les deux hommes, par les femmes, comme le veut Henri d'Alméras.

pas en avoir, que tu te portes bien. Mais tu me connais assez pour savoir que cela ne me contente pas et, quelque chose qu'on me dise, je suis sûre que tu m'écris et que tes lettres sont interceptées...

« ...Mon tendre ami, je te demande en grâce de ne point te chagriner, de ne point te livrer à des idées noires, de te bien soigner, de croire que je ne te cache rien, que je t'aime par dessus tout, que je fais tout au monde pour ta liberté... Adieu donc, mon bon petit, je t'embrasse passionnément. »

A cela le Marquis annotait : toujours la même chose, trois fois l'heure; ou bien : Peut-on mentir aussi impudemment? ailleurs il dit : Voilà un fier mensonge. Il faut être un monstre avéré et une gueuse sans honneur et sans pudeur pour aller chercher des tournures de mensonge aussi noires et aussi impudentes que celles-là.

En attendant, la petite corbeille allait et venait tous les quinze jours. Il y avait non seulement le nécessaire mais aussi le superflu; le Marquis était homme à ne pas se contenter de peu. Les vestes, les culottes, les objets de toilette et le défilé interminable des comestibles pour l'insatiable boulimie de de Sade.

« Je t'ai envoyé le pâté... Les perdrix viennent de ma mère... Les confitures sont parties... Comment as-tu trouvé le biscuit de Savoie?... Je t'ai envoyé un pâté d'anguilles... Voilà enfin un saucisson, mon bon ami. Tu le goûteras par les deux bouts et par le milieu et tu me diras ce que tu en penses... As-tu trouvé les biscuits glacés bons? Sois bien persuadé que c'est à moi que tu fais plaisir quand tu me demandes quelque chose... Je t'envoie du gibier et des faisans... Tu recevras deux pots de ge-

lée de coing, deux pots de framboises, deux pots de gelée de pommes, deux pots de cerises, deux pots de marmelade de pêches, deux grands pots de Reine-Claude, deux pots de poires, deux pots d'écorce d'orange... »

Et le Marquis mangeait des confitures et vomissait des insanités. Voici un exemple :

« Est-ce que tu as été mécontent de ce que je t'ai envoyé? lui demande la Marquise. Est-ce que tu ne veux rien pour ta quinzaine prochaine? Ton silence me tue. Il n'est sorte de chose que je me fourre dans la tête... »

« Et moi, dans le c... », raille l'époux.

Comment expliquer cette attitude de de Sade? Il faut tenir compte qu'un homme emprisonné depuis quelques années finit par s'aigrir. On le serait à moins... Ses exigences sont directement proportionnelles aux soins dont on l'entoure et sachant toujours sa femme prête à le servir, de Sade trouvait par là même les services inférieurs à ceux dont il se croyait nécessaire et qu'il multipliait continuellement; nous y reviendrons plus loin. Quant à l'emploi des termes orduriers, qu'on ne s'en étonne guère. Dans ses romans qu'il était juste en ces temps en train de composer, ces mots reviennent tellement fréquemment que l'emploi du monosyllabe qui précède et qui constitue la définition la plus laconique de cette partie du corps par ailleurs difficilement définissable, a tout naturellement sauté de la plume du Marquis. A force de se servir des termes les plus crus pour désigner tout ce qui a trait aux organes et aux actes sexuels,

il a fini par s'en rendre coutumier et par n'en pas être choqué.

Mais ici survient une complication saugrenue : le Marquis est ou affecte d'être jaloux de sa femme. Ce fut naturellement la plus grosse injustice qu'il pût commettre dans sa vie. Cependant il exprimera ouvertement ses soupçons à la Marquise qui en vraie émotive, réagira très mal en la circonstance : elle cherchera à se justifier. Mais le Marquis n'a pas fini de ses griefs ; il l'accusera également de se concilier avec la Présidente et de cesser de s'occuper de lui.

Il est intéressant de suivre cet épisode :

« Je suis bien aise, lui écrit à un moment la Marquise, de t'apprendre que j'engraisse de façon à ce que je me meurs de peur de devenir une grosse coche. Quand tu me verras tu en seras surpris. »

« A force de te retourner avec mon teinturier. Grosse ! pour ce mot-là, que veut-il dire ? » réplique son époux.

« Dès ce moment, certifie Paul Ginisty, la jalousie ou la comédie atroce de la jalousie remplissent les lettres du Marquis. » Et de quelle façon ! Qu'on en juge :

« Il compte ses jours de captivité, dit M. Talmeyr, le nombre des lettres qu'il a reçu et qu'il désigne souvent par le genre de commissions qu'elles annoncent. *La lettre de la culotte, le billet de l'onguent, la lettre du pâté, la lettre des confitures.* Additionne ensuite le nombre des lignes, celui des syllabes et arrive à des totaux d'où il infère que sa femme le trompe ou se moque de lui. Sur un billet plein d'amour et qui accompagne un envoi de poisson et de gibier, il note : *la liaison que vous faites de*

l'idée de traître avec le chiffre 13 prouve bien que, le 13 octobre 1777, vous m'avez trahi. Sa fille, la petite Laure de Sade, ajoute un jour quelques lignes à une lettre de sa mère, et il y griffonne: Cette lettre a 72 syllabes qui sont les 72 semaines du retour; elle a 7 lignes et 7 syllabes, qui sont juste les 7 mois et 7 jours qu'il y a du 17 avril au 22 janvier 1780. Le mot « aujourd'hui » se trouve à (ici, une phrase illisible). Elle a 191 lettres et 49 mots. Or, 49 mots et 10 lignes font 59, et il y a 59 semaines jusqu'au 30 mai. »

Voici certes une observation de « délire de jalousie à base d'interprétations délirantes » digne de figurer parmi celles de *Sérieux* et *Capgras*. Ce serait cependant une erreur que de l'admettre. De Sade est loin du paranoïque. Sa jalousie ou plutôt, sa prétendue jalousie ne doit être considérée que comme un vilain jeu de méchant garçon. Croyait-il par là stimuler l'activité de sa femme qu'il savait toujours follement amoureuse de lui? Cela est possible surtout si on rapproche ce fait de l'accusation dont il accablait la Marquise de s'entendre avec les Montreuil. Quant aux procédés employés, simulant des interprétations délirantes, ils sont étranges de prime abord. Ils le sont moins dès qu'on y reconnaît la cabalistique, cette absurde science dérivée de la théologie hébraïque. La cabalistique était très en usage au XVIII^e siècle et faisait le divertissement à la mode. Les mots croisés n'étaient pas encore inventés. Rien d'étonnant dès lors à ce que le Marquis s'escrimât avec tous ces chiffres pour jouer son rôle de Sganarelle : « Oui, son mari, vous dis-je, et mari très-marri. »

Mais le temps s'écoulait et point il n'était question de la mise en liberté du prisonnier. En vain la Marquise accumulait-elle prières dévotes et démarches auprès des puissants, l'aide céleste ou terrestre qu'elle implorait se faisait attendre. Et pour plus de malheur, mademoiselle de Rousset à qui le Marquis avait signifié la fin de leurs marivaudages à distance a fini par douter de l'utilité et de la nécessité des efforts utilisés et, influencée également par la Présidente, elle a quitté « son » Paris et la Marquise pour retourner en Provence où elle mourra bientôt tuberculeuse. Son absence améliore les finances mais aggrave le moral de Madame de Sade. Son amour conjugal persistera certes mais, de guerre lasse, elle finira petit à petit par se voir fléchir la ténacité qu'elle avait montrée auparavant. Les années s'étaient écoulées nombreuses. Le Marquis s'était donné un emploi du temps régulier. Et comme distractions, outre celle de jouer au mari jaloux, il aura celle de la composition de nombreuses œuvres littéraires et philosophiques.

Nous arrivons ainsi en 1789, année où éclatera la Révolution. De Sade étant emprisonné n'y pouvait certes pas participer. Il joua cependant un petit rôle à la prise de la Bastille. G. Apollinaire se demande même s'il n'en a pas été la cause. Voici les faits : quelques jours avant la date mémorable du 14 juillet 1789 le Marquis s'apercevant de la foule qui venant des faubourgs Saint-Antoine se pressait autour de la Bastille, a eu l'idée de lui crier à plusieurs reprises et au moyen d'un tuyau qui servait à vider les eaux et qui était terminé par un entonnoir, que l' « on

égorgeait les prisonniers de la Bastille et qu'il fallait venir les délivrer. » (Alfred Bégis ⁽³⁾). Le fait est hors de doute; *Manuel* le confirme dans *La Bastille dévoilée* et le Marquis le reconnaît dans la lettre suivante :

« Le quatre juillet ⁽⁴⁾, à l'occasion d'un peu de train que je fis à la Bastille pour des mécontentements que l'on m'y donnait, le gouverneur se plaignit au ministre. J'échauffais, disait-on, par ma fenêtre l'esprit du peuple. Je l'assemblais sous cette fenêtre, je l'avertissais des préparatifs qui se faisaient à la Bastille, je l'exhortais à venir jeter bas ce monument d'horreur... Tout cela était vrai. »

Peut-être de Sade veut-il s'octroyer quelque peu de mérite pour cet événement qu'il devinait grand dans son symbolisme; la façon dont il parle de son épisode ne semble pas dénuée de quelque exagération. Quoiqu'il en soit, le fait étant authentique, on peut admettre que le Marquis fut pour quelque chose dans la prise de la Bastille.

Il n'a pas eu la chance d'y assister pour être porté en triomphe par les assaillants. Le 6 juillet (lui-même dit: huit jours avant le siège de la Bastille) il avait été transporté à Charenton, où il restera neuf mois parmi « les fols et les épileptiques ». Il en sortira le Vendredi Saint de l'année 1790 (le 23 mars disent les uns, le 29 mars disent les autres. Nous avons des raisons de croire d'après sa correspondance qu'il n'en

(3) Nouvelle Revue. Nov. et déc. 1882.

(4) Les biographes disaient le 2 juillet.

sortit que le 5 ou le 6 avril), en vertu du décret du 20 mars 1890 de l'Assemblée Nationale, abolissant les lettres de cachet. Il récupérait ainsi sa liberté après en avoir été privé pendant 13 ans.

CHAPITRE VI

LA PRISE DE LA BASTILLE ET SES CONSÉQUENCES POUR SADE. LE DIVORCE. LES DERNIÈRES MAÎTRESSES. SADE ET MARAT. ZOLOÉ ET SES DEUX ACOLYTES. ARRESTATION ET EMPRISONNEMENT. DÉTENTION A L'HOSPICE DE CHARENTON. LA MORT. LE TESTAMENT.

Les 13 années d'emprisonnement auront permis à Sade de composer la majeure partie de son œuvre. Malheureusement il en a été perdu précisément celle qui nous eût intéressé le plus, le « Journal » que le prisonnier écrivait durant sa détention.

On a vu que le 6 juillet 1789 le Marquis fut transféré à Charenton; mais « suivant les anciens usages du despotisme ministériel », on ne lui laissa rien emporter. Il sortit de la Bastille « nu comme la main » et ses effets, sa bibliothèque (600 *volumes*), et ses manuscrits furent mis sous le scellé du commissaire. Si Madame de Sade s'était avisée de tout aller retirer, nous aurions aujourd'hui *quinze volumes de ses ouvrages manuscrits*, comme il le dit lui-même à Gau-

fridy. Mais elle n'y est allée que le 14 juillet, jour auquel le peuple envahit la Bastille. Il était tard; les manuscrits et la bibliothèque du Marquis étaient pillés.

Cela causera beaucoup de chagrin à de Sade. Il pleurera la perte « tous les jours en larmes de sang ». « C'est le plus grand malheur que pût me réserver le ciel... Et, pour adoucir cette plaie, savez-vous ce qu'a fait l'honnête et sensible Madame de Sade? Elle avait aussi beaucoup d'ouvrages à moi... de manuscrits passés clandestinement dans ses visites; elle me les refuse... elle dit que dans la crainte que ces ouvrages (trop fermement écrits) ne me fissent tort, à l'époque de la révolution, elle les a confiés à des personnes qui en ont brûlé une partie!... Le sang bouillonne en entendant de telles réponses!... »

Moins grand fut pour de Sade le malheur de se séparer de sa femme. Elle a demandé la séparation et donnait des motifs nécessaires et suffisants pour son obtention, mais, quoique de Sade les trouvât calomnieux et excessifs ⁽¹⁾, elle a omis la plus grande partie de ses griefs envers son époux, tout en lui déclarant qu'elle y aurait recours si on l'y forçait. De Sade ne s'est pas présenté au jugement qui fut rendu le 9 juin 1790. Il cessera toutes relations avec son ex-épouse et l'oubliera sauf pour l'insulter dans ses lettres avec toute « la canaille montreuillique ».

(1) « Toutes les infamies qui ont été dites contre moi dans les cabarets, dans les corps de garde, compilées dans les almanachs, dans les plats journaux, forment la base de ce beau mémoire; les indécentes les plus atroces y sont scandaleusement inventées... calomnieusement rapportées ». Il ne protestera cependant pas, on devine pourquoi...

La Marquise avait-elle cessé d'aimer son mari? Il serait téméraire de le prétendre après son attitude antérieure. Mais son amour avait peut-être été atténué par tout ce que son mari lui fit endurer; avec la déchéance physique (elle avait considérablement grossi et elle souffrait des jambes au point d'en être presque impotente), la ménopause et les conseils de sa mère, elle a fini par céder à cette dernière et par demander la séparation. Elle mourra vingt ans après, le 7 juillet 1810 à Echauffour.

Son divorce causera à de Sade (devenu avec la Révolution le citoyen Sade) de grands ennuis pécuniaires dans lesquels on le voit se débattre jusqu'à sa nouvelle relégation à l'Asile de Charenton.

Devenu libre il logeait d'abord chez Madame Fleuriu, divorcée comme lui et âgée de 40 ans. « Je joins cette circonstance pour vous faire voir qu'avec moi qui en ai cinquante, ce qui fait bien quatre-vingt-dix à nous deux, il ne peut y avoir de danger », disait-il, et ajoutait que « assurément aucun autre sentiment que de l'amitié n'entre dans notre liaison. « Mais il rompait bientôt pour se lier en 1792 avec la citoyenne Quesnet qu'il surnommait « Sensible » et à laquelle il restera attaché pendant de longues années; il s'occupera de l'instruction du fils Quesnet; leur foyer parfois dissous pour des raisons pécuniaires, sera, comme on a dit, ouvert à des personnalités littéraires de l'époque.

On ne peut rien lui reprocher de sa conduite. Lui-même dans ses lettres avoue ne plus trouver de goût aux « plaisirs impurs ». Il est curieux, néanmoins, de

constater que dans un rapport du préfet de police, on lui reproche d'avoir tapissé son cabinet « de grands tableaux représentant les principales obscénités du roman de « Justine » ». (D^r Marciat).

Sade pendant sa liberté participera à la Révolution. Il était devenu secrétaire et ensuite président de la *Section des Piques*, où il eut un rôle actif. On a de lui un discours prononcé aux mânes de MARAT et de LE PELLETIER, où il fait l'éloge de ces deux hommes et surtout du directeur de l'« Ami du Peuple », dont il fut un admirateur, et où il stigmatise Charlotte Corday, « monstre vomé par les enfers », dont il voue la mémoire à la haine éternelle. Son admiration pour Marat est manifeste dans les vers suivants qu'il signa au bas d'un portrait de ce dernier :

Du vrai républicain unique et chère idole,
De ta perte, Marat, ton image console;
Qui chérit un grand homme adopte ses vertus,
Les cendres de Scévola (2) ont fait naître Brutus.

Ses convictions vraiment républicaines lui ont valu une grande estime à sa Section; Lui-même le dit dans une lettre du 30 octobre 1792 : « Savez-vous que j'ai un grand crédit dans ma section maintenant? Il n'y a pas de jours où l'on ne m'emploie ». Membre de la même section était le président de Montreuil et Sade en manifesta sa joie (il était président de la

(2) Ce héros, probablement syringomyélique, de l'Histoire semble lui être particulièrement sympathique et il le mentionne souvent. Il est vrai que ce nom était à la mode en cette époque et *Luce de Lancival* faisait représenter en juillet 1793 au Théâtre de la République une tragédie intitulée: *Mucius Scévola*.

section, lui!) dans une autre lettre : «...et apprenez en attendant, que me voilà encore monté de grade, que je suis président de ma section, et qu'hier le papa Montreuil étant à l'assemblée, je l'avais sous ma couleuvrine ». Mais il profitera de sa présidence, pour, malgré sa haine envers les Montreuil, les faire passer à une liste épuratoire. « Si j'avais dit un mot, écrit-il, ils étaient malmenés. Je me suis tu; voilà comme je me venge! » Mais il n'était pas fait pour être président d'une section pendant la Terreur et a dû céder le fauteuil. « Ma tenue a été si orageuse que je n'en puis plus! Hier, entre autres, après avoir été **obligé** de me couvrir deux fois, je me suis vu contraint à laisser le fauteuil à mon vice-président. Ils voulaient me faire mettre aux voix une horreur, une inhumanité. Je n'ai jamais voulu. Dieu merci, m'en voilà quitte. »

Il n'était pas quitte comme il le croyait. Accusé de modérantisme ⁽³⁾ il a été arrêté le 15 frimaire, an II, dans le logement qu'il habitait avec la Quesnet, rue Neuve-des-Mathurins, n° 876. Il sera prisonnier pendant la Terreur aux Madelonnettes, puis aux Carmes, puis à Picpus, et ne devra son salut qu'à la chute de Robespierre du 9 Thermidor ⁽⁴⁾. Il sortira le 24

(3) Sade prétend que « c'est l'*aristocratie* qui m'a fait arrêter et non les *patriotes*, que ceux qui, sous Robespierre, m'ont fait mettre en prison sont les mêmes que ceux qui m'avaient fait mettre à la Bastille ». Mais on peut en être sceptique d'autant plus que cette lettre (du 27 messidor, an IV) a pour but la démonstration de ses opinions républicaines, et l'affirmation qu'elle contient en a celui de se défendre contre un fait qui met en doute ces opinions.

(4) Les biographes prétendent que sa liberté sera obtenue par l'intervention du député Rovère. Or, comme le fait remarquer P. Bourdin, Sade affirme plus tard ne point connaître ce député.

vendémiaire an III, après une détention de trois-cent-douze jours, et restera ainsi 8 ans en liberté jusqu'en 1801.

Ces huit années passeront normalement. Le citoyen Sade, homme de lettres, se démêlera dans une pauvreté croissante que venaient améliorer bien peu, malgré leur vente considérable, ses ouvrages qui, l'un après l'autre, verront le jour pendant cette période. Il passera ainsi avec la citoyenne Quesnet des jours de famine bien tristes.

Cependant en France commençait l'ère Napoléonienne; le Directoire, le Consulat. Or, en juillet 1800, Bonaparte étant Premier Consul, Sade s'avisa de mettre en circulation un pamphlet : *Zoloé et ses deux acolytes*, qu'il avait édité lui-même. Le scandale fut grand; ce roman était un libelle où l'auteur décrivait des libertinages de Napoléon, Joséphine, Madame Tallien, Madame Visconti, Barras, etc., que l'on reconnaissait aisément sous des pseudonymes et souvent des anagrammes de leurs propres noms : d'Orsec (de Corse), Zoloé, Lauréda, Volsange, Sabar (Barras), etc. Le pamphlet a été saisi et le 15 ventôse, an IX, Sade a été arrêté pendant qu'il se rendait chez son éditeur Bertrandet pour lui remettre un manuscrit remanié de « Juliette », et transféré à Sainte-Pélagie puis dans l'hospice de Bicêtre; enfin trois ans après, le 27 avril 1803, il a été transporté à l'hospice de Charenton où il restera onze ans, jusqu'à sa mort (1814) (5).

(5) Que de Sade fut arrêté à cause de « Zoloé et ses deux acolytes » est aujourd'hui hors de doute. N'est donc pas exacte la thèse d'Alcide Bonneau qui, dans le *Nouveau Larousse Illustré*, prétendit que Bonaparte aurait ordonné cette arrestation à la suite de l'envoi

Au fait, il n'y sera pas malheureux. Le problème financier sera ainsi résolu; il persistera à recevoir Madame Quesnet, de qui il y a des indices qu'elle habitait, elle aussi, Charenton en se faisant passer pour la fille du Marquis. D'ailleurs il y deviendra bientôt omnipotent.

En ce moment régnait à Charenton M. de Coulmiers, son directeur, dont Sade devint vite le pensionnaire favori. Sain parmi les fous il continua à écrire, mais uniquement des pièces théâtrales cette fois, qu'il faisait jouer au théâtre organisé par lui dans l'hospice. Il y assistait un auditoire nombreux et sélectionné où Sade invitait, outre ses amis, des personnalités notoires. On possède une lettre ⁽⁶⁾, adressée à Madame Cochelet dame de la Reine de Hollande dans laquelle Sade lui offrait des billets pour la représentation du 28 mai 1810 où il donnait *L'Esprit de contradiction*, *Marton et Frontin* et *Les Deux Savoyards*. La *Revue Anecdote* a publié également une liste des spectateurs, adressée à M. de Coulmiers, liste de 186 personnes dont 36 employés de la maison et 60 malades. La présence des malades était la raison d'être du théâtre. A ce propos M. Lebègue dit dans la « *Revue du Médecin* » (juillet 1930), que, « Dans le traitement des aliénés, la musique est d'un précieux secours : le Marquis de Sade-(!) avait orga-

d'un exemplaire de son roman de « Justine et Juliette » que Sade lui aurait offert. Il est vrai que Sade en avait mandé un à chacun des cinq membres du Directoire, mais cette offre n'a eu aucune conséquence pour l'auteur.

(6) *Revue Anecdote*, 1860, 1^{er} semestre.

nisé des séances de musique à Bicêtre, et ce traitement de l'aliénation mentale fut étudié dans le même hospice par Loudet en 1840. »

Mais le docteur Royer-Collard, médecin de l'hospice de Charenton, n'était pas partisan de cette nouveauté thérapeutique (7) et il avait contre Sade (d'autant plus que les relations avec la Quesnet continuaient) plus d'un grief. D'autre part de Sade n'avait pas de place dans la maison, il n'était pas aliéné et son comportement différait totalement de celui des autres pensionnaires. En vain le représente-t-on vieillard aimable et poli assis sur un banc à côté de ses visiteurs et traçant du bout de sa canne sur le sol des images obscènes. Pareils faits nous laissent sceptiques. Il en est de même du trait rapporté par Cabanès dans la *Chronique Médicale* du 15 décembre 1902 : Un vieux jardinier aurait raconté à Victorien Sardou que lors de la détention de Sade à Bicêtre « une des distractions favorites du « divin Marquis » était, paraît-il, de se faire apporter des corbeilles de roses, les plus belles et les plus chères que l'on avait pu découvrir dans les environs; assis sur un tabouret près d'un ruisseau fangeux, il prenait chaque fleur l'une après l'autre, la flairait voluptueusement, puis... la trempait dans le ruisseau, et la jetait loin, souillée, puante, en éclatant de rire ».

Cependant le docteur Royer-Collard se plaignit à « Son Excellence le Sénateur, ministre de la police générale ». (*Revue rétrospective*).

(7) A peine les idées du grand Pinel venaient-elles d'adoucir le sort des aliénés. Mais de là à leur offrir des spectacles, il y avait un pas que ne pouvait point faire l'esprit des psychiatres du temps.

« Il existe, disait-il, à Charenton un homme que son audacieuse immoralité a rendu trop célèbre et dont la présence dans cet hospice entraîne les inconvénients les plus graves : je veux parler de l'auteur de l'infâme roman de *Justine*. *Cet homme n'est point aliéné. Son seul délire est celui du vice* et ce n'est point dans une maison consacrée au traitement médical de l'aliénation que cette espèce de délire peut être réprimée. »

Et il finit ainsi :

« Je ne demande point qu'on le renvoie à Bicêtre, où il avait été précédemment placé, mais je ne puis m'empêcher de représenter à Votre Excellence qu'une maison de santé ou un château fort, pour lui, conviendrait beaucoup mieux... »

Ainsi, le docteur Royer-Collard qualifiait Sade d'indésirable et demandait, somme toute, son transfert à Bicêtre. Son vœu ne fut pas exaucé; mais le théâtre cessa de fonctionner par un arrêté du 6 mai 1813.

En ce moment le Marquis n'était pas loin du terme de sa vie. Il succomba le 2 décembre 1814 âgé exactement de 74 ans et demi, à la suite d'un *engouement pulmonaire à forme d'asthme* (diagnostic porté par son médecin, le docteur Hamon). Son testament terminait ainsi :

« Je défends que mon corps soit ouvert sous quelque prétexte que ce puisse être, je demande avec la plus vive instance qu'il soit gardé quarante-huit heures dans la chambre où je décèderai, placé dans une bière de bois qui ne sera clouée qu'à l'expiration des quarante-huit heures prescrites ci-dessus à l'expiration desquelles la

dite bière sera clouée; pendant cet intervalle, il sera envoyé un exprès au sieur Lenormand, marchand de bois, boulevard de l'Egalité n° 101, à Versailles, pour le prier de venir lui-même, suivi d'une charrette, retirer mon corps pour être transporté sous son escorte et dans la dite charrette, au bois de ma terre de la Malmaison, commune de Mancé, près d'Epéron, où je veux qu'il soit placé, sans aucune espèce de cérémonie, dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite dans le dit bois, en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. La fosse pratiquée dans ce taillis sera ouverte par le fermier de la Malmaison, sous l'inspection de M. Lenormand, qui ne quittera mon corps qu'après l'avoir placé dans la dite fosse; il pourra se faire accompagner dans cette cérémonie, s'il le veut, par ceux de mes parents ou amis qui, sans aucune espèce d'appareil, auront bien voulu me donner cette dernière marque d'attachement; la fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de la dite fosse se trouvant réuni et le taillis se trouvant fourré comme il était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre; comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes.

« Fait à Charenton-Saint-Maurice, en état de raison et de santé, le 30 janvier 1806. »

Un de ses biographes, M. Henri d'Alméras, dit à ce propos :

« Celui qui a écrit cette page d'une si terrible amertume, celui qui demandait ainsi de disparaître tout entier, corps et âme, dans l'oubli et dans le néant, n'était certainement pas, à quelque point de vue qu'on le juge, un homme ordinaire. »

Malgré la volonté nettement exprimée du défunt, le docteur Hamon fit l'autopsie pour établir le diagnostic de la cause de la mort que nous avons rapporté plus haut. Son crâne a été examiné, nous dit Jules Janin, par un disciple de Gall :

« A peine fut-il expiré que les disciples de Gall se jetèrent sur son crâne, comme sur une admirable proie qui devait à coup sûr leur donner le secret de la plus étrange organisation humaine dont on eût jamais entendu parler. Le crâne mis à nu, ressemblait à tous les crânes de vieillards; c'était un mélange singulier de vices et de vertus, de bienfaisance et de crime, de haine et d'amour. Cette tête, que j'ai sous les yeux, est petite, bien conformée; on la prendrait pour la tête d'une femme, au premier abord, d'autant plus que les organes de la tendresse maternelle et de l'amour des enfants y sont aussi saillants que sur la tête même d'Héloïse, ce modèle de tendresse et d'amour. »

Mais cela était trop en désaccord avec son propre article; aussi Jules Janin s'est-il empressé de mettre à ce niveau en report au bas de la page :

« Cette note a été faite sur la tête même du Marquis de Sade, par un savant phrénologiste, qui a été bien étonné quand je lui ai dit de quel marquis c'était la tête. Il est vrai qu'il avait reconnu sur ce crâne l'organe de destruction. »

Ainsi on évite de créer des mécontents !

Nous avons terminé la biographie du « divin Marquis ». Il n'était pas possible de s'étendre davantage à ce sujet. Nous l'avons esquissée sommairement en n'insistant que sur quelques points où nous avons cru utile de le faire. Mais en revanche nous avons eu soin de rapporter scrupuleusement les faits tels que nous les avons trouvés chez les biographes, en tâchant de donner à notre bref récit toute l'exactitude désirable.

Comme nous le disions à l'*Introduction* la biographie complète du Marquis de Sade reste à faire. Ce sera chose difficile, car ses biographes, quand ils ne se contredisent, ne font que se copier et les renseignements sur les 75 ans de vie de cet homme sont d'une pénurie qui laisse, somme toute, le terrain assez aride.

DEUXIEME PARTIE

L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

Les écrits

« Marquis, ton livre est fort, et nul dans l'avenir
Ne plongera jamais aussi bas dans l'infâme,
Nul ne pourra jamais après toi réunir
En un pareil bouquet tous les poisons de l'âme...

...Au moins, toi tu fis grand dans ton obscénité,
Viol et parricide, inceste et brigandage
Ruissellent de ta plume, et notre humanité
Sent rugir en ses flancs, ta muse anthropophage... »

Emile Chevé. *Virilités*. Paris, A. Lemerre, 1882.

C'est une tâche bien délicate et non moins difficile que d'analyser l'œuvre du Marquis de Sade et nous ne pouvons certes pas l'entreprendre; nous nous exposerions à des erreurs inévitables par notre incompetence. D'ailleurs cette analyse nécessite un travail de longue haleine auquel seuls des 'bibliographes avertis pourraient se risquer.

Nous ne saurions cependant au cours de cette étude

omettre d'en donner un pâle reflet indispensable pour la connaissance de l'homme; nous y procéderons nonobstant les limites que nous nous sommes posées.

Il serait ainsi trop long de donner un aperçu bibliographique de l'œuvre de Sade, quantitativement égale à celle de Balzac.

Nous nous bornerons simplement à énumérer ses différents ouvrages, les plus importants. Puis nous en exposerons sommairement d'abord les idées philosophiques, ensuite les perversions sexuelles.



L'ouvrage le plus notoire, le plus obscène, celui qui a par-dessus tout stigmatisé de Sade dans l'histoire de la littérature c'est *Justine ou les Malheurs de la Vertu*. Il y en eut plusieurs éditions ornées ou non de gravures, imprimées en Hollande, à Londres, à Philadelphie. Mais, de toutes, la plus notoire est celle où se trouvent réunies les histoires des deux sœurs : *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la Vertu suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur*. (En Hollande, 1797, 10 vol. in-16) ouvrage orné d'un frontispice et de 200 gravures obscènes. La Bibliothèque Nationale en possède plusieurs exemplaires dont un (Enfer, 515-524) est entouré d'une reliure artistique.

Les différentes éditions s'enrichissent, en se succédant, de force détails obscènes dont leur auteur les « corsait ». Plus on remonte dans les vieilles éditions moins on rencontre d'obscénités. Le premier manuscrit, qui existe encore à la Bibliothèque Nationale (n.a.f. 4010) et que tout récemment vient de publier

M. Heine (Marquis de Sade. *Les Infortunes de la Vertu*. Paris. Editions Fourcade, 1930) en est dépourvu. Le Marquis l'écrivit à la Bastille en 15 jours, du 23 juin au 8 juillet 1887.

A signaler un fait important : entre le manuscrit de 1887 et la « Justine » surchargée de détails obscènes de 1797, il avait été édité par Sade et imprimé chez Girouard en 1791 un roman de deux volumes intitulé « Justine ou les Malheurs de la Vertu » dont réédition a été faite en 1884 par Liseux, ce qui prouve qu'il manquait d'obscénité.

Mais le livre qui reflète le mieux la philosophie de l'auteur est sans conteste *La philosophie dans le boudoir* ou *les Instituteurs immoraux*. Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles. Ouvrage (prétendu) posthume de l'auteur de Justine. A Londres, 1795, 2 vol. in-16. Le texte est orné de 4 figures obscènes. Il y a en outre un frontispice au-dessous duquel on lit :

L'Habitude un instant cause en nous quelque alarme
Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu
Le plaisir parle en maître et seul est entendu.

L'auteur spécifie bien : La mère en prescrira la lecture à sa fille. Il existe également une préface adressée « Aux Libertins ».

Aussi bien la « Philosophie » que « Justine » ne portent pas de nom d'auteur.

Puis viennent moins importants les autres ouvrages : *Aline et Valcourt* ou *le Roman philosophique*, écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France orné de quatorze gravures par le citoyen S..., 8 vol. in-12, puis en 4 vol.

Pauline et Belval ou les Victimes d'un amour criminel, 3 vol. in-12, puis en 2 vol.

Les Crimes de l'Amour ou le Délire des passions. Nouvelles historiques et tragiques précédées d'une *Idée sur les romans* par D. A. F. Sade, auteur d'Aline et Valcourt. Paris, an VIII, 4 vol. in-12.

Zoloé et ses deux acolytes ou Quelques décades de la vie de trois jolies femmes. Histoire véritable du siècle dernier ⁽¹⁾ par un contemporain. A Turin-Pa-
ris, an VIII; in-16. Frontispice.

Il s'agit du pamphlet qui a motivé sous Bonaparte, Premier Consul, l'arrestation de Sade et son transfert successivement à Sainte-Pélagie, à Bicêtre et à Charenton. Le Marquis, non content de laisser aisément deviner en les héros des orgies qu'il y décrivait, Bonaparte, Joséphine et d'autres personnages influents, a eu la précaution de terminer ainsi son récit :

« Qu'on se rappelle que nous parlons en historien. Ce n'est pas notre faute si nos tableaux sont chargés des couleurs de l'immoralité, de la perfidie et de l'intrigue. Nous avons peint les hommes d'un siècle qui n'est plus. Puisse celui-ci en produire de meilleurs et porter à nos pinceaux les charmes de la vertu ! »

Valmor et Lydia ou Voyage autour du Monde de deux amants qui se cherchent. Paris, an VII, 3 vol. in-12.

Dorci ou la Bizarrie du sort conte inédit par le Marquis de Sade, publié sur le manuscrit avec une notice sur l'auteur, par A. F. (Anatole France). Paris, Charavay, 1881.

(1) On était déjà au XIX^e.

Dialogue entre un prêtre et un moribond, par D. A. F., marquis de Sade. Paris, Stendhal et Cie, 1926, in-4. Traduit en anglais par Samuel Putnam.

Historiettes, Contes et Fabliaux. Paris, Simon Kra, 1927, in-16.

Les 120 journées de Sodome ou l'Ecole du libertinage, par le Marquis de Sade. Publié pour la première fois d'après le manuscrit original, avec des annotations scientifiques, par le docteur Eugène Dühren. Paris, Club des Bibliophiles, 1904. Cet ouvrage où l'auteur donne une classification presque scientifique de toutes les perversions sexuelles et dont le manuscrit est en la possession de M. Heine (le docteur Ménard en a publié un fac-similé dans les « Documents ») est actuellement sous presse et verra bientôt le jour en édition critique. D'après M. Heine ce manuscrit faisait partie de ceux que Sade avait perdus à la Bastille.

L'auteur de crimes de l'amour à Villeterque, folliculaire, an IX, in-12. Il s'agit d'une apologie de Sade adressée à Villeterque qui l'avait critiqué.

Des pièces de théâtre, Sade en écrivit nombreuses. Très peu ont été publiées. G. Apollinaire a donné d'après la *Biographie Michaud (Biographie universelle, ancienne et moderne, 1811-1828)*, parmi les ouvrages restés dans la famille de Sade une liste de plusieurs comédies, drames, un opéra-comique, etc., etc., nous citerons :

Cinq comédies, dont *Le Misanthrope par amour ou Sophie et Desfrancs*, reçue à l'unanimité au Théâtre-Français (en 1798) mais qui ne fut jamais jouée.

Quatre drames :

Jeanne Laisné ou le Siège de Beauvais, tragédie en cinq actes, refusée par le Théâtre-Français parce que l'auteur y faisait l'éloge de Louis XI.

La liste de G. Apollinaire quoique longue n'est certainement pas complète; elle n'englobe pas toutes les œuvres que Sade écrivit à Charenton pour le théâtre qu'il y fonda.

Citons enfin parmi ces manuscrits *Un plan de maison publique*, dont Anatole France parle dans la notice qui précède *Dorci* et qui avait valu à de Sade l'attaque de son ennemi Retif qui, lui aussi, en avait composé un.

Un drame en trois actes et en prose. *Oxtiern ou les Malheurs du libertinage* (A Versailles, chez Blaisot, an VIII, in-8) a été représenté deux fois à Paris (22 octobre et 4 novembre 1791) au théâtre Molière, et à Versailles sur celui de la Société Dramatique, l'an VIII (1800). La seconde représentation où assistait, de même qu'à la première, une foule nombreuse, a été marquée par un incident désavantageux pour de Sade mais qui lui a valu par la suite immédiate de nombreux applaudissements et son rappel sur la scène.

L'Homme dangereux ou le Suborneur fut joué en 1792 au théâtre Favart, mais sans succès. *L'Ecole des Jaloux ou le Boudoir* reçu au même théâtre ne fut pas joué.

De même *Azelis ou la Coquette punie*, comédie-féerie reçue au théâtre de Bondy en 1790 et *le Capricieux ou l'Homme inégal* reçue au théâtre Louvois. (Docteur Béliard).

CHAPITRE II

La philosophie

La philosophie de Sade est une entité. Elle est développée dans les nombreuses œuvres dont nous avons mentionné les plus importantes, mais surtout dans « Justine et Juliette », et « la Philosophie dans le boudoir ». Nous y voyons l'auteur exprimer ses opinions avec force exemples tirés des mœurs des peuples les plus disparates, ce qui indique chez de Sade un bagage encyclopédique très important. Il exprime ses théories dans un style fréquemment embrouillé pour ne pas dire confus. Son argumentation est souvent très solide. Mais dès qu'elle devient insuffisante, l'auteur, qui possède plusieurs cordes à son arc, y supplée d'une façon qui lui est coutumière : le sophisme.

Les caractéristiques de sa philosophie sont les suivantes : elle est foncièrement *pessimiste, égoïste et athée*.

De Sade pose le principe suivant : Les conditions

de la vie, non seulement chez le civilisé qui a su se créer plus de besoins qu'il n'en nécessite, mais aussi chez le sauvage, sont telles que l'homme dans cette course éphémère et unique est contraint à souffrir. Il rencontrera plus de chagrins que de joies. Il est donc naturel que, par une réaction de défense, il essaie d'améliorer sa vie aux dépens des autres. Plus il se créera de plaisirs, plus il en enlèvera à son entourage. Mais ici surviennent la religion et l'éducation, en un mot la société, qui par ses principes — l'amour d'autrui, la charité, l'honnêteté, enfin la crainte du châtiment humain ou divin — freine les tendances suggérées par l'instinct autoconservateur et constitue des obstacles difficilement surmontables pour le bien-être de l'humanité. Dès lors, le bonheur est aux plus forts, c'est-à-dire à ceux qui disposant de moyens qui les garantissent de l'impunité, passeront outre ces fantômes en étouffant tout scrupule.

Ceci posé, Sade met l'homme en présence d'un dilemme : Ou bien persister dans le chemin de la vertu indiqué par la religion et la loi et dans ce cas reconnaître et admettre d'avance les torts qu'il aura à subir, ou bien s'affranchir de tout préjugé et, n'écoulant jamais que la voix de la Nature, tendre, sans se soucier du moyen, vers un seul but, celui de se rendre la vie aussi agréable que possible.

D'ailleurs la Nature nous rend journellement témoins de deux processus : création et destruction, qui ne représentent que des variations, des manifestations de l'énergie, le passage de la matière d'une forme à une autre. Ces deux processus doivent maintenir

l'équilibre naturel qui risquerait de se ruiner soit par excès de création, soit par insuffisance de destruction. Pour cela elle en a donné le pouvoir à tous les animaux et à l'homme et nous a inculqué outre l'instinct de reproduire; celui d'anéantir. Ainsi les manifestations de la cruauté non seulement n'offensent guère les principes de la Nature, mais aussi elles en favorisent les desseins.

Que l'homme cause un préjudice quelconque à son semblable, qu'il lui ôte même la vie, cela devient naturel; les lois créées par l'homme sont en discordance complète avec son propre intérêt et ne doivent pas exister. La vie est au plus fort et les mœurs animales nous le prouvent suffisamment.

Ainsi la *religion* avec ses préceptes est également antihumaine. Et *Dieu*, cette épée de Damoclès qu'elle a suspendu sur nos têtes, n'est qu'une chimère. Écoutez Dolmancé, le cynique instituteur de la « Philosophie dans le boudoir » :

« S'il est démontré que ce Dieu, que les sots regardent comme auteur et fabricant unique de tout ce que nous voyons, n'est que le *nec plus ultra* de la raison humaine, que le fantôme créé à l'instant où cette raison ne voit plus rien, afin d'aider à ses opérations; s'il est prouvé que l'existence de ce Dieu est impossible et que la nature, toujours en mouvement, tient d'elle-même ce qu'il plaît aux sots de lui donner gratuitement; s'il est certain qu'à supposer que cet être inerte existât, ce serait assurément le plus ridicule de tous les êtres, puisqu'il n'aurait servi qu'un seul jour, et que depuis des millions de siècles il serait dans une inaction méprisable; qu'à supposer qu'il existât comme les religions nous le peignent,

ce serait assurément le plus détestable des êtres, puisqu'il permettrait le mal sur la terre, tandis que sa toute-puissance pourrait l'empêcher; si, dis-je, tout cela se trouvait prouvé comme cela l'est incontestablement, croiriez-vous, alors, Eugénie, que la pitié qui lierait l'homme à ce créateur imbécile, insuffisant, féroce et méprisable fût une vertu bien nécessaire? »

Faudrait-il admettre Dieu pour se donner un créateur de tout ce qui nous environne? Sade contourne ici l'obstacle au lieu de le surmonter.

« A supposer que je me trompe sur les facultés internes de la matière, je n'ai du moins devant moi qu'une seule difficulté. Que faites-vous en m'offrant votre Dieu? Vous m'en donnez une de plus. Et comment voulez-vous que j'admette, pour cause de ce que je ne comprends pas, quelque chose que je comprends encore moins? Sera-ce au moyen des dogmes de la religion chrétienne que j'examinerai... que je représenterai votre effroyable Dieu? Voyons un peu comme elle me le peint... Que vois-je dans le Dieu de ce culte infâme, si ce n'est un être inconséquent et barbare, créant aujourd'hui un monde de la construction duquel il se repent demain? »

Et qui est-ce qui a créé ce Dieu et pourquoi?

« Lycurgue, Numa, Moïse, Jésus-Christ, Mahomet, tous ces grands fripons, tous ces grands despotes de nos idées, surent associer les divinités qu'ils fabriquaient à leur ambition démesurée, et, certains de captiver le peuple avec la sanction de ces Dieux, ils avaient, comme on sait, toujours soin de ne les interroger qu'à propos, ou de ne leur faire répondre que ce qu'ils croyaient pouvoir les servir

.....

« Mais il en faut une (religion) au peuple, assure-t-on; elle l'amuse, elle le contient. A la bonne heure! Donnez-nous donc, en ce cas, celle qui convient à des hommes. Rendez-nous les dieux du paganisme. Nous adorerons volontiers Jupiter, Hercule ou Pallas; mais nous ne voulons plus du fabuleux auteur d'un univers qui se meut de lui-même; nous ne voulons plus d'un dieu sans étendue, et qui pourtant remplit tout de son immensité, d'un dieu tout-puissant, et qui n'exécuté jamais ce qu'il désire, d'un être souverainement bon, et qui ne fait que des mécontents, d'un être ami de l'ordre, et dans le gouvernement duquel tout est en désordre. Non, nous ne voulons plus d'un dieu qui déränge la nature, qui est le père de la confusion, qui meut l'homme au moment où l'homme se livre à des horreurs; un tel dieu nous fait frémir d'indignation, et nous le reléguons pour jamais dans l'oubli, d'où l'infâme Robespierre a voulu le sortir. »

L'homme affranchi de toute religion et de toute obligation morale n'agira qu'autant que cela lui crée un profit. Et dès que ce profit est certain rien ne le doit arrêter.

Aimer les autres? Oui, mais non pour eux; les aimer pour soi-même et tant qu'on en obtient un gain quelconque. *La charité, la pitié, la bienfaisance*, voilà des mots vains; pourquoi adoucir le sort du malheureux puisque de son malheur découle mon bonheur? D'ailleurs croit-on franchement qu'il s'agit là d'actions altruistes? Que l'on ne s'y méprenne point. « Eh! non, non, Juliette, il n'y a point de pitié franche, point de pitié qui ne se rapporte à nous. Exami-

(1) Extrait d'un article : *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*, que Sade insère dans la « Philosophie dans le boudoir ».

nous-nous bien au moment où nous nous surprenons qu'une voix secrète crie au fonds de nos cœurs : *Tu pleures sur ce malheureux, parce que tu es malheureux toi-même et que tu crains de le devenir davantage*. Or, quelle est cette voix, si ce n'est celle de la crainte ? et d'où naît la crainte, si ce n'est de l'égoïsme ? »

La reconnaissance est également inutile : celui qui vous rend un service, celui qui vous fait un bien quelconque ne fait que suivre un mouvement que son cœur lui inspirait. Pourquoi dans ce cas se croire débiteur à qui ne vous a servi que pour son propre plaisir ? D'ailleurs, un service rendu d'égal à égal abaisse l'orgueil de celui qui le reçoit et cette humiliation demande vengeance. Rendre le bien pour le mal est un précepte chrétien périmé et inadmissible, le bien pour le bien romprait l'équilibre naturel qui demande un faible et un fort ; rendre le mal pour le bien, voilà le bon principe pour qui veut être le fort (2).

La religion n'a donc pas de raison d'être. Les lois humaines encore moins. Vouloir régir les liens qui unissent les hommes entre eux par des lois générales est une absurdité. Que chacun respecte ces liens suivant son tempérament et ses inclinations cela est normal. Mais vouloir uniformiser tous les hommes à leur égard est un procédé aussi ridicule « que celui du général qui voudrait que tous ses soldats fussent vêtus d'un habit fait sur la même mesure ». Ou alors puis-

(2) Idées exprimées dans *Les infortunes de la Vertu*, publiées par M. Heine.

qu'on ne peut pas créer autant de lois qu'il y a d'hommes, que l'on en érige, mais de si douces et en si petit nombre que tous les hommes de quelque caractère qu'ils soient, puissent facilement s'y plier.

Mais au fond, à quoi servent-elles les lois? Elles n'ont pas d'empire chez l'homme qui commet le crime au moment même où il est le moins capable de réfléchir au châtement. La peine de mort, par exemple, constitue la plus grosse absurdité que l'homme ait commise. Il faut la supprimer avant tout et pour de multiples raisons : D'abord parce qu'elle n'a jamais réprimé le crime, puisqu'on le commet chaque jour au pied de l'échafaud; ensuite parce que la loi raisonnant à froid n'a pas le droit de punir le criminel qui a commis son meurtre en obéissant aux impulsions de la Nature; enfin il n'y a point de plus mauvais calcul que celui de faire tuer un homme pour en avoir tué un autre, puisqu'il résulte évidemment de ce procédé qu'au lieu d'un homme de moins en voilà tout d'un coup deux.

Et puis, pour punir quels forfaits faut-il que les lois existent? A bien chercher ils se réduisent au nombre de quatre : *la calomnie, le vol, les délits causés par l'impureté* (3) et *le meurtre*.

La calomnie ne peut être considérée comme un délit. Car

« De deux choses l'une : ou la calomnie porte sur un homme véritablement pervers, ou elle tombe sur un homme vertueux. On conviendra que dans le premier cas, il devient à peu près indifférent que l'on dise un peu plus

(3) Ces délits seront étudiés à la partie concernant les perversions sexuelles des ouvrages de Sade.

de mal d'un homme connu pour en faire beaucoup; peut-être alors le mal qui n'existe pas éclairera-t-il sur celui qui est, et voilà le malfaiteur mieux connu... La calomnie porte-t-elle au contraire sur un homme vertueux: qu'il ne s'en alarme pas, qu'il se montre, et tout le venin du calomniateur retombera bientôt sur lui-même. La calomnie, pour de telles gens, n'est qu'un scrutin épuratoire dont leur vertu ne sortira que plus brillante. Il y a même ici du profit pour la masse des vertus de la république; car cet homme vertueux et sensible, piqué de l'injustice qu'il vient d'éprouver, s'appliquera à mieux faire encore; il voudra surmonter cette calomnie dont il se croyait à l'abri, et ses belles actions n'acquerront qu'un degré d'énergie de plus. Ainsi, dans le premier cas, le calomniateur aura produit d'assez bons effets en grossissant les vices de l'homme dangereux; dans le second, il en aura produit d'excellents en contraignant la vertu à s'offrir à nous toute entière. »

Le vol loin d'être un délit constitue au contraire pour un peuple un fonds d'énergie dont une nation républicaine a besoin, qui se manifestera par du courage, de la force, de l'adresse, toutes vertus utiles à cette nation. Sparte pénétrée de cette vérité, favorisait le vol. D'ailleurs est-ce une justice sous la république d'engager celui qui n'a rien, en respectant la loi, à respecter celui qui a tout? Ne vaudrait-il pas mieux punir l'homme assez négligent pour se laisser voler?

Quant *au meurtre* on ne peut le qualifier de crime, quelque bizarre que cela paraisse.

L'est-il à l'égard de la nature? Nullement, puisque la destruction étant dans son programme on ne fait

qu'aider cette destruction et ce serait mal l'interpréter que de croire qu'il y a plus de mal à tuer un homme ou une bête puisqu'ils sont égaux à ses yeux; ils ne diffèrent que par la place que chaque espèce possède dans l'échelle zoologique.

« Or, si les destructions lui sont tellement utiles qu'elle ne puisse absolument s'en passer et si elle ne peut parvenir à ses créations sans puiser dans ces masses de destruction que lui prépare la mort, de ce moment l'idée d'anéantissement que nous attachons à la mort ne sera donc plus réelle; il n'y aura plus d'anéantissement constaté; ce que nous appelons la fin de l'animal qui a vie ne sera plus une fin réelle, mais une simple transmutation, dont est la base le mouvement perpétuel, véritable essence de la matière, et que tous les philosophes modernes admettent comme une de ses premières lois. La mort, d'après ces principes irréfutables, n'est donc plus qu'un changement de forme, qu'un passage imperceptible d'une existence à une autre, et voilà ce que Pythagore appelait la métempsycose. »

En se plaçant à un autre point de vue, pourquoi admettrait-on que le crime offense la nature puisque c'est elle qui nous inculque la cruauté et qui alimente notre impulsion à anéantir?

En politique, le meurtre devient un de ses principaux piliers. C'est à force de tuer que Rome fut la maîtresse du monde; que serait un pays sans la guerre? Son existence n'en dépend pas directement? Et puisqu'on admet l'utilité et l'on enseigne la science de la guerre, peut-on réprimer le meurtre isolé? « Etrange aveuglement de l'homme qui enseigne pu-

bliquement l'art de tuer, qui récompense celui qui y parvient le mieux et qui punit celui qui pour une cause particulière, s'est défait de son ennemi ! N'est-il pas temps de revenir sur des erreurs aussi barbares ? »

Envers la société qu'importe qu'il y ait parmi elle un membre de plus ou de moins ? Et quand même il en résulterait la perte de la moitié des hommes, de leur totalité, le petit nombre d'êtres qui pourrait survivre éprouverait-il la moindre altération matérielle ? Le sot orgueil de l'homme qui croit que tout est fait pour lui, serait le témoin de l'invariabilité quantitative de la matière.

Envers un gouvernement républicain, le meurtre est du plus grand profit. Car pour vivre après avoir secoué le joug monarchique qui plongeait dans le crime, il lui faut des crimes ; autrement ce serait manquer d'énergie, ce qu'il faut à tout prix éviter, et en passant d'un état violent à un état doux il tomberait dans une inertie néfaste.

Que faire du meurtrier ? Sade nous le dit dans « Juliette » :

« Eh ! récompensez-le ce meurtrier, employez-le au lieu de le punir ; songez qu'il n'est point de crime d'aussi peu d'importance par lui-même, et qui demande néanmoins autant de rigueur et de force, autant de courage et de philosophie. Dans mille cas, un gouvernement éclairé ne devrait se servir que d'assassins. Juliette, celui qui sait étouffer les cris de sa conscience, au point de se faire un jeu de la vie des autres, est de ce moment seul capable des plus grandes choses. »

Que la victime du meurtre soit un parent de l'assassin, cela n'a aucune importance. Il faut envisager les liens de famille comme inexistants et c'est pure sottise que de croire devoir tant soit peu à ceux qui malgré eux et n'agissant que pour leur propre plaisir nous ont donné la vie. Dans le même ordre d'idées nous devons avoir à l'égard de nos enfants la même conduite que nous avons envers l'étranger.

« Que les liens de famille ne te paraissent pas plus sacrés, Juliette; ils sont tous aussi chimériques que les autres. Il est faux que tu doives quelque chose à l'être dont tu es sortie; encore plus faux que tu doives un sentiment quelconque à celui qui est sorti de toi; absurde d'imaginer que l'on doive à ses frères, à ses sœurs, à ses neveux, à ses nièces. Et par quelle raison le sang peut-il établir des devoirs? Pourquoi travaillons-nous dans l'acte de la génération? N'est-ce pas pour nous? Que pouvons-nous devoir à notre père pour s'être diverti à nous créer? Que pouvons-nous devoir à notre fils, parce qu'il nous a plu de perdre un peu de f... au fond d'une matrice? à notre frère ou à notre sœur, parce qu'ils sont sortis du même sang? Anéantissons tous ces liens comme les autres: ils sont également méprisables. »

Ainsi *parricide, fraticide, infanticide* ou *avortement criminel* ne sont pas plus punissables que tout autre meurtre. On peut s'y livrer sans scrupule dès que l'on croit pouvoir en tirer quelque profit. S'il en résulte une diminution de la population il n'y a lieu qu'à s'en réjouir. Serait-elle heureuse si par son nombre elle excède ses moyens de vivre? Il faut donc se garder de multiplier et détruire une partie de ce qui

est, par le meurtre d'une part, l'infanticide, l'avortement provoqué et par la sodomie de l'autre.

Avant *Malthus*, Sade préconisait ainsi la diminution de la procréation. Et pour compenser la diminution des plaisirs sexuels qu'elle nécessite, il recommande le coît sodomitique, supérieur, dit-il, au coît normal.

Si maintenant on veut la preuve de l'inutilité de la surpopulation et de son influence néfaste on n'a qu'à regarder ce qui se passe en ce cas, l'histoire nous l'enseigne. Dès que les hommes deviennent trop nombreux, ils s'entre-tuent. Dire que Sade n'avait pas connu la Chine d'aujourd'hui !

« Gardez-vous de multiplier trop un peuple dont chaque être est souverain, et soyez bien sûrs que les révolutions ne sont jamais les effets que d'une population trop nombreuse. Si, pour la splendeur d'un Etat, vous accordez à vos guerriers le droit de détruire des hommes, pour la conservation de ce même Etat, accordez de même à chaque individu de se livrer tant qu'il le voudra, puisqu'il le peut sans outrager la nature, au droit de se défaire des enfants qu'il ne peut nourrir ou desquels le gouvernement ne peut tirer aucun secours; accordez-lui de même de se défaire à ses risques et périls, de tous les ennemis qui peuvent lui nuire, parce que le résultat de toutes les actions, absolument nulles en elles-mêmes, sera de tenir votre population dans un état modéré, et jamais assez nombreuse pour bouleverser votre gouvernement. Laissez dire aux monarchistes qu'un Etat n'est grand qu'en raison de son extrême population; cet Etat sera toujours pauvre si sa population excède ses moyens de vivre, et il sera toujours florissant si, contenu dans de justes bornes, il peut trafiquer de son superflu. »

Mais si le fort, l'égoïste, l'arriviste était au pouvoir, comment appliquerait-il ses principes, que ferait-il du faible, du vertueux ? Quels seraient les règlements qui régiraient les conditions de la vie de l'un ou de l'autre ? Écoutons le Ministre Saint-Fond développer son programme politique :

« C'est par les modes que je veux d'abord travailler l'opinion publique ; tu connais l'influence qu'elles ont sur les Français.

« 1° J'établis des costumes d'hommes et de femmes qui laissent presque totalement à découvert toutes les parties de la lubricité et les fesses surtout ;

« 2° Il y aura des spectacles à l'instar des jeux de Flore, à Rome, où les jeunes garçons et les jeunes filles danseront nus ;

« 3° Les principes de la simple nature remplaceront ceux de la morale et de la religion dans les écoles publiques ; tout enfant de quinze ans, de l'un ou de l'autre sexe, qui ne pourra trouver un amant sera flétri, déshonoré dans l'opinion publique et déclaré incapable, si c'est une fille, d'être mariée, si c'est un garçon, d'occuper aucune place. A défaut d'un amant, la jeune personne de l'un ou de l'autre sexe sera du moins obligée à fournir un certificat qui prouve qu'elle est prostituée et qu'elle ne possède plus ses prémices ;

« 4° La religion chrétienne sera sévèrement bannie du gouvernement ; il n'y sera jamais célébré d'autres fêtes que celle du libertinage, et les chaînes religieuses subsisteront malgré cela ; j'en ai besoin pour contenir les peuples (4), je viens de te le prouver. Qu'importe l'objet des cultes, pourvu qu'il y ait des prêtres ; je placerai aussi

(4) C'est nous qui soulignons.

bien le poignard de la superstition dans les mains de ceux de Vénus que dans celles des adorateurs de Marie;

« 5° Le peuple sera tenu dans un esclavage, dans un asservissement qui le mettra hors d'état d'attenter jamais à la domination ni à l'envahissement ou à la dégradation des propriétés du riche; lié à la glèbe comme autrefois, il fera partie de cette propriété du riche et éprouvera, comme elle, toutes les différentes mutations. Les peines ne porteront que sur lui seul et s'imposeront pour les plus légères fautes... Son propriétaire aura sur lui et sa famille le droit de vie et de mort, et jamais ses plaintes ou ses récriminations ne seront écoutées; il n'y aura jamais d'écoles gratuites pour lui: on n'a pas besoin de science pour labourer la terre; le bandeau de l'ignorance est fait pour les yeux du cultivateur; on ne l'arrachera jamais sans danger; le premier individu, de telle classe qu'il puisse être, qui chercherait à exalter un peuple ou lui conseiller de briser ses fers sera jeté à des tigres pour être dévoré tout vivant; »

.....
« 9° La classe des hommes dans l'esclavage existera, comme autrefois celle des ilotes à Lacédémone. N'y ayant aucune espèce de différence entre l'homme esclave et la bête, pourquoi punirait-on plutôt le meurtrier de l'un que celui de l'autre? »

Cette différenciation des hommes en maîtres et en esclaves est doublement conforme aux vœux de la Nature : d'abord parce que dans la lutte pour la vie il faut le dominateur et le dominé, ensuite parce que elle légalise la différence même anatomique entre eux deux (Sade l'affirme pour l'avoir remarqué lui-même et « pour l'avoir fait observer par d'habiles anatomistes »). Il est donc anormal de persister à

considérer comme égaux le fort et le faible. Ce dernier doit être dominé par le premier qui disposera librement de sa vie. Quel mal y aurait-il à diminuer le nombre des individus faibles incapables de lutter? Sparte ne l'avait-elle préconisé en éliminant dès la naissance les débiles? Et si on procède ainsi à l'assainissement de la race, ne va-t-on pas au-devant des lois naturelles qui veulent que le plus fort persiste et se perpétue au dépens du faible?

Quand Sade exprimait ces opinions, Darwin n'était pas né.

Mais, lui objecterait-on, quand même on épouserait ces idées, il serait aléatoire de les vouloir mettre à exécution, la bonté que tous nous possédons, quoique en degrés variables, nous en rendrait incapables. Erreur! Cette bonté n'est pas innée; elle est le fruit de l'éducation, de la religion, du spectre de la justice humaine. L'homme naît essentiellement méchant. Regardez le nourrisson qui mord le sein de sa nourrice, observez-le un peu plus tard avant l'influence des facteurs exogènes et convainquez-vous de sa *méchanceté*. Les sauvages qui ne subissent pas ces influences artificielles et ne mettent aucun frein à l'épanouissement de leurs instincts cruels se livrent à des actes dont plusieurs leur coûteraient la tête s'ils étaient civilisés. C'est donc bien la cruauté qui se manifeste le plus précocement chez l'homme, elle est donc innée.

*
**

Le point de départ de la philosophie de de Sade fut le suivant : peindre le vice sous les plus noires cou-

leurs afin que personne ne le suivit. Il restait ainsi du côté de la vertu à laquelle il voulait attirer le plus d'adeptes possibles. Mais se voyant réussir à la description du mal, il a fini, en gardant toujours l'anonymat, par se placer de l'autre côté de la barrière et professer ouvertement sa philosophie.

Il est cependant contraint d'en diminuer la noirceur toutes les fois qu'il parle en républicain. C'est ainsi que les idées exprimées dans *Français, encore un effort, si vous voulez être républicains* sont coulées par l'auteur dans le moule d'un programme démocratique. Cela constitue une contradiction flagrante avec sa philosophie; en réalité elle est plus apparente que réelle, les principes sont les mêmes, il n'y a que les détails qui changent.

Aussi avons-nous cru utile de rapporter ses opinions, qu'elles proviennent de Sade-philosophe ou de Sade-philosophe républicain. Que l'on veuille bien passer sur les contradictions de forme; si elles s'opposent parfois directement, il vaut mieux, croyons-nous, ne pas opter pour Sade-républicain; on a ainsi plus de chances de rester sur le vrai Sade.

Au fait, qu'il soit toujours conséquent ou non, voilà bien ce qui importe peu. Car sa philosophie étant inadmissible, du moins en tant qu'entité indissoluble, à notre société actuelle, il ne reste dans son œuvre que les idées qu'elle contient. On en trouve parfois, comme nous venons de voir, qui sont exactes et irréfutables. On en trouve souvent d'erronées, volontairement ou non. Mais, dans tous les cas, elles ont la valeur absolue d'une opinion argumentée. Et si elles

sont opposées en majeure partie à nos convictions actuelles pourtant si variées, ne nous dédommagent-elles amplement par le développement de celles que nous sommes susceptibles d'admettre?

Certes, les influences étrangères sont manifestes. RABELAIS, LA FONTAINE, MONTAIGNE, DIDEROT, et, plus près de Sade, VOLTAIRE, CRÉBILLON, HELVÉTIUS, HOLBACH, LA METTRIE percent à travers son œuvre.

Mais elle a une personnalité qui se manifeste en dehors du fait qu'elle se dresse contre les PASCAL et les ROUSSEAU. Elle existe par elle-même et servira d'aïeule spirituelle aux œuvres des MALTHUS, et des DARWIN, des SCHOPENHAUER et des FREUD. Les idées que des philosophes ou savants postérieurs à Sade exprimeront et forgeront dans leurs immenses usines intellectuelles seront d'abord sorties de l'obscur atelier de la pensée Sadique.

Nous ne saurions, dans les limites que nous sommes obligés de nous imposer, nous étendre davantage sur ce domaine pourtant si intéressant. Mais que notre exposé ait pu représenter un pâle aperçu de la philosophie du Marquis, c'est ce qui nous dispenserait d'en regretter la brièveté.

CHAPITRE III

L'instinct sexuel

« *On n'est point criminel pour faire la peinture,*
« *Des bizarres penchants qu'inspire la Nature. »*

Distique-épigraphe de Juliette.

Jamais, depuis Aristophane, l'instinct sexuel n'a été traité en souverain comme dans les romans de Sade. Il est incontestablement l'auteur de nos actes, l'animateur de notre vie, le directeur de notre comportement. C'est *par* lui et *pour* lui que nous vivons.

Devant le monument que Sade lui érige tout doit plier. Il n'y a pas d'autre souveraineté que la sienne et il n'est pas d'acte, si minime soit-il, qui ne doive lui être subordonné. Ses volontés doivent être immédiatement écoutées et mises à exécution en anéantissant tout obstacle, en foulant aux pieds préjugés, scrupules, croyances, tout ce qui attente à sa puissance.

Il faut donner libre cours à ses manifestations les plus variées, quelque bizarres, égoïstes ou criminelles qu'elles puissent paraître. Son épanouissement sous quelque forme que ce soit doit être respecté avant tout.

Sade dresse l'axiome sophistique suivant : Si j'ai telle ou telle tendance et s'il me faut commettre tel ou tel acte pour satisfaire mon instinct sexuel, c'est que la Nature qui me l'a inspiré l'exige; donc ma satisfaction est la sienne et ce qui s'y oppose la contrarie ⁽¹⁾. En partant de ce point tout est permis qui a pour but ma satisfaction sexuelle.

Mais que l'on ne parle pas d'amour. Il n'y a que l'acte sexuel qui compte et dès qu'il est accompli avec une personne on ira récidiver avec une autre sans qu'il en persiste un droit quelconque sur une d'elles. La nature n'aime pas l'exclusivité et l'amour que les poètes ont chanté et que les hommes ont reconnu n'existe pas en réalité. Qui est-ce qui alimente notre amour? le désir. Or, faudrait-il croire le bonheur banni du restant de nos jours si la femme que nous avons désirée s'est refusée? Pourquoi n'irions-nous pas nous consoler avec une autre sans faire aucun cas du refus que nous avons essuyé? Si par contre l'objet de notre soi-disant amour agréé nos faveurs après une résistance quelconque, n'est-il pas vrai que, plus ou moins longtemps après sa posses-

(1) Pareil raisonnement tenait une invertie de marque, la comtesse de Sarolta de V... que nous trouvons dans l'article de M. le Pr. ETIENNE-MARTIN (*L'homosexualité*. Lyon Médical, 1^{er} décembre 1907) : Dieu m'a créé cet amour dans le cœur; s'il m'a créée telle et non pas autrement est-ce ma faute ou sont-ce les voies insondables de la Providence?

sion, nous sommes honteux envers nous-mêmes d'avoir mis un tel prix à cet acte? Ne nous estimons-nous pas sots de nous être crus malheureux pour la vie pendant la résistance de cette femme? Il est temps de revenir sur de telles erreurs.

Comment favoriser l'épanouissement de notre sexualité? Voici (c'est Sade-républicain qui parle) :

« Différents emplacements sains, vastes, proprement meublés et sûrs à tous les points, seront érigés dans les villes; là, tous les sexes, tous les âges, toutes les créatures, seront offerts aux caprices des libertins qui viendront jouir, et la plus entière subordination sera la règle des individus présentés; le plus léger refus sera puni aussitôt arbitrairement par celui qui l'a éprouvé. »

Ainsi l'envie serait satisfaite dans ces maisons dès qu'elle naît. Et le personnel serait à même de prodiguer tels plaisirs que les goûts du libertin exigerait.

Il y a mieux encore! Dans « Juliette » le ministre Saint-Fond a le dessein de créer de vraies académies sexuelles; des maisons de filles et de garçons recevraient la jeunesse qui serait obligée d'y faire un stage d'un nombre fixe d'années. Des prix seraient décernés à qui aurait la réputation d'exceller dans l'art de donner ces plaisirs.

Mais revenons aux mœurs républicaines, plus modératrices. Ces maisons serviraient également à nous permettre de recevoir telle ou telle femme qu'il nous aurait plu de posséder et que nous aurons sommée s'y trouver à heure fixe pour se soumettre sans aucune plainte à nos fantaisies sexuelles. Car chacune

des femmes appartient à tous les hommes et ne peut pas alléguer à qui la désire être liée d'amour avec un seul. En revanche, une femme a le droit d'exiger de n'importe quel homme tels plaisirs auxquels il lui semblera bon de goûter. Affranchies de tout préjugé périmé, à l'abri de l'utopie de l'amour, elles pourront ainsi se livrer à toutes les fantaisies auxquelles les pousse leur tempérament de feu. « Toujours putains, jamais amantes » voici la devise.

Faudrait-il mettre une restriction : l'âge ? ou bien y laisser le libre choix ? Naturellement ! « Celui qui a le droit de manger le fruit d'un arbre peut assurément le cueillir mûr ou vert, suivant les aspirations de son goût. » Mais si les procédés de l'homme nuisent à la santé d'une petite fille ? Il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. « Dès que vous m'accordez le droit de propriété sur la jouissance, ce droit est indépendant des effets produits par la jouissance : de ce moment, il devient égal que cette jouissance soit avantageuse ou nuisible à l'objet qui doit s'y soumettre. »

Mais le viol ? Ne constitue-t-il pas un attentat à la liberté du citoyen ? « Il est pourtant certain que le viol, *action si rare et si difficile à prouver* (nous soulignons) fait moins de tort au prochain que le vol, puisque celui-ci envahit la propriété, que l'autre se contente de détériorer. » Ayant admis le vol, nous sommes obligés d'admettre bien le viol. D'ailleurs le mal que le violateur commettrait est bien médiocre « puisqu'il ne fait que placer un peu plus tôt l'objet dont il a abusé au même état où l'aurait mis l'hymen et l'amour. »

On voit que Sade n'hésite pas quand son argumentation boîte à emprunter une béquille à ses adversaires. Dès que cela est utile pour prouver ce qu'il avance il adopte momentanément ce qu'il réfutait un instant auparavant, pour le renier bientôt afin de conserver la conséquence envers lui-même. Mais ces pérégrinations tantôt d'un côté de la barrière tantôt de l'autre ne vont pas sans quelque désagrément que l'on ne peut s'empêcher d'éprouver à la lecture de ses œuvres. C'est un défaut que nous nous sommes cru obligé de signaler au passage.

Mais pour instituer ces mœurs, il faudrait commencer par l'abolition de la *pudeur* qui loin d'être une vertu n'a jamais été qu'un des premiers effets de la corruption, qu'un des premiers moyens de la coquetterie des femmes.

« S'il était dans les intentions de la nature que l'homme fût pudique, assurément elle ne l'aurait pas fait naître nu; une infinité de peuples, moins dégradés que nous par la civilisation, vont nus et n'en éprouvent aucune honte; il ne faut pas douter que l'usage de se vêtir n'ait eu pour unique base et l'inclemence de l'air et la coquetterie des femmes; elles sentirent qu'elles perdraient bientôt tous les effets du désir si elles les prévenaient au lieu de les laisser naître. »

Si Sade revenait sur terre on saurait où le trouver : dans un camp nudiste.

Ainsi nos mœurs seraient régies suivant les lois indiquées par la nature par l'adoption de la souveraineté de l'instinct sexuel. « Quels sont les dangers

dans cette licence? des enfants qui n'auront point de pères? Eh! qu'importe dans une république où tous les individus ne doivent avoir d'autre mère que la patrie, où tous ceux qui naissent sont enfants de la patrie! » S'ils abandonnent leur cœur tout entier à ceux qui les ont fait naître, l'affection qu'ils doivent avoir pour la grande famille, la patrie, n'y trouvera plus de place.

« S'il y a le plus grand inconvénient à laisser sucer les enfants ainsi dans leur famille des intérêts souvent bien différents à ceux de la patrie, il y a donc le plus grand avantage à les en séparer; ne le sont-ils pas naturellement par les moyens que je propose, puisqu'en détruisant absolument tous les liens de l'hymen il ne naît plus d'autres fruits des plaisirs de la femme que des enfants auxquels la connaissance de leur père est absolument interdite, et avec cela les moyens de ne plus appartenir qu'à une même famille au lieu d'être, ainsi qu'ils le doivent, uniquement les enfants de la patrie. »

*
**

Le *sadisme*, comme bien on pense, est amplement décrit dans les romans du Marquis. Celui-ci n'en donne pas la simple description d'une sécheresse photographique mais semble être pénétré et de sa pathogénie et de ses origines. Le sophisme n'existe plus ici. Il y a au contraire des pages pleines de vérités qui ne souffrent aucun contrôle ou bien des idées qui, si elles demandent à être démontrées, s'accompagnent d'une argumentation irréfutable.

« Si, comme je viens de le dire tout à l'heure, aucune passion n'a plus besoin de toute l'extension de la liberté que celle-là (la passion sexuelle), *aucune, sans doute, n'est aussi despotique*; c'est là que l'homme aime à commander, à être obéi, à s'entourer d'esclaves contraints à le satisfaire; or, toutes les fois que vous ne donnerez pas à l'homme le *moyen secret d'exhaler la dose de despotisme que la nature mit au fond de son cœur*, il se rejettera pour l'exercer sur les objets qui l'entourent, il troublera le gouvernement. »

Cette dernière considération mise à part, le reste constitue une vérité première. L'homme le plus doux est despotique au moment du coït, demande la soumission, a tendance à faire le mal. Amalgamez à cela le principe de Sade que « s'il y avait du crime à quelque chose, ce serait plutôt à résister aux penchants qu'elle (la Nature) nous inspire qu'à les combattre » et vous aurez immédiatement une conclusion fatale : il n'y a pas d'acte commis dans un but lubrique qui puisse être qualifié de crime. Et « ce n'est qu'en sacrifiant tout à la volupté, que le malheureux individu jeté malgré lui sur ce triste univers peut réussir à semer quelques roses sur les épines de la vie. »

C'est une erreur que de croire que dans les relations sexuelles l'homme doive se préoccuper du plaisir de la femme et l'accroître de son possible. Il ne doit songer qu'à lui-même, à sa satisfaction personnelle. Si maintenant, — et cela est, d'après Sade, toujours, — la souffrance de la femme multiplie son plaisir, à lui, pourquoi hésiterait-il à produire cette souffrance? La nature ayant créé l'homme fort et la

femme faible a bien indiqué que, loin de tolérer le contrat admis, que le fort respecte le faible, ses desseins n'en seraient que plus satisfaits. Dès ce moment tout est permis, même la mort de la partenaire. « Il ne s'agit pas de savoir si nos procédés plairont ou déplairont, il s'agit seulement d'ébranler *la masse de nos nerfs par le choc le plus violent possible*; or, il n'est pas douteux que la douleur affectant bien plus que le plaisir, les chocs résultatifs sur nous de cette sensation produite sur les autres seront d'une vibration plus vigoureuse. » Il faut ainsi détruire; autrement « la crise de volupté serait-elle une espèce de rage, si l'intention de cette mère du genre humain n'était pas que le traitement du coït fut le même que celui de la colère? »

Cent ans après, Krafft-Ebing disait encore que les sentiments les plus forts sont l'amour et la colère.

On assiste ainsi à la satisfaction sadique par des actions destructives qui portent sur des êtres animés ou sur des objets inanimés que Sade fait à ses héros *faire infliger, voir infliger, ou infliger* enfin eux-mêmes.

La satisfaction sexuelle est sous la dépendance de celle de l'instinct destructeur.

La *souffrance morale* est obtenue par la profanation de tout ce qui est cher ou sacré à la personne qui nous sert ou à toute autre. Ainsi les blasphèmes sont indispensables quand Dolmancé se livre à un acte lubrique. De même par l'annonce d'une souffrance physique prochaine : ainsi quand Saint-Fond annonce

à ses victimes leur condamnation à mort, il se voit immédiatement produire des érections violentes.

La *souffrance physique* va de la flagellation à la mort en passant par toutes sortes de mauvais traitements. Le *petit* sadisme et le *grand* sadisme ou sadisme sanguinaire abondent d'exemple dans les romans du Marquis. La morsure des différentes parties du corps, les piqûres au niveau des fesses, la section des organes génitaux, la strangulation, l'égorgeement. Souvent, les actes sanguinaires sont produits chez d'autres personnes que celles qui y assistent ou y procèdent en se livrant à leurs fantaisies sexuelles. Ainsi on fait dévorer des individus par des tigres ou des lions, on les fait crucifier, brûler, tuer à coups de feu, égorger, etc... tous actes qui plongent auteurs ou spectateurs dans l'extase.

Nous ne saurions ici donner la liste des actes sadiques imaginés par leur parrain. Nous dirons simplement en terminant que la destruction de la matière inanimée produit les mêmes effets tel un incendie ou une éruption volcanique.

Le *masochisme* est également magistralement décrit par Sade. Tous ses héros agréent la flagellation, souffrance physique. Madame de Saint-Ange, masochiste morale, exige pendant l'acte sexuel qu'on la traite de « putain ».

Les *fantaisies sexuelles* sont amplement mises à contribution. L'*onanisme* est fréquemment pratiqué et Dolmancé en donne à Eugénie une curieuse leçon théorique accompagnée d'exercice pratique. Le coït *buccal* est également très goûté par les héros sadi-

ques. Mais la sodomie, acte sexuel le plus fréquemment commis dans ces romans y tient la plus grande place.

La *sodomie* est le coït normal pour Sade. Elle est indifféremment consommée par un homme sur une femme, par un homme sur un homme, par une femme sur un homme, cette dernière éventualité étant rendue possible soit par un clitoris démesurément développé soit par l'usage d'un organe artificiel. Sade tire une foule d'exemples dans les mœurs de peuples anciens ou actuels pour prouver qu'elle a existé de tous temps et dans toutes les nations. Il la professe avec ténacité :

« Quel est le crime qui puisse exister ici? Assurément ce n'est pas de se placer dans un tel ou tel lieu, à moins qu'on ne voulût soutenir que toutes les parties du corps ne se ressemblent point et qu'il en est de pures et de souillées; mais comme il est impossible d'avancer de telles absurdités, le seul prétendu délit ne saurait consister ici que dans la perte de la semence. Or, je demande s'il est vraisemblable que cette semence soit tellement précieuse aux yeux de la nature qu'il est impossible de la perdre sans crime? Procéderait-elle tous les jours à ces pertes si cela était? et n'est-ce pas les autoriser que de les permettre dans les rêves, dans l'acte de la jouissance d'une femme grosse? »

Il soutient également que le coït anal est le seul indiqué par la Nature.

« Ah! secrédiu, si son intention n'était pas que nous f... des c..., aurait-elle aussi justement proportionné leur orifice à nos membres? cet orifice n'est-il pas rond comme

eux, quel être aussi ennemi du bon sens peut imaginer qu'un trou ovale puisse avoir été créé par la nature pour des membres ronds? »

Sade commet sciemment une erreur anatomique. Mais n'est-il pas étonnant de constater que cet homme avait déjà observé le rôle prépondérant de la fonction sur la morphologie d'un organe? Et s'il se sert ici d'un raisonnement finaliste, celui-ci n'est-il pas dicté par le finalisme de notre constitution anatomique?

Il faut par conséquent que les adeptes de la sodomie se multiplient. On évite par ce moyen la surpopulation, dont il décrit les inconvénients, et en même temps on s'offre des voluptés supérieures à celles du coït normal (à condition, détail technique, que le rectum se trouve en état de plénitude). Sade ne recule devant aucun paradoxe.

Il est à remarquer que chez Sade sont rares les invertis occasionnels qui, persuadés par la logique de leur Jupiter acceptent de leur servir de Ganymède. Le plus souvent, il s'agit d'invertis-nés. Quant aux héroïnes, quand elles ne sont pas lesbiennes, elles sont plus fanatiques du coït anal que des autres plaisirs sexuels.

La *tribadie* et le *saphisme* font également partie du répertoire et Sade encourage avec enthousiasme ces pratiques. Ici aussi il s'agit le plus souvent d'inverties-nées.

La *bestialité* est aussi recommandée. Des exemples tirés des mœurs antiques en forment l'apologie. Plusieurs animaux sont bons mais particulièrement le

chien, le singe, la chèvre ou mieux le bouc et le dindon à condition de lui couper la tête au moment critique.

La *nécrophilie* est décrite aussi. Tel héros de Sade tue un jeune homme, pratique sur lui le coït anal et sur son cadavre il souille son amante.

La *coprophagie lubrique* que Duehren qualifie du terme barbare d' « hypochorématophilie » constitue les délices de Saint-Fond qui cependant a conscience de la perversité de ses goûts. Ailleurs on assiste à la curieuse scène de plusieurs personnes qui se livrent à la masturbation à la vue d'autres en train d'uriner ou de déféquer.

Nous avons laissé de côté jusqu'à présent la question de l'adultère et celle de l'inceste.

L'adultère est aisément compréhensible et nous ne saurions en donner les arguments de Sade en sa faveur sans nous répéter.

L'inceste est professé avec vigueur. Quel mal y aurait-il?

« Sondons nos cœurs; c'est toujours là où je renvoie nos pédants moralistes; interrogeons cet organe sacré, et nous reconnaitrons qu'il n'est rien de plus délicat que l'union charnelle des familles; cessons de nous aveugler sur les sentiments d'un frère pour sa sœur, d'un père pour sa fille. En vain, l'un et l'autre les déguisent-ils sous le voile d'une légitime tendresse : le plus violent amour est l'unique sentiment qui les enflamme. »

Nous avons voulu terminer par là ces pages. La répugnance que l'on conçoit et le malaise physique et

moral qui succède à la lecture de ces romans d'une obscénité fatigante nous donnent droit à quelque dédommagement : trouver par exemple, comme dans la citation qui précède, quelque idée profonde. N'est-il pas curieux de constater que Sade, le premier, a eu l'idée que développera, cinq quarts de siècle plus tard, l'Ecole viennoise?

TROISIÈME PARTIE

L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

Quelques opinions

Pour faire l'étude de la personnalité de de Sade il faut envisager sa vie et son œuvre : *acta et dicta*.

L'œuvre se présente sous deux aspects : d'abord celui des idées philosophiques qu'elle contient, ensuite celui des perversions sexuelles qu'elle met au jour. Elle est grande des deux côtés : et si elle tire ses origines de quelques précurseurs antérieurs ou contemporains du Marquis, tels Helvétius, le baron de Holbach ou La Mettrie, il faut attendre pour mieux la voir Lamarck et Darwin, Schopenhauer et Nietzsche, Magnan, Krafft-Ebing et Freud. Elle est encore dans l'obscurité mais elle commence à être connue grâce aux efforts de G. Appolinaire et de Maurice Heine qui trouveront certainement des émules ; car il est encourageant de se rendre compte que nombre d'hommes de lettres sont actuellement persuadés de la valeur de l'œuvre du Marquis, tels Jean-Jacques Brousseau qui apporte son adhésion par les *Nuits*

« *sans culotte* » ⁽¹⁾ et son article *Le dossier Sade* (Nouvelles Littéraires, 1^{er} mars 1930) ou Jean Cassou qui donne dans son article *Poésie* (Nouvelles Littéraires, 23 août 1930) un excellent aperçu de la philosophie de de Sade. Mais il y a les réactionnaires qui, ne voyant le philosophe qu'à travers le pornographe, s'obstinent à rester en deçà des limites d'une pudeur mal comprise ; ou bien ceux qui ont fait confiance plus à la réputation de de Sade qu'à leur esprit critique. Sans parler des vieux comme le Pr. Tarnowsky qui dans *Les phénomènes morbides de l'instinct sexuel* ⁽²⁾ déclarait Sade « pédéraste né » tombant à la fin de sa vie dans un état d' « imbécilité sénile » et dont les œuvres ne contiendraient que « les conseils d'un fou », il est assez triste de trouver des opinions où l'on croirait presque à la mauvaise foi, telle celle de Jean Florence qui dans *La vie intellectuelle* (15 février 1911) disait à propos de la « Philosophie dans le boudoir » : « On traverse de mornes steppes de papier imprimé, sans la moindre trace qui révèle un esprit curieux, sinon un artiste, une main habile sinon un génie profond. » Enfin il y a ceux qui persistent malgré tout à ne pas vouloir « prendre Sade au sérieux » — malheureusement P. Bourdin tombe dans cette erreur — tel Emile Henriot (*Le Temps*, 25 février 1930).

On comprend dès lors pourquoi les biographes du « divin marquis » ont insisté si peu sur son œuvre

(1) Paris. Flammarion.

(2) Berlin 1886.

et manqué de mettre en relief les hautes qualités intellectuelles qu'elle a nécessité.

Sa vie tumultueuse dans ses diverses phases, avec les scandales à grand éclat et les aventures obscures, avec le total de plus de 27 années de séquestration excite la curiosité. Si on lui rapproche l'obscénité écœurante de ses livres on se voit surgir spontanément une multitude de questions qui en pourchassent les causes et demandent à pénétrer le caractère de cet homme.

Car enfin pourquoi le Marquis a-t-il eu cette conduite stigmatisée et pourquoi a-t-il décrit et avec de telles couleurs toute cette gamme de perversions qui n'étaient pas jusqu'alors décrites?

Plusieurs hypothèses ont été émises.

Le Dr. Marciat (3) dont le travail fut un des premiers sur la « question Sade » a à juste titre attribué une grosse importance au fait que le Marquis a subi un grand choc affectif (« traumatisme affectif » pour parler le langage de Bleuler) en épousant une autre que celle qu'il aimait. « La haine de la société va s'implanter d'autant plus aisément et plus profondément que le désir ardent de posséder la jeune fille « à l'expression angélique » va lui aussi s'accroître parce que sa satisfaction deviendra difficile. De Sade va se transformer en un débauché aigri, haïssant la femme, comme revanche des souffrances qu'il endure pour une femme aimée dont il est séparé ». La suite de notre travail démontrera l'inadmissibilité de cette

(3) « Le Marquis de Sade et le Sadisme ». In A. LACASSAGNE : *Vacher l'éventreur*. Bibliothèque de criminologie. Lyon-Paris, 1899.

hypothèse. Mais quand même on l'eût admise elle n'expliquerait guère que les débauches ayant précédé la possession de Louise, c'est-à-dire l'affaire Keller et le scandale des cantharides. Or, nous avons vu qu'après la fuite en Italie où le Marquis a joui de sa belle-sœur, il a persisté dans une même conduite libertine que le Dr. Marciat ignorait lors de son travail.

Le Dr. Béliard dans sa « Vie du Marquis de Sade » romancée dans la forme a, à titre poétique, placé hypothétiquement dans la jeunesse du Marquis un épisode capable d'en expliquer, du moins partiellement, le comportement. Ce dernier aurait connu *de visu* et pour la première fois chez sa mère les organes génitaux de la femme. Un tel choc émotivo-affectif chez l'enfant en aurait fait l'adulte qu'il a été. Cette hypothèse freudienne est séduisante de prime abord. Mais s'il résultait en l'affectivité du Marquis l'incapacité d'aimer et la tendance à avilir la femme comment s'expliquerait-on l'amour envers Louise dont le docteur Béliard admet bien la réalité? Enfin il ne s'agit que d'un fait purement hypothétique, sur la discussion duquel on ne saurait s'étendre davantage.

Puis viennent les travaux du docteur Duehren (4). Cet auteur a cherché à expliquer l'homme par l'époque à laquelle il a vécu. Ainsi se basant sur une foule d'auteurs qui décrivent le siècle de la débauche que fut le XVIII^e et avec une riche documentation est venu nous éclairer sur les libertinages de Sade en les com-

(4) « *Der Marquis de Sade und seine Zeit* », Berlin 1901.

« *Neue Forschungen über den Marquis de Sade und seine Zeit* », Berlin 1904.

parant à ceux commis par ses contemporains et notamment les nobles. Mais bien que l'idée princeps soit excellente, l'œuvre poussée à ce degré de minutie perd de sa valeur; ainsi le docteur Jacobus X... (5) qualifie cet auteur de gallophobe, et à juste titre. Car il n'a jamais existé en France, pas plus que dans les autres pays, les débauches décrites par de Sade et c'est en vain que Duehren cherche à les retrouver dans les mœurs françaises du XVIII^e siècle. Des faits sporadiques on en trouve toujours et partout; mais des mœurs où l'instinct sexuel fût admis à s'épanouir sous ses formes les plus perverses il n'en a pas existé. Tout au plus le chemin emprunté par Duehren, conduit-il à Rome; mais là aussi les orgies de Tibère, Néron ou Caligula pâlissent devant celles décrites dans « Justine et Juliette ».

D'ailleurs quand même on eût admis la corruption des mœurs du XVIII^e siècle au point où la veut Duehren, on ne ferait que transporter le niveau de la question sans point la résoudre. Car cela n'expliquerait pas pourquoi ce serait à de Sade qu'aurait incombé la tâche de se rendre le miroir de ce qui l'entourait.

Ainsi les questions que l'on s'est vu poser sur Sade restent dans presque toute leur intégrité. Pour leur répondre et élucider le problème, autant que faire se peut, il faut tout en tenant compte des conditions sociales, des mœurs du temps et des autres facteurs extrinsèques, procéder à l'analyse médico-psychologique de l'homme. Et ce n'est qu'après cette dissec-

(5) « *Le Marquis de Sade et son œuvre devant la science médicale et la littérature moderne* ». Paris, Charles Carrington 1901.

tion dont ce travail est le but, que l'on pourra essayer de s'expliquer et la vie et l'œuvre de l'auteur de « Juliette ».

Le portrait

Est très embarrassé qui veut donner le portrait physique du Marquis de Sade. Aucun de ses contemporains n'a eu soin de le faire et ceux, bien postérieurs à sa mort, qui s'y sont essayé ne l'ont pas *décrit* mais *imaginé*. Uzanne a parlé de « cette tournure bercée sur les hanches » et de « cette grâce mollement féminine ». Ce n'est pas suffisant. Certains disent que de Sade avait les yeux bleus et les cheveux blonds en boucles qui tombaient sur ses épaules; d'autres affirment qu'il était brun.

Un médaillon, provenant de la collection de M. de la Porte, et un portrait qui en est dérivé sont absolument fantaisistes. Ce dernier, que publie G. Apollinaire, représente le Marquis jeune, le visage ovale et plein, les cheveux frisés, les sourcils froncés, l'œil perçant, portant un col Danton sous lequel est nouée une cravate bouffante et claire. Le portrait est surmonté d'un bonnet de folie et d'un martinet; de chaque côté il y a un faune jouant de la flûte. Au-dessous, une image floue représente le Marquis en prison en train d'écrire.

Il existe d'autres portraits également faux.

Charles NODIER (6) raconte qu'il a vu le Marquis pendant quelques instants, détenu dans la même prison que lui en 1803. (Donc Sade avait 63 ans à ce moment). « Je ne remarquai d'abord en lui qu'une obésité énorme qui gênait assez ses mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'élégance dont on retrouvait les traces dans l'ensemble de ses manières. Les yeux fatigués conservaient cependant je ne sais quoi de brillant et de fin qui s'y ranimait de temps à autre comme une étincelle expirante sur un charbon éteint ». Le récit de Nodier est véridique. Il est actuellement hors de doute que le Marquis avait les dernières années de sa vie une obésité considérable.

Retif de la Bretonne n'a jamais dû rencontrer Sade malgré l'hypothèse contraire de CHARPENTIER (7). Il dit cependant dans *Monsieur Nicolas* : «... le Vivodisséqueur, le même qui fut tiré de la Bastille avec une longue barbe blanche le 14 juillet 1789. » On se rappelle que le Marquis avait été transféré dès le 6 juillet à Charenton. L'affirmation de Retif est donc fausse et doit être mise sur le compte de la fabulation sénile qu'a présentée cet auteur d'après Voivenel (8). Rien d'autre part ne plaide à la faveur de cette longue barbe blanche que porterait Sade déjà en 1789, c'est-à-dire à 49 ans.

(6) *Souvenirs, Episodes et Portraits de la Révolution et de l'Empire*, 2 tomes. Paris. A. Levasseur, 1831.

(7) *Restif de la Bretonne*. Thèse Toulouse, 1912.

(8) *Revue Moderne de Médecine et de Chirurgie*. Novembre 1928.

Les instincts

Il est naturel de commencer une étude médico-psychologique par étudier les instincts et nous adopterons ce début qui figure dans presque tous les travaux analogues au nôtre.

En effet il est généralement admis que ce sont eux — « stimulations intérieures qui déterminent l'être vivant à une action spontanée » d'après LITTRÉ — qui forment les racines du grand arbre dont les branches subissant l'influence de multiples facteurs donneront le feuillage de la personnalité. Ainsi quelle que soit cette influence et quelque forte en soit l'intervention, c'est souvent de l'importance des instincts que dépendra la destinée, le bien-être et le rôle des individus dans la complexité sociale.

Instinct de conservation

Il suffit de feuilleter pendant quelques minutes la correspondance du Marquis pour s'en faire une première opinion. La majeure partie de ses lettres sont

relatives à ce sujet comme si le Marquis eût pris soin d'affirmer durant toute son existence son intention de vivre 74 ans. Ainsi si, son œuvre littéraire ne forme qu'un appel à la mort, ses écrits privés appellent constamment la vie.

Dans sa lettre de 1776 où Sade raconte l'attentat de Treillet dont il a été l'objet, il garde une attitude assez digne et ne laisse pas voir la puissance de son instinct autoconservateur. Mais il semble qu'il s'est créé pour quelques heures un corps de garde d'après les accusations de Treillet. « De leur nombre, dit P. Bourdin, est l'étrange histoire de quelques compagnons errants que le Marquis a fait venir à la Coste ou qu'il y a hébergés au passage, et qui, après avoir dormi une nuit sous son toit, sont repartis au petit jour, pèlerins effrayés du mauvais gîte. »

On le voit également surtout pendant sa jeunesse et à la suite de ce qu'il appellera plus tard des « imprudences » échapper souvent aux arrestations. Les deux fuites en Italie (l'une avec Louise, l'autre seul), la persistance à se cacher, l'évasion de Miolans, l'évasion pendant son transfert d'Aix à Paris, montrent que Sade avait bien peu de fois failli au sens du danger. Malheureusement elles lui ont coûté cher.

Ses demandes d'argent composent la majeure partie de ses lettres et quoiqu'il eût dit que « c'est de tous mes supplices le plus grand que celui d'écrire une lettre », il ne manquait de se répéter ces supplices toutes les fois qu'il en espérait motiver un envoi d'argent; si on rapproche de ces faits ses plaintes continues qui, tout comme chez un enfant qui cherche

à susciter le plus d'intérêt sur sa personne, dépeignent et exagèrent ses malheurs afin d'attirer le plus d'attentions possibles de la part de la Marquise et de Gaufridy, on peut concevoir le prix qu'il attachait à son bien-être. Nous y reviendrons plus tard lorsque nous parlerons de son avidité.

Cependant on observe parfois une diminution de l'instinct auto-conservateur chez Sade, surtout dans les années qui se sont écoulées depuis sa sortie de la Bastille jusqu'à sa nouvelle séquestration à Charenton; on croirait à de vrais états dépressifs diminuant chez lui le goût de la vie.

Ainsi il écrit en 1790 après sa sortie de Charenton qui signifiait la fin d'un emprisonnement de 13 ans : « Je n'ai plus de goût à rien, je n'aime rien; le monde que j'avais la folie de tant regretter me paraît d'un ennui... d'un triste!... »

Il traversait en effet une mauvaise période de sa vie. Aigri par un long emprisonnement arbitraire, il s'est trouvé en présence, dès sa sortie, d'énormes difficultés d'argent aggravées par sa séparation avec la Marquise. Jusqu'à sa nouvelle arrestation, pendant 10 ans, il aura à lutter contre ces ennuis pécuniaires et connaîtra plusieurs fois la noirceur du spleen. Mais il est facile d'en retrancher la dose d'exagération qu'il y mêle sous forme de menaces de suicide, adressées à son homme d'affaires.

Son instinct de conservation est très manifeste dans le domaine culinaire. De Sade avait un appétit gargantuélique. Que l'on se rappelle la lettre de la Mar-

quise qui contenait la liste des comestibles qu'elle lui envoyait pour une quinzaine et l'on se fera une idée de sa boulimie.

D'autre part G. Apollinaire nous apprend que Carteron, le valet du Marquis, dans des lettres à son maître, conservées dans la Bibliothèque de l'Arsenal, dit que ce dernier fumait la pipe « comme un corsaire » et « mangeait comme quatre ». On ne s'étonne pas dès lors que Sade soit devenu obèse pendant son emprisonnement à la Bastille au point de dire dans sa lettre plus haut citée : « J'y ai acquis, faute d'exercice, une corpulence si énorme qu'à peine puis-je me remuer. »

L'instinct sexuel

Il est très exagéré chez Sade, on l'a vu. On cherche à le marier dès sa jeunesse (23 ans) pour donner fin, dit-on, à ses débauches. Sitôt marié, il entretient plusieurs « garçonniers », dont la maison d'Arcueil où a eu lieu le scandale Keller et, avant elle, il s'en va à la Coste avec la Beauvoisin. Après l'affaire de Marseille, il part en Italie avec sa belle-sœur. Revenu à la Coste après son évasion de Miolans il s'engage dans l'affaire louche des petites filles, fait un enfant à Nanon, entretient des relations sexuelles avec sa cuisinière Justine et très probablement avec une autre sienne domestique nommée Gothon.

Jusqu'à son emprisonnement à la Bastille il s'oriente avec la même boussole: son instinct sexuel. Ses

infidélités envers sa femme ne l'empêchent pas de lui faire trois enfants.

Il laisse ainsi s'épanouir le plus librement cet instinct. Nous avons vu d'autre part que les secrétaires successifs qu'il prenait avaient un rôle mystérieux. Nous avons exprimé l'hypothèse de relations homosexuelles entre eux et leur maître; plusieurs de ses biographes admettent également que la sodomie a été connue du Marquis. Mais son inconstance à ce vice montre qu'il ne s'y serait donné que tout à fait occasionnellement par « simple curiosité de regarder la tapisserie à l'envers ». (P. Bourdin). Et tout en tenant compte de l'influence des milieux pénitentiaires où il est possible que Sade se donnât, faute de mieux, à l'homosexualité, nous préférons croire qu'il y connut plutôt l'onanisme.

Ainsi, les 13 années de continence forcée à la Bastille où il était soigneusement isolé ne signifient refoulement qu'en partie. L'appétit sexuel sera satisfait par des pratiques solitaires; mais elles seront fortement secondées par une imagination sans bornes; celle-ci suggérera les obscénités que Sade écrivit, et d'autant plus fortes que l'on s'éloigne de la période où son instinct sexuel s'extériorisait librement. Ainsi Sade imaginaire, onaniste, manifestera son malaise psychique par une réaction de retour contre l'objet même qui pouvait le satisfaire le plus facilement : sa femme; elle subira ses colères terribles, ses soupçons injustifiés; ses lettres seront annotées cyniquement.

Sorti de prison à 50 ans obèse, emphysémateux,

son appétit sexuel sera émoussé. « Plus de plaisirs impurs », s'écrie-t-il, et plus bas « mes sensations se sont éteintes ». Il se contentera des amours tranquilles de la Quesnet. Il lui restera fidèle jusqu'à sa mort, son instinct sexuel s'éteignant de plus en plus.

Ainsi Sade qui apparaît dans ses livres le maître de la volupté, l'imaginatif ardent qui savait tant élargir le cercle étroit des combinaisons sexuelles, n'est dans la réalité qu'un homme d'un appétit sexuel exagéré, mais se contentant amplement de l'amour physiologique, toujours à l'affût des cuisses hospitalières mais n'étendant pas ses désirs au delà de ce qu'offre normalement une femelle au mâle. « La nuit du Marquis de Sade » (J.-J. Brousson) donne, non point à la lettre mais à l'esprit, la vraie image du « divin Marquis ».

Quant à l'amour, Sade ne l'aurait éprouvé qu'envers sa belle-sœur Louise. Ce fut son plus beau mensonge.

L'attraction sexuelle qu'il éprouvait envers Louise ne s'exerçait sur lui qu'en sa présence. Entre la première fois qu'il l'a connue — il l'aurait aimée dès ce moment — et la seconde — quand il s'est enfui avec elle en Italie — il y eut la Beauvoisin, l'affaire Keller, et l'affaire de Marseille. (Conçoit-on un amoureux qui s'amuse avec son valet à faire du scandale dans une maison publique?). Après l'avoir séduite il retourne seul à la Coste et n'a rien de plus pressé, quand il venait juste de perdre Louise, que de se livrer à des actes sexuels avec toutes ses domestiques. Et jamais n'exprimera-t-il le moindre regret de cet

amour, l'imagé de Louise n'adoucir pas sa haine envers la « çanaille Montreuillique » dans laquelle il comprenait sa bien-aimée!

Sade, comme on le verra plus bas, était trop léger, trop instable, trop égoïste, trop insensible, incapable d'aimer qui que ce fût pour avoir été amoureux. Ce prétendu amour, sur lequel il est temps de revenir, ne fut qu'un désir, éteint sitôt satisfait.

CHAPITRE II

L'affectif

Cette partie de l'étude de la personnalité est de la plus haute importance. Ce qui caractérise et qui distingue le mieux un individu d'un autre, c'est moins son intelligence ou sa mémoire que sa bonté, son égoïsme, sa sociabilité. Sphère intellectuelle et sphère affective subissent certes des influences réciproques profondes, mais la dissociation de deux processus aussi fortement engrenés entre eux a l'avantage d'une schématisation dont bénéficie l'examen psychiatrique de tous les jours. Nous lui restons ainsi d'autant plus fidèles qu'elle nous permet de nous représenter *grosso modo* une charpente psychique très utile composée de centres supérieurs et de centres inférieurs liés par des fibres d'association. Mais malgré nos connaissances, d'ailleurs bien pauvres sur les localisations cérébrales et malgré les récentes acquisitions sur les troubles des noyaux gris centraux la charpente reste toujours un simple squelette inanimé.

« Toutes les dispositions affectives quelles qu'elles soient peuvent influencer sur l'imagination créatrice », disait Th. RIBOT (1). Cet aphorisme montre l'intérêt capital de la connaissance du tempérament du Marquis et nous allèche d'autant plus que l'appât est séduisant : posséder la clé de l'imagination perverse de Sade.

Ach. DELMAS et M. BOLL ont donné dans leur remarquable livre « La personnalité humaine » comme constituantes du tempérament cinq dispositions affectives-actives : l'avidité, la bonté, la sociabilité, l'activité, l'émotivité. Nous les envisagerons successivement.

DISPOSITIONS AFFECTIVES. - ACTIVES

I. - L'avidité

C'est la disposition qui dérive directement de l'instinct de conservation; elle nous pousse à accroître nos possessions matérielles ou morales. Diminuée, elle fait de nous des désintéressés ou des altruistes; augmentée, elle nous rend cupides ou égoïstes.

La cupidité

Elle est frappante chez de Sade. Nous n'insisterons pas sur les demandes d'argent qu'il réitère à chacune de ses lettres; celles-ci adressées à son homme d'af-

(1) *Essai sur l'imagination créatrice*. Paris. Alcan, 1900.

faibles qui gérât sa fortune perdent, malgré le pitoyable de leurs cris et l'attendrissant de leurs appels, presque toute leur valeur.

Mais là où sa cupidité s'affranchit du doute, c'est quand on l'observe à l'affût de quelque héritage.

Sa lettre du 6 février 1792 nous apprend qu'il espérait hériter de sa tante, Mme de Villeneuve; or, croyant que son fils dirigé par la « canaille Montreuillique » se trouve à la Coste en vue de faire dériver vers lui-même ce torrent d'or, il écume de rage : «... et votre probité doit vous convaincre qu'il n'est pas juste qu'un fils hérite avant son père, mille fois plus indigne encore qu'il aille escroquer une succession à son père. M. le Chevalier (son fils) peut être sur qu'il n'aura de ses jours signe de vie de moi, maintenant. Je n'aime ni les escrocs, ni les espions...» Il s'aperçoit bientôt qu'il s'est trompé sur les vues de son fils mais qu'il n'aura pas davantage l'héritage convoité : « En un mot, ce que je crois voir de très clair à tout cela, c'est qu'il en sera pour moi de cette succession comme pour les autres, c'est-à-dire que j'en serai pour mon *deuil*. D'après cela, ce que je lui souhaite bien sincèrement, c'est qu'elle vive plus longtemps que moi, afin de n'avoir pas deux chagrins à la fois : celui de la *perdre* et celui d'en être *déshérité*. »

Il est clair que Sade subordonne son affection envers les membres de sa famille en raison directe des chances qu'il a d'en hériter. On pourrait multiplier les exemples. Voici une lettre de l'an III :

« ... Comment? Vous sur qui toute ma confiance repose, vous, mon ami, vous que je charge universellement de tous mes intérêts, vous ne m'avertissez pas de la mort de M. de Murs, et il faut que ce soit par des étrangers que j'apprenne cette nouvelle! Oui, il y a cinq mois que M. de Murs est mort, et vous ne m'en dites rien; il est mort et c'est moi qui, par la loi, dois en hériter, et vous ne m'en dites rien!... Pressez-vous, je vous en conjure; arrivez la loi à la main, et tout est à nous! Si vous laissez traîner cela, la nation va s'emparer de tout et je n'aurai rien... »

On ignore la suite de l'histoire.

Il existe dans sa correspondance mille traits de plus ou moins grande importance qui dépeignent l'appât du gain chez Sade. En voici un : Gaufridy, son homme d'affaires et ami trouve (an III) un acheteur au prix de 40 mille francs de la Grand'Bastide, domaine du Marquis, qui n'espérait en toucher que 30 ou 35 mille : c'est Archias, beau-frère de Gaufridy. Sade accepte et reçoit un acompte de 22.276 livres. Mais bientôt recevant une offre d'achat à 45 mille, avise Gaufridy qu'il annulerait l'affaire si Archias ne couvre ce chiffre. « Puis, raconte P. Bourdin, ayant réfléchi que l'occasion est bonne pour enfler la baleine, il prétend avoir autant d'acheteurs qu'il en veut à des prix dépassant soixante mille et déclare tout net qu'il faut payer le fonds sur ce pied-là ou y renoncer. » Enfin il finit par conclure la vente à 61 mille (!) plus un prêt de 13.254 francs qu'Archias s'engage à lui faire sans intérêt si ce n'est la prochaine récolte du fonds vendu.

Sade ne recule pas devant une malhonnêteté pour peu qu'il en puisse tirer quelque bénéfice.

L'égoïsme

Nombreux sont les auteurs tels J. et Ed. de Goncourt, H. d'Alméras et d'Estrée qui nous ont dépeint dans les mœurs du XVIII^e siècle une caractéristique prédominante, son égoïsme. Ainsi, les conditions sociales étant tout à fait favorables, la disposition affective *avidité* se manifestera plus facilement chez Sade hypertrophiée sous la forme de l'*autophilie* farouche dont il était imbu.

Nous ne faisons aucune allusion à l'égoïsme de son œuvre. Car quoiqu'il représente peut-être le seul point commun entre elle et la conduite de son auteur, nous nous efforcerons de dissocier l'écrivain-Sade de l'homme-Sade; et cela non seulement à cause de leurs multiples contradictions, mais aussi car voulant expliquer l'œuvre par l'homme nous ferions fausse route en essayant de connaître l'homme par l'œuvre.

L'égoïsme du Marquis ne se manifeste pas à grand fracas. Il est loin de toutes les hypertrophies du *moi* morbides de la pratique psychiatrique journalière; il n'a rien de commun avec la mégalomanie, l'orgueil ou le simple *bovarysme* (2). On le surprend très rarement se manifester brutalement comme dans cette lettre de 1775 : « En vérité je suis bien las d'être pris pour une bête et de voir qu'un tas de gens, que je jouerais sous jambe si je voulais m'en mêler, et qui

(2) Jules de Gaultier a étudié et désigné par le terme de *bovarysme* « le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est », et qui a pour corrolaire de concevoir le monde autre qu'il n'est, GENIL-PERRIN. Les Paranoïaques. Paris, Maloine. 1927.

à peine sont sortis de leur coquille et de leur village, veulent m'en imposer, m'aveugler, me faire croire ce qu'ils veulent, à moi, moi qui duperai le bon Dieu si je l'entreprenais! »

En réalité son égoïsme est plus subtil, se manifeste à bas bruit. Et de quelle façon! Sade n'accroît pas son Moi; il paraît en avoir une idée très voisine de l'exacte. Mais il abaisse son entourage, le sous-estime et doute de ses capacités. Un exemple typique nous est donné par son habitude de mettre dans la bouche d'autrui ce qu'il veut dire. On le voit ainsi souvent écrire à Gaufridy des lettres entières que celui-ci doit envoyer comme de sa propre initiative à de tierces personnes; cette méfiance envers son homme d'affaires qui paraît avoir été intelligent et plein de bon sens, n'était pas justifiée.

De même Sade a de toute sa vie autant d'indulgence pour lui-même que de sévérité pour les autres. Ses fautes, à lui, sont minimes, méritent la bienveillance; mais dès qu'un autre se trouve dans le tort, il déploie contre lui toute la sévérité possible.

Ainsi l'affaire des cantharides, l'affaire Nanon et celle des petites filles ne l'affectent que par le préjudice qu'elles lui causent; il comptait bien s'en mettre à l'abri et ne proteste que contre le peu d'indulgence de sa belle-mère sur qui il avait espéré (en effet on a vu que l'arrêt d'Aix a été annulé et les autres affaires étouffées).

Par contre, une malheureuse petite troupe vient à la Coste dans son domaine, donner le « Mari cocu, battu et content », il en défend les représentations

et ordonne que les affiches « soient lacérées ès mains de valet de ville » parce que « scandaleuses et attentatoires aux libertés de l'Eglise » ! Un nommé Saint-Louis qui avait soutenu Nanon le met en colère : « Je vous prie de bien lui spécifier que je lui défends de rester dans la Coste parce que je ne l'y souffrirai sûrement pas. Je suis en droit d'expulser de ma terre tous gens indomiciliés et sans aveu. Hors de chez moi il tombe dans cette classe et je l'en ferai sûrement déguerpir ».

Dès qu'il se sent fort de son droit il en use.

Mais il ne faudrait pas croire que Sade pour être égoïste est orgueilleux. Au contraire, toute sa vie nous donne la preuve de l'absence d'*orgueil* ou d'*amour-propre*. Il n'en a que tant que cela ne lui est pas nuisible. Par contre nous avons vu combien de fois il s'abaisse; que l'on se rappelle la lettre qu'il écrivit lors de son premier emprisonnement et où quoique athée convaincu il joue la comédie du repentir en demandant le moyen de se rapprocher des sacrements divins. De même dans le mémoire de 1774 qu'il avait dressé au sujet de l'affaire des cantharides il s'auto-accusait vivement, ce dont la lettre suivante fait justice: « Car enfin on a beau dire que je m'y fais passer pour plus coupable que l'on ne me croyait; si cela est je ne m'en rends que plus véridique et plus intéressant. Mais il me semble que le genre même de faute dont je conviens n'est nullement grave ni fait pour me faire condamner. Punit-on les pensées? Dieu seul en a le droit parce que lui seul les connaît, mais les lois n'y peuvent rien, surtout lorsque (comme celle

dont je conviens dans mon mémoire) elles sont à l'instant regrettées. »

Cette façon de se vouloir faire disculper en s'accablant davantage et dont il a si souvent usé est instructive au point de vue de son égoïsme qui condescend aux plus grandes concessions aux dépens de son amour-propre.

Pendant il ne faut pas commettre l'erreur de croire que l'auto-accusation représente chez Sade la révolte de ce que Freud a appelé le « Sur-moi » accusateur contre le « Moi » coupable. L'empressement et la facilité qu'il montre à regretter des actes sur lesquels il récidive continuellement indiquent la fausseté de ses regrets. Ils nous renseignent, en revanche, sur la promptitude et l'intensité de ces réactions liées à l'émotivité.

Ainsi pour résumer cette question de l'avidité, nous dirons qu'elle est hypertrophiée chez Sade. Elle a une telle influence sur son caractère qu'on la retrouve au moindre de ses gestes durant toute sa vie. Aussi bien, nous sommes-nous dispensé d'allonger ce chapitre de l'avidité. Nous la rencontrerons à tout instant jusqu'à la fin de ce travail.

II. - La bonté

Sade ne peut pas s'élever jusqu'à aimer les autres pour eux-mêmes; il ne les aime que tant que cela ne lui cause aucun préjudice. Bien plus, il les aime tant que cela lui cause quelque bénéfice.

Ainsi ses lettres à Gaufridy abondent, en dehors des fatigantes formules de politesse, de manifestations de sympathie et d'affection éternelle. Mais dès que l'avocat met quelque retard à lui envoyer de l'argent ou dès qu'il manque tant soit peu à une mission quelconque, le Marquis l'accable d'injures, met en doute son honnêteté.

On le voit également en 1778 gratifier une « pauvre prisonnière » de sept livres dix sols; nous connaissons la raison de ce geste philanthropique : il avait connu cette prisonnière, qu'il appelle sa « dulcinée au miroir », dans la geôle et avait ébauché une idylle avec elle.

Mais on a exagéré, croyons-nous, la méchanceté, la cruauté, le sadisme du Marquis. On ne trouve nullement qu'il ait fait le mal, et encore moins pour le seul plaisir de le faire.

Qu'on se rappelle que pendant la Terreur où les têtes tombaient avec la facilité que l'on sait, il a évité l'échafaud à sa belle-mère et à toute la famille de Montreuil. Il avait cependant de sérieux griefs contre la « Présidente » qui l'avait fait maintenir arbitrairement en prison pendant 13 ans. S'il avait inséré son nom dans une liste noire, qui se serait inquiété d'une tête de plus qui tomberait sous le couperet?

Et où est le sadisme sanguinaire? Écoutons-le raconter son emprisonnement sous Robespierre à Picpus qui était « un paradis terrestre; belle maison, superbe jardin, société choisie, d'admirables femmes, lorsque, tout à coup, la place des exécutions s'est mise positivement sous nos fenêtres et le cimetière des

guillotiné dans le beau milieu de notre jardin. Nous en avons, mon cher ami, enterré dix-huit cents, en cinq jours, dont un tiers de notre malheureuse maison » (Lettre du 29 brumaire, an III), et trois mois plus tard (2 pluviôse, an III) : « Avec tout cela, je ne me porte pas bien, ma détention *nationale*, la *guillotine sous les yeux*, m'a fait cent fois plus de mal que ne m'en avaient jamais fait toutes les bastilles imaginables ».

Il serait ainsi injuste de persister à croire aux « instincts sanguinaires » du Marquis. Si dans ses livres il a massacré froidement des milliers de personnes, dans la réalité il a sauvé ceux qu'il appelait ses « plus grands ennemis » : « Ce sont (les Montreuil) de plus des gueux, des scélérats reconnus, et que je pourrais perdre d'un mot si je voulais; mais j'ai pitié d'eux, je leur rends mépris et indifférence pour tout le mal qu'ils m'ont fait... »

III. - La sociabilité

Cette disposition qui nous imprime le désir de plaire est une manifestation de l'instinct sexuel. On a vu combien celui-ci était développé chez Sade. De même sa sociabilité est grande, toutes les fois qu'elle ne subit pas l'empreinte de son émotivité ou de son avidité.

La *politesse* du « divin Marquis » est reconnue. Le

récit de Charles Nodier que nous avons rapporté (3) finit ainsi : « J'ai dit que ce prisonnier (Sade) ne fit que passer sous mes yeux. Je me souviens seulement qu'il était poli jusqu'à l'obséquiosité, affable jusqu'à l'onction, et qu'il parlait respectueusement de tout ce qu'on respecte. »

Ses lettres quand elles ne sont pas écrites sous l'impulsion de la colère dépassent les formules de politesse consacrées à l'usage.

Sans insister davantage, nous nous bornerons à écouter G. Apollinaire qui montre les talents qui faisaient de Sade un homme agréable à fréquenter :

« Il était bon musicien, dansait à la perfection, montait très bien à cheval, était de première force à l'escrime et s'occupa même de sculpture. Il aimait beaucoup la peinture et passait de longues heures dans les galeries de tableaux. »

IV. - L'activité

Quand on ne tiendrait compte que du nombre interminable de ses œuvres, on ne pourrait que reconnaître l'énorme activité de Sade.

G. Apollinaire nous donne la mesure de travail journalier du Marquis : 5 à 6 pages remplies de son écriture fine et serrée.

Pendant sa vie nous le voyons constamment en ac-

(3) Cf. le portrait, p. 126

tion, le besoin d'agir est impérieux chez lui. Et quand il persiste à se cacher pour échapper à l'arrestation, il est malheureux et se plaint; il lui faut rentrer au risque de se faire appréhender, sa cachette le condamne à l'inaction.

Prisonnier, il se jette sur le papier. Libre, il prend part au mouvement révolutionnaire dans la Section des Piques. Détenu à Charenton, il persiste jusqu'à la fin de sa vie et malgré l'ébranlement de sa santé à écrire, à diriger personnellement le théâtre qu'il a fondé dans cet hospice et même à jouer divers rôles aux représentations qu'il y donnait.

Sade fut donc un *excité constitutionnel*. Ses lettres, ses écrits témoignent de cette excitation par le soulignement fréquent et par les expressions vives. Sa plus insignifiante lettre montre son effort à la colorer. Si nous devons imaginer Sade en train de discuter, nous ne pourrions nous le représenter autrement qu'élevant la voix et faisant de grands gestes.

En admettant, maintenant, le parallélisme qu'établissent Delmas et Boll (4) entre l'activité et l'humeur, on doit conclure que de Sade fut le plus souvent d'humeur gaie, optimiste. Quelle contradiction avec son œuvre! L'hypothèse est cependant plausible; elle expliquerait au moins qu'il ait pu endurer les 13 années de Bastille.

Cette excitation prise dans le sens que lui attribue Lévy-Valensi (5) : hyperfonctionnement plus ou moins

(4) Loc. cit., p. 138.

(5) Précis de psychiatrie. Paris, Baillière. 1925.

marqué, plus ou moins complet, des facultés psychiques, nous éclaire déjà sur la « graphorrhée » du Marquis.

V. - L'émotivité

Etre émotif signifie dans le langage courant être très émotif. C'est une erreur. Tous les hommes, comme le font remarquer Delmas et Boll possèdent cette disposition à réagir envers le milieu extérieur, à se défendre. Elle se manifeste par des émotions qui sont d'après Tastevin (6) au nombre de quatre : chagrin, anxiété, colère, et joie. L'émotivité est donc commune à tous les individus mais à des degrés variables allant de l'hypoémotivité (apathie) à la vraie constitution émotive qu'a magistralement décrite Ernest Dupré (7).

Sade est un hyperémotif. Il exprime sa joie et sa colère si promptement et si brutalement qu'il épuise d'un coup son potentiel d'émotivité. Aussi, la première minute passée il se calme au point de nous donner par la facilité de ces alternatives d'exaltation et d'apaisement, l'image d'une vraie *instabilité d'humeur*, d'un déséquilibre affectif.

Ses gardiens de prison ont connu et la Marquise a supporté ses colères terribles. Pour un oui, pour un

(6) Communication au Congrès de l'Association Française pour l'avancement des sciences. Bordeaux, 30 Juillet 1923.

(7) *La constitution émotive*, Paris Médical, Octobre 1911.

Pathologie de l'imagination et de l'émotivité, Paris. Payot 1925.

non, il met tout en branle. Malgré tout ce qu'il devait à sa femme il s'élève contre elle (certains même disent qu'il la battait) sitôt qu'elle faille tant soit peu à sa satisfaction d'enfant exigeant.

Dès qu'un envoi d'argent retarde il adresse des lettres de reproches ou d'insultes à Gaufridy qui sont bientôt suivies d'interminables excuses avec l'assurance de sa bonne foi, de son affection éternelle, etc.; cette comédie revient fréquemment dans sa correspondance. « Pour Dieu, ajoute-t-il en l'an IV, ne vous fâchez pas quand je me fâche, car si nous nous fâchons tous deux, qui nous raccommodera? Je veux avoir le droit de crier, de tempêter comme si on m'écorchait quand vous ne m'envoyez pas d'argent et votre seule réponse à cela doit toujours être une lettre de change. » Tout Sade est dans cette lettre. Son égoïsme, son tempérament coléreux, son indulgence envers lui-même; ainsi on voudra bien nous permettre de parler plus tard d'un véritable puérilisme affectif.

De même en l'an V son avidité et son émotivité lui créeront une vilaine petite histoire. Croyant que le receveur d'enregistrement Perrin a indûment perçu 29 fr. 70 c. il lui a adressé une lettre où il le qualifiait de fripon et de voleur. Résultat : Sade a dû faire des excuses, publier une rétractation et payer tous les frais.

Encore un trait : Lors du décret qui mettait en état d'arrestation les parents des *émigrés*, Sade, se fiant à la rumeur selon laquelle ses fils auraient émigré, n'a rien de plus pressé que de faire attester par deux

citoyens, trois lettres adressées à sa femme, au président de Montreuil, et à ses enfants où il se dégageait de toute responsabilité. Cette réaction était inutile, ses fils n'ayant pas émigré. Il s'en aperçoit plus tard mais la gaffe est faite.

Mais pour réagir fortement aux diverses circonstances, Sade ne paraît pas avoir une « constitution hyperémotive ». D'abord celle-ci a pour corollaire une hyper-affectivité et le Marquis était un hypoaffectif (8); d'autre part, elle s'accompagne de troubles vago-sympathiques trop perceptibles par l'individu pour que Sade, si plaintif, ne s'en fût jamais plaint.

Nous dirons donc qu'il était simplement un hyper-émotif.

La volonté

Quoique l'on ait pu donner de très belles pages sur la volonté (9), elle n'apparaît nullement comme une « entité » et ne correspond à aucune fonction spéciale (Delmas et Boll). Elle représente « la plus ou moins grande facilité de passage à la décision », elle est donc le résultat d'un mécanisme complexe d'ordre à la fois affectif et intellectuel et ressort du dynamisme psychique.

Ces considérations mises à part, il n'en est pas

(8) Cf. avec le sentiment familial, p. 157.

(9) C'est aux « Maladies de la volonté » de Th. Ribot que nous faisons principalement allusion.

moins vrai que pratiquement elle est considérée comme une entité psychologique; autrement on se heurterait aux plus grandes difficultés que nous pouvons contourner avec les termes commodes d' « hyperboulie », « hypoboulie », « aboulie » si nécessaires surtout depuis que P. Janet nous a apporté la notion des syndromes psychasthéniques.

Ainsi, puisque nous devons parler des troubles de la volonté chez Sade, la question de la place devient secondaire; notre plan d'étude étant artificiel ne saurait trop souffrir de l'abus que nous commettons en plaçant ici la volonté.

Si Sade fait sourire nombre de ceux qui s'intéressent à lui et qui le considèrent comme un « aimable mauvais sujet » trop inconséquent envers lui-même pour être pris au sérieux, c'est à son *hypoboulie* qu'il le doit.

Le docteur Béliard, après Marciat, indique très nettement ce trouble.

En effet Sade a donné durant toute sa vie, au moins durant sa vie d'activité génitale, l'exemple du sujet qui constamment se livre à des erreurs qui lui sont préjudiciables, promet de s'amender et récidive. Nous avons déjà vu quelques-unes de ces promesses exprimées sous forme de regrets de l'acte commis. Voici un dialogue entre deux personnes qui avaient fini par connaître Sade, sa belle-mère et Mlle de Rousset :

« Oh! si vous saviez, Mademoiselle, tout ce qu'il m'avait promis autrefois! Voyez, dans la place où nous sommes, quels serments n'a-t-il pas faits! — Je

le crois, il était dans l'intention d'effectuer ses promesses. L'homme est faible, Madame, vous le savez. » Effectivement Mlle de Rousset le croyait en ce moment-là; elle a bientôt été démentie. Quant à la Présidente, elle ne se leurrerait point sur la volonté de son gendre : « Si quelque chose peut calmer en général tout, c'est la liberté, écrivait-elle en 1777. Sans quoi, celle-ci annulée (l'affaire Nanon) il en renaîtrait de pires ».

Les goûts

Les goûts représentent des manifestations dynamiques de l'affectivité ayant ou non subi une plus ou moins grande empreinte du milieu extérieur. Elles sont à l'affectif ce que les souvenirs et croyances sont à l'intellect.

GOÛTS LIÉS A L'AVIDITÉ. — Nous trouvons chez Sade des goûts culinaires raffinés. A la fin du plan d'une maison publique il donne un « menu excitant ». Qu'on se rappelle également la lettre mentionnant les comestibles que lui envoyait la Marquise. Le gibier, les faisans, les perdrix sont à son goût, même s'ils proviennent de la « mégère », sa belle-mère.

GOÛTS LIÉS A LA SOCIABILITÉ. — Le goût de la toilette est développé chez lui. S'il n'affecte pas la mise excentrique d'un « incroyable » il ne semble pas avoir dédaigné la recherche du « dandysme » dont souffri-

ront tant d'hommes de lettres ⁽¹⁰⁾. Il se fait envoyer même en prison des effets vestimentaires plus ou moins utiles; il ne se gêne également pas de dire à la Marquise qu'il n'est pas satisfait de la moelle de bœuf et de l'eau de Cologne qu'elle lui a envoyées. (M. Talmeyr) ⁽¹¹⁾.

GOÛTS LIÉS A L'ÉMOTIVITÉ. — Ils sont très importants. Sade a profondément ancré en lui l'*amour du beau*. On l'a vu s'extasier devant des tableaux de peinture et l'on pouvait souvent le surprendre dans les salles du Louvre.

Dans « Juliette » il fait admirer à la plus perverse de ses héroïnes, Juliette, les beautés artistiques de Florence.

Lui-même se trouvant en Italie aux prises avec les plus grandes difficultés pécuniaires, n'hésite pas, dès qu'il se trouve en possession de quelque argent, à acheter des faïences artistiques de Rome.

Il était également épris de la musique, nous dit Apollinaire. Nous le croyons d'autant plus volontiers que tout plaide à la faveur du sens artistique chez le « divin Marquis ».

Ces goûts raffinés sont tous en sa faveur. Mais ils lui ont créé l'aptitude à la distinction du beau où se frotte constamment son inouïe convoitise de cupide. Sa satisfaction en devient plus difficile.

(10) Voir Ph. SCOURAS. Essai Médico-Psychologique sur Charles Baudelaire, Thèse Lyon. 1929.

(11) Loc. cit., p. 58.

L'amitié

Le seul ami que nous connaissions à Sade est Gaufridy. Ce qui vient d'être dit antérieurement nous permet de ne pas insister sur cette question.

La liaison Sade-Gaufridy date de leur enfance. Puis l'ami devenu notaire et homme d'affaires du Marquis, l'intérêt vient se mêler à l'amitié. Il n'en fallait pas plus à ce dernier. Nous avons vu combien il subordonne ses sentiments à son amitié.

L'INIMITÉ au contraire offre un terrain plus cultivé.

Qu'on veuille bien se rappeler la lettre de Mirabeau narrant un incident entré lui et Sade au donjon de Vincennes. Elle donne une fois de plus une idée des colères du Marquis. Celui-ci a de même inséré dans « Juliette » quelques lignes hostiles à l'égard de Mirabeau, son cousin, pour qui il semblait nourrir une étrange antipathie. Cependant quand ce dernier est mort (1791), Sade n'a pas manqué d'exprimer à Gaufridy sa tristesse de la disparition du *libérateur de la France* et ceci semble d'autant plus étrange que l'auteur d'*Erotika biblion* accusé, non sans raison, de se concilier avec les royalistes avait perdu de sa popularité. Quelle que soit la raison de ce changement dans les sentiments de Sade, nous pouvons constater qu'il n'a pas, une fois de plus, été capable de haine et de rancune. Peut-être même avait-il conçu quelque sympathie pour Mirabeau dont la jeunesse aventurière était si superposable à la sienne.

Quant à Retif, son ennemi littéraire, Sade semble

n'en avoir fait aucun cas. Il n'en parle ni dans sa correspondance, ni dans son œuvre. Par contre, Retif n'a jamais manqué l'occasion de l'injurier ou d'inventer sur son compte des histoires imaginaires. Nous avons déjà connu sa version sur l'affaire Keller, sur les cantharides. Pendant la Terreur, redoutant le « vivodisséqueur » le désigne sous le nom de M. Bénavent et construit sur lui toute une histoire monstrueuse (1794).

De plus, Retif qui était un paranoïaque (Charpentier) ⁽¹²⁾ a composé l'« Anti-Justine », ouvrage pornographique d'une obscénité odieuse, dans le but de remédier au trouble social qu'engendrait Sade par « Justine ». A toutes les débauches décrites par ce dernier, il substituait le culte de l'inceste. On conviendra que ce contre-poison homéopathique n'était rien moins dangereux que le poison.

Les biographes de Retif n'ont pas manqué de paralléliser les deux hommes. Tantôt en s'excusant comme John Grand Carteret ⁽¹³⁾, tantôt comme Charpentier, en faisant ressortir leur psychisme morbide : « Il (Retif) ne se doutait pas qu'un jour le même chapitre de la pathologie mentale réunirait lui, Retif, l'adorateur fervent des femmes, et Sade, le bourreau cruel des femmes. » Inutile de dire que nous ne nous rallions point à cette opinion.

Que les livres du Marquis lui ont dû créer des inimitiés, cela est hors de doute. On pourrait, croyons-

(12) Loc. cit., p. 127.

(13) Introduction précédant la réimpression abrégée de « Monsieur Nicolas », Paris. L. Michaud.

nous, trouver dans la littérature de l'époque la réaction anti-sadique. « *Paméla ou la vertu récompensée* », cette comédie de François de Neufchâteau représentée en 1793 (HENRY LUMIÈRE) ⁽¹⁴⁾, deux ans après que « *Justine ou les malheurs de la vertu* » jouissait d'une vogue considérable, n'en serait pas un exemple ? De même que ces vers adressés en guise de remerciements par Neufchâteau aux interprètes de sa pièce ? (Lumière.)

Ah ! pour vous et pour un auteur
Peut-il être un prix plus flatteur
Que de voir, en sortant, la mère de famille
Dire avec intérêt : « J'aime ces pièces-là ;
« Et quand on jouera *Paméla*
« J'aurai soin d'y mener ma fille ! »

Le sentiment familial

Nulle part l'hypoaffektivité de Sade ne paraît aussi brutalement que dans ses relations avec sa famille. Mauvais mari, mauvais père, il n'a jamais aimé que lui-même.

Nous ne connaissons pas ses sentiments envers ses parents. En tout cas, il n'en fait jamais mention. Pas un regret, pas un souvenir de la tendresse maternelle ne vient l'annoblir dans sa route égoïste.

On a vu comment il se comportait envers sa femme.

(14) *Le Théâtre Français pendant la Révolution*. Paris. Dentu.

Elle l'a fait évader de Miolans, elle a perdu pendant de nombreuses années sa quiétude, son bien-être pour le servir, elle s'est élevée en obstacle aux desseins de sa mère en pardonnant continuellement l'indigne époux dont elle sollicite en vain une marque de sympathie sinon d'amour, d'estime sinon de reconnaissance : « Dans la petite liste que tu m'as envoyée en dernier lieu des choses dont tu avais besoin, tu ne m'as pas dit, mon tendre ami, le plus petit mot d'amitié, et je suis d'autant plus sensible à cela que je crois toujours que tu ne m'aimes pas », (M. Talmeyr) lui écrit-elle à la Bastille. Son amour est tout entier là-dedans : « Mon bon ami, doutes-tu toujours de mon affection ? Doutes-tu que, s'il était en mon pouvoir, j'abandonnerais ma situation ? Doutes-tu enfin que je travaille à notre réunion pour l'accélérer le plus tôt possible ? réponds-moi : c'est double peine pour moi d'être privée de tes lettres. Es-tu content de ce que je t'ai envoyé ? Veux-tu autre chose ? Si tu savais la joie que j'éprouve lorsque je prépare ta petite corbeille, tu me mettrais plus souvent à même de m'en acquitter. Je suis toujours et serai, tant qu'il me restera un souffle de vie, tout âme et tout cœur pour toi. » (Ginisty.)

Le Marquis a pu rester toute sa vie insensible à cet amour. Et quand la Marquise, de guerre lasse, et son mari étant mis en liberté, demandé la séparation, il ne déplore que les ennuis pécuniaires qui en découlent.

Nous croyons inutile d'insister davantage. Sa femme a représenté pour lui « la canaille Montreuillique ».

Mais il en est de même de ses enfants. Il ne demande jamais à les voir et les a, en somme, bien peu vus. Et quand il revoit après plusieurs années sa fille, Laure, il n'aura de plus pressé que d'écrire qu'elle a « les yeux bridés » et qu'elle est bête comme une oie. Où est l'aveuglement paternel ?

Son fils aîné subit une avalanche d'injures dès que sa conduite n'est pas conforme à l'avidité paternelle : « ce scélérat », ce « gueux », ce « monstre », ce « traître », ce « coquin qui se dit mon fils ». Avait-il tort de prendre le parti de sa mère ?

Et voici un aphorisme à ce sujet : « Où les procédés n'existent plus, le sang n'est rien, et si mon bras se gangrenait, je le ferais couper demain. » Il n'y en avait pas lieu ; le chevalier de Sade semble avoir été un bon fils et dont la mère sera fière. « L'histoire de la Nation Française », qu'il a fait paraître en 1805, est digne d'intérêt.

Son fils clérical de l'ordre de Malte ne présente pas plus d'intérêt pour son père. « Ne mettez pas toujours en avant ma *famille*, mes *enfants*, parce que *je n'ai point de famille, encore moins d'enfants*, et que tous ces parents-là se sont trop mal conduits et se conduisent encore trop mal vis-à-vis de moi pour que je puisse avoir le moindre sentiment pour eux. Si vous saviez les indignités dont *celui qu'on appelle* mon fils se rend coupable envers moi, vous en frémiriez ! » (an VIII).

On ne saurait ajouter un seul mot. Effectivement toute la conduite de Sade donne la preuve qu'il « n'avait point de famille, encore moins d'enfants ». Il n'avait que lui.

CHAPITRE III

L'intellect

L'obscurité de nos connaissances sur les plus nobles fonctions de l'organisation humaine rend de ce terrain l'exploration difficile. Hélas, une étude psychologique ne peut garder la précision d'une observation clinique, ses moyens d'investigation étant tels qu'il s'en suit un éloignement fatal de l'objectivité.

Nous avons écarté l'œuvre de Sade au cours de l'étude de son affectivité, celle-ci en étant la cause et non le résultat. Mais elle résulte par contre des fonctions intellectuelles de l'auteur. Aussi nous avons à dessein donné au cours de l'exposé de l'œuvre, le plus d'extraits possibles, ce qui nous a permis de nous faire déjà une idée sur elles. Nous aurons donc recours par la suite aux ouvrages du Marquis de Sade.

La mémoire

Elle ne paraît nullement troublée chez Sade. Mémoire de *fixation* et mémoire d'*évocation*, pour employer les termes psychiatriques *ad hoc*, fonctionnent normalement chez lui.

Il se rappelle les moindres détails et fait preuve, par des citations qu'il imprime parfois dans ses lettres, d'une puissance de conversation et d'évocation peu commune.

L'intelligence

« Un pareil travail supposait une cervelle bien ordonnée, mais la composition même de ses ouvrages exigeait beaucoup de recherches dans la littérature ancienne et moderne et avait pour but de démontrer que les grandes dépravations avaient été autorisées par les Grecs et les Romains. Ce genre d'investigations n'était pas moral, sans doute, mais il fallait une raison droite pour faire ces recherches qu'il met en action sous forme de romans et qui établit sur des faits une sorte de doctrine et système... »

Ainsi s'exprimait Marc-Antoine Baudot, ancien député à l'Assemblée législative dans ses *Notes historiques* publiées par Mme Edgar Quinet (Apollinaire).

L'intelligence de Sade a frappé tous ses biographes. Nous avons voulu la suivre, de même que son comportement, dès le début, dès le Lycée Louis-le-Grand, quoique sceptique sur la valeur des performances scolaires qu'on a voulu exploiter en psychiatrie pour délimiter, en partant sur elles, l'intelligence. Il n'en reste pas moins qu'une aptitude prononcée aux études plaide en sa faveur. Malheureusement les archives de ce Lycée n'ont pu nous donner comme tout renseigne-

ment que l'absence du nom du Marquis dans la liste des Prix de son époque.

Sa vie, malgré son inadaptabilité sociale relative, nous l'a montré agir en homme intelligent, ce qui le rendait ainsi plus apte à satisfaire ses insatiables désirs.

Mais c'est son œuvre surtout qui en fait amplement justice. Malgré son instruction et sa culture, il fallait une association et une coordination d'idées intenses pour faire jaillir cette œuvre infernale mais puissante. Récemment encore cette intelligence a été ressortie dans une thèse de doctorat ès-lettres ⁽¹⁾ où le parallélisme entre Sade et Swinburne lui est flatteur.

Nous nous plaçons ainsi à côté de tous ses biographes pour admettre une intelligence prononcée chez lui.

Une restriction cependant s'impose. Nous avons vu combien de fois il contourne l'obstacle dans son œuvre sans oser le regarder en face.

Ainsi son raisonnement n'est point univoque ; tantôt simpliste, tantôt finaliste, il a souvent recours au sophisme et adoptera enfin, quand il se trouve impuissant à démontrer ce qu'il avance, les idées qu'il attaquait : il tire souvent du point qu'il mettait en joue un instant avant. Et ce qui l'assombrit le plus, c'est le goût du paradoxe ⁽²⁾ outré, sorte de snobisme intellectuel qu'il met à contribution. Ainsi nous ne pouvons pas nous empêcher de dire avec P. Bourdin : « Il laisse divaguer sa pensée et s'amuse des conclu-

(1) LAFOURCADE. *La Jeunesse de Swinburne*. Stransbourg-Paris. Soc. d'édition. Les belles lettres. 1928.

(2) Voir la tendance mythomane.

sons auxquelles il parvient derrière elle. Il ne choisit ni ne médite ; il flaire plus qu'il n'invente. »

Mais n'est-ce pas nier à César ce qui lui appartient que d'empêcher ce qui est ainsi flairé de sortir au jour ? Qu'importe le moyen quand Sade se trouve de droit devancier de tant de philosophes ? Et ne pouvons-nous pas qualifier avec Maurice Heine de désastre « le préjudice causé au patrimoine humain par une importante destruction de manuscrits » de Sade ? Mais nous n'irons pas avec lui jusqu'à attribuer au Marquis le qualificatif de génie.

Écoutons à ce propos deux éminents savants, RÉMOND et VOIVENEL ⁽³⁾ : ...la dégénérescence se traduit presque toujours par des modifications de l'instinct sexuel, soit dans le sens de l'insuffisance, soit dans celui de la perversion. Le génie littéraire ne peut donc plus se développer aux dépens des qualités essentielles au maintien de la race. Quand celles-ci disparaissent le génie s'étiolé, soit qu'il tombe dans le silence, soit que, comme chez le marquis de Sade ou Sacher Masoch, il évolue vers le monstrueux. »

L'instinct sexuel de Sade est loin d'être insuffisant ; et ses perversions restent toujours à démontrer. Ainsi, jusqu'à nouvel ordre, son génie ne s'étiolé pas. Mais où est-il seulement ce génie et s'il existe, quelles concessions ne doit-il faire pour s'accomoder, malgré ce degré élevé d'intelligence, de la superficialité Sadique !

(3) « *Le génie littéraire* ». Paris. Alcan. 1912.

MM. Rémond et Voivenel ont contribué, après le Docteur Toulouse, à démontrer la fausseté des anciennes conceptions sur le génie selon lesquelles il serait corollaire de la névropathie ⁽⁴⁾ (Moreau de Tours, Lombroso). Mais la seule connaissance de la vie et des œuvres de Sade dispense de démontrer l'absence de génie que personne — sauf M. Heine — ne lui accorde par des perversions sexuelles qu'il n'avait pas.

Le jugement

Le jugement est droit et précis chez le Marquis. A ce sujet on ne peut pas le prendre en défaut. L'acuité de son esprit critique est telle qu'il est le premier à en souffrir. Car elle s'étend à lui-même jusqu'à reconnaître ses faiblesses. Mais il est inconscient de son égoïsme.

Un jugement pareil a, et cela va sans dire, la notion exacte du rapport élémentaire *moi-ici-maintenant* (Minkowsky) ⁽⁵⁾. Ses perceptions sont inaltérées et restent telles après les élaborations intellectuelles les plus complexes, du moins tant qu'elles se mettent à l'abri de l'autophilie.

C'est à ce jugement que réside bien plus qu'à son

(4) *Nihil magnum ingénium sine mixtura dementiae.*

(5) *La schizophrénie.* Paris, Payot. 1927.

style médiocre ou à son imagination, l'incontestable valeur de son œuvre. Pendant que sa pensée évolue, Sade remplit les pages automatiquement ; mais le jugement est aux aguêts, on dirait malgré lui ; et dans l'exposé de sa philosophie sophiste et inadmissible, on trouve fortuitement une idée profonde qu'il aura captivée au passage.

Sa discrimination possède une tension élevée. Il avait pressenti la révolution Russe, prévu la révolution Française à laquelle il jouera un beau rôle. Rappelons ainsi en imitant Pinel ⁽⁶⁾ la phrase de La Bruyère : « Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamants et les perles. »

L'imagination

Nous n'insisterons point sur la simple aptitude à la construction des images et à leur combinaison poussée à un haut degré chez Sade ; cela est accessible dès que l'on ouvre un de ses livres notoires. Quoique partant sur des données souvent étrangères, il combine les faits à tel point que nombre d'auteurs s'y sont laissés prendre pour considérer, en tenant compte surtout des excès sexuels et de la disposition impossible des groupes orgiaques qu'il décrit, un vrai délire imaginatif chez Sade.

(6) LAIGNEL-LAVASTINE, BARBÉ et DELMAS. *La pratique psychiatrique*. Paris. Baillière, 1919

Cependant, « il y a des hommes, notamment des romanciers, chez qui une imagination extraordinairement puissante et féconde va de pair avec la plus scrupuleuse véracité », nous apprend Rogues de Fursac dans son « Manuel de Psychiatrie » (7).

Ainsi, c'est ailleurs qu'il faut chercher la possibilité de troubles de l'imagination chez Sade.

La tendance mythomaniaque

Elle tient de l'intellectuel et de l'affectif. Du premier en ce sens que la mythomanie caractérisée idéatoire ou idéo-pragmatique (pithiatisme) s'observe surtout chez les débiles et s'alimente d'une imagination souvent bien pauvre. Du second en ce sens qu'elle tire ses origines des tendances instinctives plus ou moins élaborées et se trouve en relation directe avec des états affectifs, auxquels elle aspire le plus souvent consciemment, toujours utiles ou agréables au sujet ; d'où la distinction en mythomanie vaniteuse, maligne ou perverse établie par Ernest Dupré (8).

C'est à ce dernier point de vue qu'il faut envisager Sade en tenant compte des troubles du caractère que nous avons constatés.

Sade n'est pas Tartarin ; on ne peut pas le taxer de mythomanie vaniteuse ; de mythomanie maligne non

(7) Paris. Alcan. 1923.

(8) Pathologie de l'imagination et de l'émotivité. Paris. Payot. 1925.

plus. On peut par contre révéler en lui la tendance mythomane perverse.

Le « divin Marquis » est un *exagérateur*. On l'a vu dans ses lettres lors de l'emprisonnement à Vincennes et dans son rapport au sujet des cantharides. Sa correspondance en fait foi : ses expressions sont toujours exagérées. De l'argent ou il meurt ; ou plutôt il se tue : la menace du suicide revient souvent et est parfois accompagnée de celle de l'homicide. S'il ne reçoit bientôt pas d'argent, il vient à la Coste « avec deux pistolets, l'un pour vous, l'autre pour moi ». Les mêmes faits récidivent, mais il a trop la faiblesse de tenir à la vie pour réaliser ses menaces.

Le goût du paradoxe se trouve on ne peut plus développé chez lui. « On trouvera peut-être nos idées un peu fortes : qu'est-ce que cela fait ? n'avons-nous pas acquis le droit de tout dire ? », disait-il dans la « Philosophie ». S'étant ainsi octroyé ce droit, il glisse sur la pente où le poussent ses éditeurs d'un côté, qui réclament des livres de plus en plus obscènes, et son tempérament de l'autre. Sa philosophie pullule de sophismes et de paradoxes dont nous avons mis quelques-uns en évidence au cours du bref exposé que nous en avons fait ; nous n'y reviendrons pas.

L'altération de la vérité est rare chez lui. On trouve cependant quelques exemples, tel celui de cette lettre de 1775 où le marquis écrivant à Gaufridy, a, pour justifier une courte absence de la Marquise, immédiatement édifié un mensonge : « En l'absence de madame qui est allée faire un petit voyage de trois jours, je vous prie d'envoyer, monsieur... » ; là-dessus ma-

dame arrive pour rectifier : « Vous voyez qu'il ne sait pas ce qu'il dit et que je suis de retour ». Voici donc un incident petit mais significatif.

Mais là où le marquis a excellé, c'est au *mensonge* sans bornes dès qu'un profit quelconque brille à l'horizon de sa cupidité. Qu'on se rappelle l'histoire de la vente de la Grand'Bastide. En 1775 également le Marquis implore de Rome de l'argent depuis longtemps et n'en reçoit pas ; brusquement un jour, à l'occasion de quelques inquiétudes que lui causait son prochain retour à la Coste, il écrit : « Je mène avec moi six déserteurs bohémiens que j'ai engagés ici et qui sauront me défendre des valeureux et braves cavaliers provençaux ! ».

On le surprend souvent à mentir ; le « bluff » lui est coutumier. Ainsi sans chercher des faits isolés qui abondent, il suffit de s'en convaincre en regardant dans sa totalité l'édifice Sadique.

Jean-Jacques Brousson l'a bien imaginé dans la « Nuit du marquis de Sade » (« Nuits sans-culotte »). Il montre le mystificateur, créant tout le système des excès et perversions sexuelles, et impuissant devant les plus savantes caresses féminines. On s'imaginait un Maître et on trouve un Fantôme.

Mais son plus beau mensonge, d'après Bourdin, fut sa conduite « républicaine ». Le secrétaire et plus tard Président de la Section des Piques fait mettre à l'abri ses titres de noblesse dès qu'il craint leur destruction par les républicains.

Ainsi Sade apparaît sous son vrai jour. Exagéra-

teur, aimant le paradoxe, altérant la vérité et menteur systématique, en un mot mythomane. Tant pis pour son auréole. Elle n'a mystifié que trop longtemps.

Croyances et convictions

Le sentiment religieux

Sade fut un athée. Cela ressort de toute sa conduite, et c'est ici où il a montré, malgré les apparences, la plus grande constance. Il a été reconnu que le rapprochement aux sacrements de l'église qu'il réclamait pendant son premier emprisonnement à Vincennes était pur « bluff ». De même quand il supplie Gaudridy au nom de Dieu et des principes religieux il n'en use que pour pincer la corde sensible du notaire.

Son athéisme n'a même pas eu raison de sa faiblesse innée. Mourant, à l'âge avancé de 74 ans, il y persiste et exige son enterrement sans cérémonie religieuse ; même son goût de paraître s'y est étouffé.

C'est la seule constance que l'on trouve chez lui. Quelle que soit notre opinion personnelle, nous ne devons pas lui refuser cette justice.

Le sentiment patriotique

Nous avons vu que Sade a pris part à la guerre de 7 ans ; il y a montré une conduite digne. Mais tous les renseignements nous manquent à cet égard.

On ne trouve pas non plus, d'autres éléments où il exprime ses opinions patriotiques. Il est à remarquer cependant que malgré le caractère antisocial et partant antipatriotique de son œuvre, il n'attaque jamais l'idée de la Patrie. Au contraire une partie de sa philosophie exprimée dans : Français, encore un effort si vous voulez être républicains, aspire directement — à sa façon naturellement — au bien-être de la nation.

Mais il s'agit là de Sade-républicain. Mais il n'avait adopté le nouveau régime que parce que celui-ci l'avait délivré de l'ancien dont il redoutait le retour, comme il le dit lui-même, dans une lettre publiée par G. Apollinaire.

La prétendue folie

Nous venons de donner l'analyse de la personnalité du « divin marquis » en essayant de nous éloigner le moins possible des cadres d'une observation psychiatrique.

L'étude volontiers trop analytique que nous avons faite nous permet, par le groupement des données acquises, de procéder à la synthèse pour aboutir aux conclusions.

Dans sa totalité, son œuvre mise à part, Sade mérite l'indulgence. Son puissant appétit sexuel l'a poussé à des actes qui ont fortement alimenté la légende et entraîné de multiples emprisonnements qu'il ne méritait pas. Mais cette même légende qui lui a

tant nuit l'a en même temps enveloppé d'un manteau que l'on cherche toujours à soulever puisqu'il dissimule l'attrait du défendu. Il nous en a donné les moyens, mais non sans avoir eu soin de se rendre plus obscène, se rendant ainsi plus attirant, plus « défendu ». Mais il ne se doutait pas que ses descriptions des perversions sexuelles constitueront la presque totalité de la psychopathologie sexuelle.

Ainsi sa réputation infâme peut avoir été la cause qui a déclenché ses productions littéraires. Ajoutons deux autres facteurs favorables : l'influence du milieu extérieur, extrêmement corrompu au XVIII^e siècle, et la pauvreté extrême qu'il a connue après la Révolution et à laquelle il ne pouvait remédier quelque peu qu'en obcénisant de plus en plus son œuvre. Ce dernier détail est exact non seulement par la déclaration que lui-même fait dans sa lettre du 12 juin 1792 à l'avocat Reinaud, mais aussi parce que l'obscénité de ses livres croît parallèlement à son appauvrissement ; sa première « Justine », qu'il avait écrite en 1787, avant la République et jouissant d'une situation aisée, en est dépourvue.

Mais ces causes étaient insuffisantes. Il fallait le terrain pour la germination de telles fleurs. Et il existait chez Sade.

Car il a conservé toute sa vie le caractère primitif de l'affectivité infantile. Cupide et égoïste, il ne cesse de tout ramener à son besoin ou à son plaisir, et cela d'autant plus adroitement qu'il possède de hautes qualités intellectuelles. Il se sert des pires bassesses, s'avilit et abaisse son amour-propre et son orgueil ;

la famille, sa femme, ses enfants n'y comptent pour rien. Incapable d'une amitié, le seul amour qu'il a semblé éprouver n'était qu'un désir oublié sitôt satisfait. Dès qu'il se voit en mauvaise situation, il implore l'affection de ceux qu'il n'aime pas et use, pour s'en tirer, du moyen dont il se sert même quand il est en bonne : le mensonge, où il est poussé par son émotivité et son autophilie. Il n'est ni bon ni méchant et s'il en revêt tour à tour le masque, ce n'est que provisoirement ; il est incapable d'y persister ; il n'a pas de volonté. Il se livre donc à des actes auxquels le pousse sa sexualité sans se préoccuper des suites qu'ils pourront avoir.

Ainsi cette avidité insatiable, cette activité d'excité, cette émotivité exagérée, cette bonté insuffisante et égoïste, cette faiblesse de volonté, cette insensibilité à l'égard de sa famille, cette tendance mythomaniacque, placent sa constitution aux confins de la constitution perverse.

Néanmoins, Sade ne porte aucune tare psychopathique héréditaire dont l'existence nous eût, d'après les idées de Morel et Magnan, mis sur la voie d'une dégénérescence hypothétique. Celle-ci ne peut pas se soutenir sur des éléments psychopathologiques qu'on ne décèle pas parmi les membres d'une famille qui, durant cinq siècles, a évolué normalement laissant des indices d'un excellent fonctionnement psychique.

La question de la prétendue « folie » de Sade n'existe plus. Malgré l'assertion de Tarnowsky et malgré le rapport du Docteur Royer-Collard, où il était dit que : son seul délire est celui du vice. Ici aussi la

légende et l'œuvre du marquis sont intervenues. Car il n'a jamais présenté de délire quelconque et il serait téméraire de le taxer de folie morale.

Le seul trait revêtant une allure vraiment morbide, ce sont les annotations sur les lettres de la Marquise avec ces chiffres cabalistiques si voisins des interprétations délirantes. Mais Sade n'a jamais présenté de syndrome mental comportant plus ou moins constamment ces troubles (9). On ne saurait nullement, d'autre part, en faire un vrai délire d'interprétation, non seulement car ces simili-interprétations ne constituent qu'un fait isolé, mais aussi parce que Sade ne possède aucun élément de la constitution paranoïaque.

C'est le qualificatif de « fou » qui lui a été maintes fois attribué, qui nous contraint à discuter cette question. Rien ne plaide en sa faveur. A moins qu'on ne veuille convenir avec lui que :

Tous les hommes sont fous; il faut, pour n'en point voir,
S'enfermer dans sa chambre et briser son miroir.

La santé. - La mort

Les antécédents héréditaires ou collatéraux font défaut chez Sade. Il semble par ailleurs avoir toujours joui d'une excellente santé jusque vers 1786. En ce

(9) Au nombre de quatre d'après Lévy-Valensi (Loc. cit.) : Mélancolie, psychose hallucinatoire chronique, délire systématisé d'interprétation, psychose alcoolique systématisée.

moment (le marquis a 46 ans) commencent des troubles oculaires consistant en des douleurs imprécises et baisse de la vue. Il s'en plaint pendant longtemps et il est probable qu'il voyait très peu à la fin de sa vie.

En même temps son embonpoint gagnait du terrain et la Marquise déclare, en 1787, qu'il « a prodigieusement grossi ». Sa santé commençait à fléchir ; ainsi, en 1790, sorti de prison, il écrit à Gaufridy : « A peine mes forces suffisent-elles à tous les maux dont je suis accablé. Ce sont des toux, des maux d'yeux, d'estomac, de tête ; ce sont des rhumatismes, enfin je ne sais quoi. » Ces « rhumatismes » avaient déjà fait leur apparition en 1786 sous forme de « douleurs aux pieds » ; son chirurgien diagnostiqua la goutte, son médecin pensait à une origine rhumatismale.

Ainsi le Marquis arrive à 50 ans obèse, pléthorique, toussant, essoufflé, et avec des douleurs articulaires. Il est donc probable qu'il s'agit d'arthritisme avec emphysème.

Il prétend en l'an I (1793) avoir « craché le sang » ; il en parle une seule fois. Si cela était vrai, il aurait poussé les hauts cris. Sade semble y avoir menti. En l'an VIII (1800) il entre à l'hôpital de Versailles où « la charité publique » l'a accueilli ; il est absolument privé d'argent ; mais il ne se plaint pas de sa santé.

A Charenton elle lui permet de montrer l'activité qu'il a déployée. Enfin il meurt le 2 décembre 1814 après une courte maladie de quelques jours. Le Docteur Hamon qui le soignait diagnostiqua un *engouement pulmonaire à forme d'asthme*.

Le Docteur Béliard pense qu'il s'agissait d'une *dégénérescence graisseuse du cœur avec œdème pulmonaire*. L'hypothèse est très plausible. Mais il est également possible que Sade ait succombé à une *défaillance cardiaque* au cours d'une *atteinte pulmonaire aiguë* (on était en hiver), telle une pneumonie survenue sur un terrain emphysémateux.

Conclusions

I. — Le Marquis de Sade ne semble présenter aucune tare psychique héréditaire. L'étude de sa vie, de son œuvre et de sa correspondance, nous conduisent à des déductions qui nous permettent de comprendre sa personnalité.

II. — Nous avons pu constater chez lui des troubles intellectuels peu importants et des troubles affectifs profonds.

Dans le premier ordre il apparaît comme un imaginaire intense allant jusqu'à faire preuve d'une *tendance mythomaniacale* nette, se traduisant par de l'exagération, du goût du paradoxe et enfin du mensonge à caractère utilitaire.

III. — Mais ce qui tient la place primordiale dans sa personnalité, ce sont les modifications de l'affectivité assez intenses pour être aisément mises en évidence.

Il apparaît ainsi comme un avide, égoïste et cupide, mais sans orgueil ni amour-propre ; d'une bonté réelle, mais nullement altruiste, d'une émotivité développée associée à une activité forte mais variable, il

conserve toute son existence un *puérilisme affectif* qui, de concert avec sa tendance mythomaniacale, rend sa constitution très voisine de la constitution perverse.

IV. — Cette affectivité troublée, subissant également les influences du milieu extérieur (la corruption des mœurs du XVIII^e siècle), explique le caractère outrageusement obscène de son œuvre.

Par contre, ses hautes qualités intellectuelles fécondées par une grande culture lui ont permis de rendre son œuvre du plus grand intérêt, non seulement par rapport à la psychopathologie sexuelle (description et analyse de toutes les perversions), mais aussi par sa philosophie qui, quoique inadmissible pour nos mœurs actuelles, contient quelques idées profondes, reprises depuis par nombre de philosophes et de savants.

Vu :
LE DOYEN,
JEAN LEPINE.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
ETIENNE MARTIN.

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 18 Octobre 1930.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
JOSEPH GHEUSI.

Bibliographie

(Relative à la question Sade)

ALMÉRAS (Henri de). — *Le Marquis de Sade, l'homme et l'écrivain*. Paris, Albin-Michel, 1906.

APPOLLINAIRE (Guil.). — *L'enfer de la Bibliothèque Nationale*. Paris.

— *L'œuvre du Marquis de Sade*. Bibliothèque des curieux, 1909.

BÉGIS (A.). — « Répertoire du château de la Bastille » in *Nouvelle Revue*, nov. et déc., 1882.

BÉLIARD (Oct.). — « Pour le Marquis de Sade ». *Revue du Médecin*, mai 1930.

— *Le Marquis de Sade*. Edition du Laurier, Paris. *Biographie ancienne et moderne*, Paris 1837, t. 37.

Biographie générale.

Biographie universelle et portative des contemporains. 1838, T. V.

BONNEAU (Alc.). — Analyse de Justine et Juliette. *La curiosité littéraire et bibliographique*. 1882, T. I et III. Sade.

— *Dictionnaire Larousse*.

BOURDIN (Paul). — *Correspondance inédite du Marquis de Sade*. Librairie de France, Paris, 1929.

BRIÈRE DE BOISMONT. — *Gazette médicale de Paris*. 2 juillet 1849.

CABANÈS. — *Chronique Médicale*. 15 décembre 1902,
Le Cabinet secret de l'histoire. Paris, Maloine, 1905,
T. III.

CARTERET (J.-G.). — Introduction dans *Monsieur Nicolas*
par Rétif de la Bretonne. Paris, Michaud.

CASSOU. — « *Poésie* ». *Nouvelles Littéraires*, 23 août 1930

CHARPENTIER. — *Relif de la Bretonne*. Thèse de Bor-
deaux, 1912.

CHEVÉ (E.). — *Virilités*. Paris, A. Lemerre, 1882.

DUEHREN (Eugène). — (Dr. Iwan Bloch). *Le Marquis de*
Sade et son temps, traduit de l'allemand par le Dr.
Weber, Berlin. Paris, 1901.

— *Neue Forschungen über den Marquis de Sade*
und seine Zeit. Berlin, Harrwitz, 1904.

EULENBURG. — « *Der Marquis de Sade* » in *Zukunft*. No
26. 1889.

FLORENCE (J.). — *Vie intellectuelle*. 15 février 1911.

GINISTY (P.). — « *Lettres inédites de la Marquise de*
Sade ». La grande revue, n° 1, 1899.

HEINE (Maurice). — Article in *Nouvelle Revue Française*,
1^{er} août 1930.

— *Les infortunes de la vertu* par le Marquis de
Sade. Editions Fourcade, Paris, 1930.

HENRIOT (E.). — « *La vraie figure du Marquis de Sade* ».
Le temps, 25 février 1930.

JACOBUS (X...). — *Le Marquis de Sade et son œuvre etc.*.
Paris Carrington 1901

JANIN (Jules). — « *Le Marquis de Sade* » in *Revue de*
Paris. Paris 1834, T. XI.

LACROIX (D.). — (Bibliophile Jacob) « *xviii^{me} siècle etc.* »
Paris 1875.

— « *La vérité sur les deux procès criminels du*
Marquis de Sade. » *Revue de Paris* 1837 puis dans
« *Curiosités de l'histoire de France* », 1858.

Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Retif de la Bretonne. Paris 1875.

LAFOURCADE (G.). — *La jeunesse de Swinburne.* Thèse de doctorat ès-lettres, Strasbourg-Paris 1928.

MANUEL. — *La Bastille dévoilée.*

MARCIAT (D^r). — « *Le Marquis de Sade et le Sadisme* », in « *Vacher l'éventreur* » par A. Lacassagne, Lyon-Paris 1899.

Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République en France, (ou Mémoires secrets de Bachaumont).
T. VI.

MÉNARD P. (D^r). — « *Le Marquis de Sade : étude graphologique* » in *Documents*, n° 7, Décembre 1929.

MERCIER (Séb.). — *Nouveau tableau de Paris.*

MOREAU DE TOURS. — *Aberrations du sens génésique.* Paris 1887.

NODIER (Ch.). — *Souvenirs, Portraits de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Levasseur, 1831.

PITOU (A.). — *Analyse de mes malheurs et de mes persécutions depuis 26 ans.* Paris, 1816.

RÉMOND et VOIVENEL. — *Le génie littéraire.* Paris, Alcan, 1912.

RÉTIF DE LA BRETONNE. — *Monsieur Nicolas.*

— *Les Nuits de Paris.*

— *L'Anti-Justine.*

Revue anecdotique, 1860, 1^{er} semestre.

Revue rétrospective, publiée par Taschereau.

TAINÉ. — *Les origines de la France contemporaine.* Paris 1885, vol. III.

TALMEYR (M.). — « *Un monstre dans du coton* » in *Figaro*, 18 septembre 1926.

— « *Deux grandes familles du XVIII^e siècle* » in *Figaro*, 10 juillet 1906.

TARNOWSKY. — *Die Krankhaften Erscheinungen des Geschlechtssinnes.* Berlin, Hirschfeld, 1886.

UZANNE (O.). — *Idées sur les romans*, par D. A. F., Sade, Paris 1878.

Bibliographie (générale)

- ALMÉRAS (Henri de) et D'ESTRÉE (Paul). — *Les Théâtres libertins au XVIII^{me} siècle*. Paris 1910.
- DELMAS (Achille) et BOLL (Marcel). — *La personnalité humaine*. Paris, Flammarion 1925.
- DUPRÉ (Ernest). — *La constitution émotive*. Paris-Médical, octobre 1911.
- *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris-Payot, 1925.
- ETIENNE-MARTIN. — *L'Homosexualité*. Lyon-Médical, 1^{er}, décembre 1907.
- *Vacher devant la cour d'assises*, in « *Vacher l'éventreur* » par A. Lacassagne. Bibliothèque de criminologie, Lyon-Paris 1899.
- FÉRÉ. — *L'instinct sexuel*, Paris-Alcan, 1899.
- GENIL-PERRIN. — *Les paranoïaques*. Paris-Maloine, 1927.
- HYVERT. — *Les tendances psychopathiques constitutionnelles*. Thèse, Paris 1924.
- JANET (P.). — *Les obsessions de la psychasthénie*. Paris-Alcan, 1903.
- *L'automatisme psychologique*. Paris, 1899.
- KRAFT-EBING. — *Psychopathia sexualis*. Tr. de l'all. par E. Laurent et S. Csapo Paris-Carré.
- LACASSAGNE et ET-MARTIN. — *Précis de médecine légale*. Paris.
- LAIGNEL-LAVASTINE, BARBÉ et DELMAS. — *La pratique psychiatrique*. Paris-Baillière, 1919.
- LASSERRE. — *Origine animale, innéité et éclosion de l'instinct sadique*. Bordeaux 1908.
- LÉVY-VALENSI. — *Précis de psychiatrie*. Paris-Baillière, 1926.

- LOCARD (Ed.). — *Les crimes du sang et les crimes d'amour au XVII^{me} siècle*. Paris.
- LOMBROSO (Césaire). — *L'homme de génie*. Tr. par C. d'Istria et Caldérini. Paris-Carré, 1896.
- LUMIÈRE (H.). — *Le Théâtre Français pendant la Révolution*. Paris-Dentu.
- MAGNAN. — *Des anomalies, des aberrations et des perversions sexuelles* in *Annales médico-psychol.*, 1885.
- MINKOWSKY. — *La schizophrénie*. Paris-Payot, 1927.
- MOLL. — *Les perversions de l'instinct génital*. Paris, Carré, 1893.
- MOREL. — *Traité de dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*. 1857.
- NORDAU (Max). — *Dégénérescence*. Paris-Alcan, 1900.
- RIBOT (Th.). — *Essai sur l'imagination créatrice*. Paris-Alcan 1900.
- *Les maladies de la volonté*. Paris-Alcan, 1888.
- ROGUES DE FURSAC. — *Manuel de psychiatrie*. Paris-Alcan, 1923.
- SCOURAS (Ph.). — *Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire*. Thèse, Lyon 1929.
- TASTEVIN. — *Communication au Congrès de l'Association Française pour l'avancement des sciences*. Bordeaux, 30 juillet 1923.
- TOULOUSE. — *Emile Zola*. Paris, Soc. d'éd. scientifique, 1896.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE. — La vie	13
<i>Chapitre I.</i> — L'origine, la naissance, l'enfance. Séjour près des Jésuites. Départ pour l'armée. Le mariage. Premier emprisonnement à Vincennes. L'embarquement pour Cythère.....	
	15
<i>Chapitre II.</i> — L'affaire Keller. Lettres de la marquise du Deffand. Les autres thèses. Cent louis pour une fessée	
	27
<i>Chapitre III.</i> — De Sade dans une maison publique à Marseille. Les cantharides. La fuite avec la belle-sœur. Summum jus summa injuria. L'emprisonnement à Miolans. L'évasion. Politesse et ironie	
	35
<i>Chapitre IV.</i> — Le retour à la Coste. L'affaire des petites filles. Nanon, Gothon et Cie. Fuite en Italie. Retour. L'attentat contre Sade. Arrestation et cassation de l'arrêt d'Aix	
	45
<i>Chapitre V.</i> — Le prisonnier hargneux. Sunt lacrymæ rerum. Un simulacre d'idylle. Sade et Mirabeau. Lettres de la marquise à Sade-Sganarelle. Un peu de cabalistique. A propos d'un monosyllabe. Sade cause de la prise de la Bastille (?). Charenton. La liberté	
	55

<i>Chapitre VI. — La prise de la Bastille et ses conséquences pour Sade. Le divorce. Les dernières maîtresses. Sade et Marat. Sade et les Montreuil. Zoloé et ses deux acolytes. Arrestation et emprisonnement. Détention à l'hospice de Charenton. La mort. Le testament</i>	67
DEUXIEME PARTIE. — L'œuvre	79
<i>Chapitre I. — Les écrits</i>	81
<i>Chapitre II. — La philosophie</i>	87
<i>Chapitre III. — L'instinct sexuel</i>	105
TROISIEME PARTIE. — L'homme	119
<i>Chapitre I. — Quelques opinions</i>	121
Le portrait	126
Les instincts	129
Instinct de conservation	129
Instinct sexuel	132
<i>Chapitre II. — L'affectif</i>	137
Dispositions affectives-actives	138
L'avidité	138
La bonté	144
La sociabilité	146
L'activité	147
L'émotivité	149
La volonté	151
Les goûts	153
L'amitié	155
Le sentiment familial	157
<i>Chapitre III. — L'intellect</i>	161
La mémoire	161
L'intelligence	162
Le jugement	165
L'imagination	166
La tendance mythomaniacale	167

Croyances et opinions	170
Opinions politiques	170
Opinions religieuses	170
La prétendue folie	171
La santé et la mort	174
CONCLUSIONS	177
BIBLIOGRAPHIE	179



MP. BOSC FRÈRES & RIOU

42, QUAI GAILLETON

LYON



